



EX BIBLIOTHECA

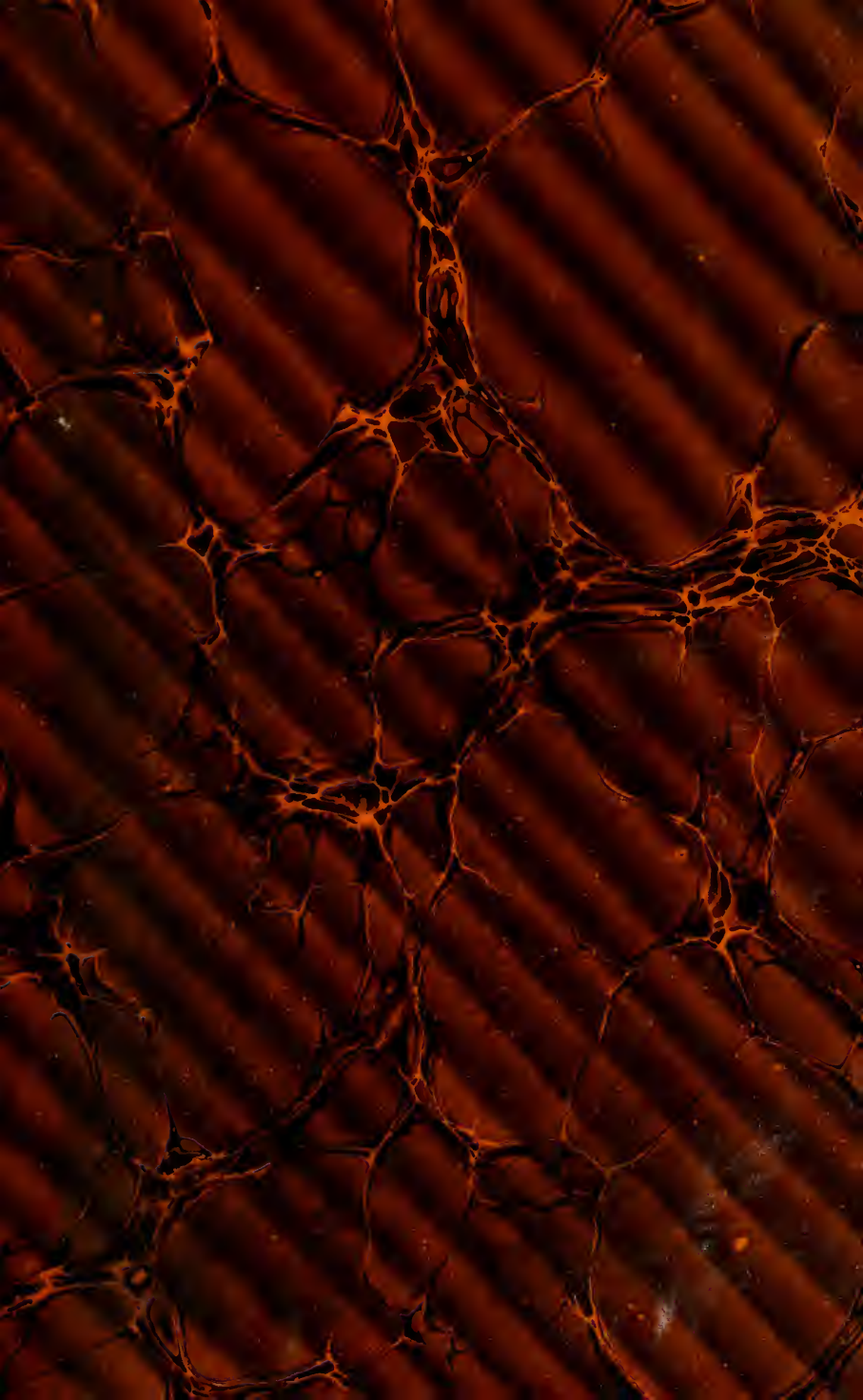
CONGREGATIONIS SS^{mi} REDEMPTORIS

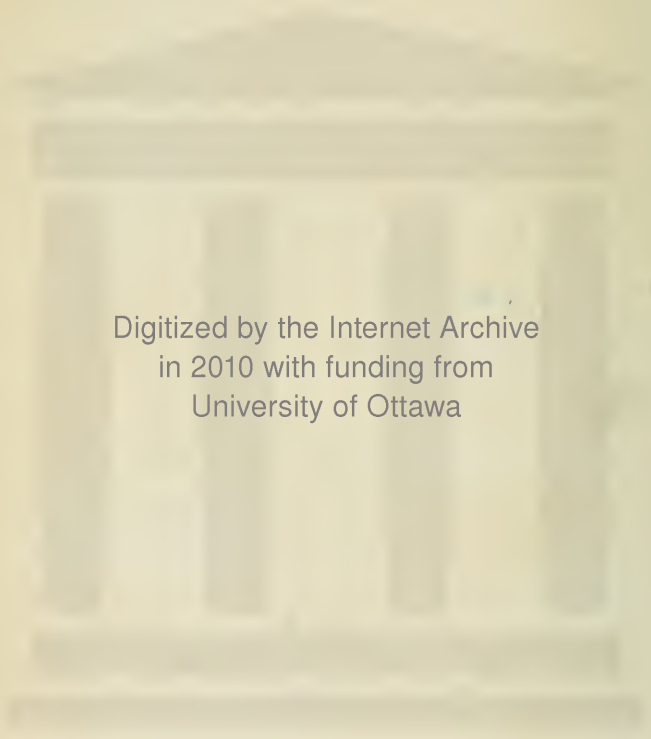
LEODI.

St. Ann. mont.

Armarium

~~XXIII~~. 8





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HOLY REDEEMER LIBRARY. WINDSOR

TRANSFERRED

XXIII 174 ✓



Rosselin delit Quai Voltaire g.

H. Henri-Dominique Lacordaire,
des F. S. J.

BIOGRAPHIE HISTORIQUE
DU
R. P. LACORDAIRE

PAR

M. P. LORAIN,

Ex-Doyen de la Faculté de Droit de Dijon.



LIÉGE,
LIBRAIRIE DE SPÉE-ZELIS, ÉDITEUR,
Rue Devant-les-Carmes, N° 384-44.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



LE

R. P. LACORDAIRE.

Bien qu'il n'y ait nul besoin, à vrai dire, de louer et de publier encore l'éloquente parole qui descend depuis plusieurs années de la chaire de Notre-Dame, sous l'œil de l'épiscopat, en présence d'un populeux auditoire, s'accroissant toujours et demeurant toujours choisi, on aurait le droit de s'étonner enfin, de se plaindre peut-être, de notre silence prolongé devant l'éclat d'un tel succès.

Il semble que la modestie même de l'amitié n'ait plus d'excuse pour se taire désormais sur un nom dont l'illustration populaire a devancé la maturité de l'âge.

Les organes les plus graves comme les plus légers de la publicité, les journaux, les revues, qu'ils fussent indifférents, favorables ou hostiles à la pensée chrétienne, ont parlé avant nous du R. P. Lacordaire. Les beaux-arts ont reproduit ses traits sous plusieurs formes. Un grand nombre des plus grandes villes de France ont sollicité et entendu sa voix, et la province ne s'est pas montrée moins empressée que Paris. Le bel esprit du feuilleton lui-même, cet enfant perdu de la mode, a jeté ses piqures et son grain d'encens à la robe blanche du Dominicain. Il a daigné s'informer si l'œil du moine était toujours aussi beau, son visage aussi maigre et aussi pâle, si les années n'avaient pas apporté quelque changement à son corps; et la malice des voluptueux du monde s'est fort égayée sur la destinée qui condamne souvent les grands hommes à l'embonpoint, comme autrefois Napoléon.

La biographie a eu son tour, cette biographie contemporaine qui invente des grands hommes plutôt que d'en manquer. Les biographies abondent en ce siècle, et je ne sais ce qu'annonce un pareil signe. Il a été remarqué que les biographes fleurissent et pullulent précisément aux époques de décadence. Lorsque Plutarque écrivait la *Vie des hommes illustres*, les hommes illustres étaient déjà devenus fort rares. Dieu veuille réserver une meilleure chance à notre patrie!

Le P. Lacordaire n'a ni trop à se louer, ni trop à se plaindre de ceux

qui ont voulu raconter sa vie. Il n'y a pas eu en ce qui le touche beaucoup plus de choses inexactes ou incomplètes qu'il ne s'en rencontre d'ordinaire dans les autres biographies du jour. Ce genre de littérature répond, du reste, à notre curiosité naturelle. On aime à remonter jusqu'à la source du beau fleuve qui fertilise la plaine, soit qu'il naisse dans une vallée riante, soit que son origine se cache dans d'abruptes montagnes. Et puis le talent, le caractère d'un homme éminent, se comprennent mieux, se jugent mieux, alors qu'on connaît sa jeunesse, la suite et les accidents de sa vie. Il y a de secrets et inévitables rapports entre l'homme privé et l'homme public. Le plus grand danger de la biographie contemporaine, c'est qu'elle raconte et estime la vie des hommes avant qu'elle soit finie, et s'expose ainsi à des *errata* étranges, quand bien même elle aurait écrit d'abord sur des documents suffisants et sincères.

La renommée du P. Lacordaire vaut bien sans doute que nous corrigions les erreurs et les inexactitudes qui sont le plus généralement répandues sur lui.

Et cependant, lorsque tant de raisons nous pressent de parler de l'orateur chrétien, nous ne nous défendons point encore de quelque embarras, de quelque défiance de nous-même.

Non que nous hésitions dans la sincérité de nos paroles amies; mais la difficulté de bien faire nous effraie, et plus d'une sorte de crainte nous arrête.

Et d'abord, s'il s'agissait d'apprécier le prédicateur catholique dans la partie théologique et dogmatique de son œuvre, nous nous inclinerions avec respect devant un tel fardeau sans oser l'accepter. Il y aurait à nous tout à la fois irrévérence et incompetence à vouloir juger l'intérieur d'une doctrine qui ne relève que de ses supérieurs naturels, de l'autorité de l'Eglise. En pareille matière, il ne nous siérait ni de critiquer, ni d'approuver, ni même de louer.

Il reste donc la partie extérieure et littéraire, la forme oratoire, la vie du discours, qu'il nous est permis d'apprécier. Mais ici même que de périls et quelle impuissance est la nôtre !

La critique et les théories de l'art échouent toujours à révéler aux profanes les mystères de l'éloquence et de la poésie. Je ne sais même si l'orateur n'est pas encore plus impossible à analyser que le poète. Comment réussir jamais à traduire ces accents de l'âme, cette émotion de la voix, cette action du regard, cette puissance *du geste qui achève la parole* (pour me servir d'une expression du P. Lacordaire), ces mouvements infinis, cette attitude variée du corps entier de l'orateur, et ces merveilleuses communications qui s'établissent entre celui qui parle et ceux qui écoutent ? Tout cela s'adresse aux facultés les plus délicates, les plus secrètes du sentiment, bien plutôt qu'au jugement et à la logique. Aussi, que reste-t-il le plus souvent de ces organisations magnifiques dont la passion répondit si bien à la passion de leur auditoire, qu'il semble que l'auditoire les créa lui-même ?

L'éloquence s'écoule, pour ainsi dire, avec les flots de la multitude qui l'écoute, et il demeure seulement dans la postérité comme une incompréhensible mémoire, un retentissement vague, et s'effaçant chaque jour davantage, des prodiges produits par une parole humaine, à un point donné du temps et de l'opinion.

Et si, par hasard, à ce don de la parole, le plus beau des présents que Dieu puisse faire à l'intelligence de l'homme, se trouve réuni le talent d'écrire, allez demander à l'écriture, cette parole muette, de reproduire pour vous les miracles de la parole vivante et animée ! A relire froidement, après leur siècle, après leur moment, ce que nous ont laissé les plus éloquentes renommées, que de déceptions profondes ! Et qui de nous n'en a pas fait plus d'une épreuve amère, en lisant, par exemple, les plus beaux monuments de l'éloquence politique contemporaine, à commencer par Mirabeau lui-même ? Si vous exceptez quelques pages, les impressions vives dorment presque tout entières dans la tombe du tribun.

Alors même que le génie de l'écrivain fut égal dans le même homme à la sublimité de l'éloquence, la mort et le silence voileraient encore à jamais la plus belle, la plus souveraine part de l'orateur. Ce sera toujours Eschine, vaincu et exilé, lisant, à l'admiration de son auditoire, la dernière harangue de son rival, de son vainqueur Démosthènes, et s'écriant : *Que serait-ce donc, si vous aviez entendu le lion lui-même rugir sa harangue ?*

L'éloquence sacrée, pour se nourrir de la substance des vérités éternelles, pour s'adresser moins que toute autre aux passions périssables, n'en subit pas moins une grande part de ce qui est réservé à toute gloire, à toute parole humaines.

L'orateur chrétien est obligé aussi de se plier aux besoins comme aux goûts du siècle où il vit. S'il veut faire le bien, s'il veut plaire à Dieu et être utile aux hommes, il faut qu'il revête sa pensée et sa parole du vêtement du jour, il faut qu'il soit de son temps. Ce n'est qu'à ce prix qu'il attire, qu'il captive, qu'il entraîne son auditoire. Ce n'est qu'à ce prix qu'il fait accepter la parole de Dieu par les intérêts de la terre. Et, dût-il en coûter quelque chose à la pureté, à la sévérité de la prédication antique, la chaire chrétienne, tout immobile qu'elle doit rester dans sa doctrine, est condamnée à suivre la mobilité des formes, du langage et des points de vue qui agitent ou préoccupent successivement les diverses sociétés humaines. L'histoire de l'Eglise abonde, depuis dix-huit cents ans, en glorieux exemples qui confirment nos paroles. Le talent suprême de toute éloquence ne cessera jamais de consister à répondre le mieux aux nécessités morales, aux nécessités intérieures et extérieures d'un avide auditoire.

Nous comprenons fort bien que cette partie variable de l'orateur sacré, cette partie qui s'assouplit à chaque époque, doive être précisément le terrain mobile où la critique peut exercer ses droits. Il ne faut nullement

s'étonner des reproches qui ont été faits à la manière du P. Lacordaire. Cette manière ne peut convenir au même degré, ni à tous les âges, ni à tous les esprits, ni à tous les rangs, ni à toutes les éducations. Les succès signalés d'autres célébrités chrétiennes, que je n'ai pas besoin de nommer, ont fait et feront encore beaucoup de bien par d'autres voies. A chaque parole sa part et sa peine, selon la diversité de sa nature propre. L'éloquence de la charité et de l'apostolat peut admettre une noble émulation, mais jamais de rivalité. Et qui ne donnerait avec nous, aujourd'hui même, un profond souvenir d'admiration et de regret à cette voix absente, que la maladie vient d'interrompre, et que Notre-Dame avait coutume d'entendre pendant les solennités des saintes semaines ?

Mais cette physionomie particulière du P. Lacordaire, si elle se bornait au don purement oratoire, nous serions tenté de renoncer à la dépeindre à nos lecteurs, et de leur dire seulement : *Allez l'entendre*.

Certes, nous croyons bien que l'élément oratoire compose le côté souverain de l'intelligence du P. Lacordaire. C'est là que se concentrent l'éclat principal, et si j'ose le dire, le nerf de sa renommée. Nous croyons même que cette suprématie de l'orateur a jeté quelques ombres sur le mérite de l'écrivain. On a parlé beaucoup plus de son éloquence que de son style; sa parole a fait tort à ses livres.

Il nous paraît toutefois que les splendides improvisations du Frère Prêcheur, jusque dans leurs inégalités, couvrent les qualités solides de l'un de nos plus remarquables écrivains.

On a moins insisté jusqu'ici sur ce mérite spécial du P. Lacordaire, parce que l'admiration va toujours de préférence du côté où va la gloire. Mais on aurait dû se demander si l'éloquence même de l'orateur, cette partie si insaisissable des domaines de l'esprit, n'était pas due en grande partie, non pas seulement à l'excellence d'une nature véhémement et impressionnable, mais aux poétiques attributs d'une imagination puissante et colorée, d'un style vigoureux et neuf.

L'originalité du talent du P. Lacordaire, ainsi ramenée à un examen littéraire, deviendrait plus perceptible à tous. Elle nous aiderait à parler avec moins de hâte d'une éloquence qui n'a pas dit son dernier mot. Elle servirait comme de lien entre les premiers travaux du prédicateur, et cette longue suite de *Conférences*, monument inachevé, dont il nous est interdit encore de mesurer l'ensemble.

Cette circonstance même que les *Conférences* ne sont pas terminées, si elle est un obstacle capital à ce que notre esprit s'en puisse former justement une idée définitive, devra du moins dispenser la critique de se donner le tort de signaler d'avance des lacunes qui seront probablement remplies dans le plan général de l'auteur.

C'est une raison de plus pour nous d'insister sur les causes morales, intel-

lectuelles, qui ont dirigé et rempli la jeunesse et la vie de l'homme, fécondé ses inclinations, déterminé ses résolutions principales, excité et amené les travaux et les mérites de l'écrivain, et préparé les destinées du Frère Prêcheur.

Quand nous aurons caractérisé ce que fut, ce que pensa, ce qu'écrivit successivement le P. Lacordaire, nous aurons travaillé beaucoup plus efficacement à faire pénétrer dans les qualités intrinsèques de l'auteur des *Conférences*, que si nous nous bornions à la stérilité de quelques remarques théoriques ou de quelques observations de détail. L'examen de l'homme et de l'écrivain nous conduira plus sûrement, et par un chemin plus nouveau, jusqu'à l'orateur catholique.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire est né le 12 mai 1802 dans un village de Bourgogne, Recey-sur-Ource (arrondissement de Châtillon-sur-Seine). *On ne saurait croire*, écrivait-il plus tard, *combien je suis content de n'être pas né dans une ville*. Son père était un médecin distingué, dont la famille est originaire du village de Bussières-les-Belmont, à quatre lieues de Langres. Le bisaïeul paternel du P. Lacordaire fut lui-même médecin-chimiste, ami du botaniste De Jussieu : il eut l'honneur d'offrir à Louis XV des ananas de ses propres serres, lorsque le roi de France, encore bien-aimé, allait au siège de Metz.

La mère du P. Lacordaire était fille d'un avocat au parlement de Bourgogne. Elle appartenait à une famille dijonnaise, la famille Dugied. Un frère de M^{me} Lacordaire a occupé de hautes fonctions administratives, notamment la préfecture de Colmar.

Le médecin de Recey-sur-Ource mourut fort jeune, en 1806, laissant une veuve et quatre fils. Le P. Lacordaire était le second de ses enfants (1).

M^{me} Lacordaire était une veuve et une mère chrétienne qui donna à ses quatre fils une éducation chrétienne. D'une piété simple et forte, d'une raison saine et ferme, d'un caractère judicieux et élevé, elle parvint, malgré l'extrême modicité de sa fortune, à donner à ses enfants toutes les ressources nécessaires à la culture de leur esprit ; et, ce qui était plus difficile pour une femme, son autorité de mère sut leur inspirer jusqu'au bout le goût du devoir et du respect, et imposer à l'effervescence et à l'indiscipline de leurs jeunes caractères.

Henri Lacordaire fut amené à Dijon dès l'âge de quatre ans.

Il semble que, dès ses plus tendres années, il eût comme une sorte de pressentiment enfantin de sa destinée d'orateur chrétien. On se souvient de

(1) Les trois frères du P. Lacordaire sont des hommes distingués. L'aîné, connu par ses voyages dans l'Amérique méridionale et ses travaux dans les sciences naturelles, est professeur de zoologie à l'Université de Liège ; l'autre se livre, à Dijon, à de remarquables travaux d'architecture ; le dernier est officier de mérite dans l'armée française.

l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre, qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher.

Il entra au lycée de Dijon en 1812, à l'âge de dix ans, et en sortit en 1819. Ses succès furent médiocres dans ses premières études; mais en rhétorique ils devinrent éclatants. Il mérita presque toutes les premières couronnes. C'est à ce titre qu'il reçut une collection de médailles représentant les rois de France, non pas, comme on l'a écrit, à titre de récompense extraordinaire, individuelle et privilégiée, mais par suite d'une mesure générale d'un ministre d'alors, M. Decazes, je crois, qui distribua le même présent à tous les prix d'honneur des collèges royaux.

Si les facultés intellectuelles du jeune Lacordaire se manifestaient ainsi parmi ses condisciples, il se faisait aussi remarquer parfois par des éclats de fierté opiniâtre qui contrastaient avec la placidité habituelle de son humeur, et par des accès d'indépendance juvénile qui tourmentaient les maîtres d'études et le censeur.

Né avec le XIX^e siècle, la première jeunesse d'Henri Lacordaire comprenait déjà vivement, dans la chute gigantesque de Napoléon, les douleurs de la patrie humiliée. Les instincts de son orgueil et de son imagination patriotique prenaient aisément parti pour le grand vaincu. Plus d'une fois les récréations du collège furent alors consacrées, non plus à la pacifique fabrication de bagues de crin, mais à la lutte de deux partis, dont l'un soutenait l'Empire défaillant et l'autre la royauté antique. Les deux partis, pour se disputer et se prédire réciproquement la victoire, s'attelaient avec transport à la double extrémité d'une longue corde, et ne pouvaient le plus souvent être séparés dans leurs héroïques efforts que par la rupture soudaine de la corde usée, qui précipitait à terre, dans un sens opposé, souillées ou meurtries, les deux opinions politiques. Heureux encore si des querelles plus sérieuses, où les bras finissaient par joindre leur action matérielle aux paroles emportées, ne venaient pas attester les tristes divisions qui tourmentaient de jeunes esprits avant l'heure!

Du collège, Henri Lacordaire passa directement à l'Ecole de droit de Dijon. Le jeune rhétoricien avait, comme tant d'autres, pensé à sa tragédie. Il avait bien même rimé plus de quatre-vingts vers d'une tragédie classique et républicaine de *Timoléon*. Peut-être avait-il déjà lu le théâtre d'Alfieri; il apprenait l'italien. On connaissait de lui des odes d'Anacréon traduites en vers français. (Cedernier trait rappelle le jeune Rancé consacrant, on le sait, son premier travail à Anacréon.) Quelquefois on le rencontrait, se promenant seul et sauvage, sous les saules qui bordaient un ruisseau, et rêvant de petits vers que ses amis ont lus.

Mais l'esprit généreux et précocé de l'étudiant en droit était en même temps trop sérieux pour dissiper et compromettre son avenir en rêves sté-

riles de poète incertain. Son ardente curiosité lisait beaucoup de livres, discutait beaucoup de questions avec la verve confiante et ignorante d'un écolier de dix-sept ans. Et pourtant il suivait avec docilité les prudents conseils de sa mère. Il était pauvre et voulait se faire raisonnablement un état. Il étudiait donc la science du droit avec la suite et l'application qu'il mit toujours en toutes choses. C'était un légiste trop remarquable pour qu'il ne fût pas remarqué de ses condisciples et de ses professeurs. Le doyen de la Faculté de droit, M. Proudhon, prit garde à son élève; mais il y avait dans les brillantes aptitudes de l'esprit du disciple quelque chose qui surpassait la partie positive de l'enseignement du droit moderne: l'étudiant voulait s'élever plus haut et voir plus loin que la lettre ingrate de nos codes. Il aspirait à des théories et à la généralisation, et le vieux professeur lui reprochait, comme un danger, de *faire trop de métaphysique*.

Les succès de l'Ecole de droit répondaient donc aux lauriers du collège, et préparaient ainsi un nom de plus à la liste des noms dont l'avenir n'a pas menti aux promesses des palmes classiques.

Dans le même temps, au sein de l'Ecole de droit de Dijon, venait de se former une société littéraire, une sorte d'académie de jeunes gens, de laquelle il est bon que nous parlions, non pas seulement comme d'un bien cher souvenir, mais comme d'une circonstance importante qui eut la plus grave influence sur l'esprit et la destinée d'Henri Lacordaire.

Cette réunion de jeunes hommes, qui prit le nom de *Société d'études*, s'était distribuée en quatre sections, qui comprenaient, à vrai dire, le domaine entier des lettres : *droit public*, *histoire*, *philosophie*, *littérature*. Le zèle et l'extrême facilité d'Henri Lacordaire s'associèrent aux travaux des quatre sections. C'était un aliment nécessaire à l'activité de son esprit. Cela ne l'empêchait pas de donner encore bien des heures aux épreuves pratiques d'une bazoche de jurisprudence où l'on s'escrimait à discuter et à plaider des questions de droit privé.

Il est aisé de voir quelle somme d'idées se remuait, ne fût-ce que superficiellement, parmi tant de jeunes et avides intelligences, et combien de livres on s'excitait mutuellement à dévorer.

C'était le moment où la France, pour se consoler de ses défaites, et pour oublier, autrement que par la gloire, le long interrègne de ses libertés, s'essayait avec espoir et ferveur à sa constitution nouvelle. Imaginez quels discours magnanimes, quelles doctrines nobles, quels projets de lois généreux devaient sortir de ce sénat d'enfants ! Notre libéralisme candide, ne connaissant pas les hommes, étranger aux malices et à la déloyauté des partis, abondait en théories absolues et prodigues, et n'avait nul souci des obstacles que suscite aux doctrines les plus hautes et les plus dévouées la difficulté seule de gouverner les hommes et de faire des lois exécutables. Oh ! qu'il faudrait de révolutions et de générations d'hommes pour contenter notre idéal de 1821 !

C'était le moment aussi où commençaient à poindre les nouveautés, et quelquefois les paradoxes, de l'école historique moderne. C'était le moment où les plus vigoureux esprits, MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais, imprimaient un vif mouvement à la philosophie spiritualiste et chrétienne. C'était le moment enfin où allaient s'agiter d'une manière alors animée et neuve le code des libertés littéraires, la discorde déjà si vieillie des classiques et des romantiques.

Dans toutes ces discussions Henri Lacordaire eut sa belle part. Malgré son extrême jeunesse, il conquist du premier coup la première place entre tous ses égaux. L'illustre rhétoricien grandit encore dans l'estime de ses compagnons d'études. Ils étaient tous à cet âge où la distribution des rangs n'est point suspecte, où les rivalités de l'amour-propre lui-même n'empêchent pas encore la justice.

Il y avait quelque honneur à être remarqué dans cette élite de jeunes gens, tous divers d'esprit, d'opinion, de destinée, qu'une heureuse et passagère fortune avait pris plaisir à faire rencontrer en même temps dans une petite ville de province (1).

Les discussions libres et chaleureuses qui s'élevaient parmi tant d'esprits distingués ne tardèrent pas à modifier sérieusement les premières idées d'Henri Lacordaire.

Du lycée, où sa foi s'était perdue dans les années de l'adolescence, il avait rapporté ce que nous en rapportons presque tous, un républicanisme et un déisme de collège.

Quand l'homme n'a pas encore toute sa taille, il s'imagine volontiers qu'une démocratie sans limites, une égalité sans mesure, une vague croyance en Dieu, sans pratique et sans culte, peuvent suffire à l'homme et à la société. C'était peut-être là qu'en fut d'abord Henri Lacordaire. Mais on a beaucoup exagéré et inventé, quand on en a fait une espèce de tribun impie et d'athée démocrate. Que le déisme de l'étudiant se teignît encore un peu de raillerie voltairienne, ou plutôt des couleurs de Rousseau, qu'il

(1) C'étaient à la fois M. Th. Foisset, si haut placé dans les lettres et parmi les chrétiens, et qu'on s'étonne de voir oublié et caché dans une magistrature inférieure; M. Brugnot, poète moissonné avant l'âge; M. Sylvestre Foisset, sitôt ravi à la religion et à l'enseignement; M. Daveluy, homme de cœur, d'esprit et de savoir, aujourd'hui directeur de l'Ecole française d'Athènes; M. Ladey, que les délicatesses de l'esprit le plus fin et le plus poétique n'empêchent point d'honorer le plus sérieux des professeurs; M. Edmond Boissard, conseiller à la Cour de Dijon; M. Belime, qu'une mort prématurée a enlevé à la littérature juridique; M. Edouard Clerc, à qui ses devoirs de magistrature laissent le temps d'écrire savamment l'histoire de la Franche-Comté; M. Louis Rabou, qui vient d'être appelé au parquet de la Cour royale de Paris; M. Charles Rabou, connu dans les lettres; M. l'abbé Gatrez, recteur de Limoges; et tant d'autres encore dont notre cœur et notre esprit se souviennent, sans que notre plume ait le temps de les nommer.

répondaient beaucoup mieux à la consciencieuse gravité de son esprit, on ne saurait guère le nier; car, c'est un triste aveu qu'il faut bien faire, c'est par là qu'a passé la France. Mais l'écolier de Dijon n'est jamais allé au-delà.

Le philosophe imberbe disait déjà dans son beau langage : « Chacun est libre d'engager un combat contre l'ordre; mais l'ordre ne peut être vaincu. Je le compare à une pyramide qui s'élève de la terre aux cieux; nous ne saurions en ébranler la base, parce que le doigt de Dieu repose sur le sommet. »

Ailleurs, en réfutant l'erreur de Rousseau qui prétend que l'état de société n'est pas l'état naturel de l'homme, il disait : « Ce système, suivi dans toutes ses conséquences, mène au suicide social, c'est-à-dire au crime le plus grand que la pensée humaine puisse concevoir après le déicide. »

Ailleurs encore il écrivait : « L'impiété conduit à la dépravation; les mœurs corrompues enfantent les lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri... Prenons garde; il ne s'agit pas de la vie d'un jour, d'une tranquillité apparente, d'une vigueur accidentelle qui se répand au dehors et se joue avec des triomphes. Quelquefois les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable; quelquefois ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire et en s'appelant immortels. »

Celui qui écrivait ainsi n'avait pas vingt ans. Quel intervalle immense le séparait déjà des sceptiques vulgaires et des révolutionnaires imbéciles !

Cependant, il n'était pas encore chrétien : « Il aimait l'Évangile, parce que la morale en est ineffable; il respectait ses ministres, parce que l'influence qu'ils exercent est salutaire à la société; mais la foi ne lui avait pas été donnée en partage. » C'est l'aveu loyal et courageux qu'il faisait, vers le même temps, au président Riambourg, qui l'honorait de son patronage; au président Riambourg, qu'il suffit de nommer à des lecteurs catholiques, et à qui il fut donné d'avoir autant de bonté et d'indulgence envers la jeunesse, qu'il avait de sévérité dans ses principes et de sérénité dans sa propre vie.

Les compositions littéraires que l'étudiant en droit lisait à la *Société d'études dijonnaise*, en 1821 et 1822, constatent encore mieux les progrès et les pentes de sa pensée. Dans l'une, il racontait, en une langue riche d'images, *le siège et la ruine de Jérusalem* par l'empereur Titus. Dans une autre, il parlait *de la patrie*, et recueillait de l'antiquité biblique, grecque et latine, comme de l'histoire moderne, les souvenirs les plus touchants, les douleurs les plus pathétiques qu'aient inspirés aux hommes les regrets de l'exil et le sentiment de l'indépendance nationale blessée ou perdue. Dans une troisième, enfin, il s'entretenait *de la liberté*, à la manière des dialogues de Platon; et ceux qu'il faisait parler n'étaient rien moins que Platon lui-même s'entretenant ainsi avec ses disciples, au cap Sunium, et s'écriant : *La liberté, c'est la justice!*

Dans ces premiers essais de cet esprit encore mineur, dans ce choix même de sujets si grands et si graves, il y avait déjà, pour ceux qui les ont entendus, la meilleure part de l'orateur de Notre-Dame.

S'il s'était placé haut parmi ses collègues comme écrivain, il était encore plus haut, s'il est possible, comme parleur, comme improvisateur.

Nous écoutons encore ces improvisations pleines d'éclairs, ces argumentations remplies d'agilité, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies; nous voyons cet œil étincelant et fixe, pénétrant et immobile, comme si le regard devait descendre dans tous les plis de la pensée; nous entendons cette voix claire, vibrante, frémissante, haletante, s'enivrant d'elle-même, n'écoutant qu'elle seule, et s'abandonnant sans réserve et sans contrainte à la verve intarissable de sa riche nature. Nous nous rappelons ces longues controverses, que n'interrompaient point les plus longues promenades, ces discussions presque fébriles, quelquefois emportées, mais toujours amies, s'animent par degrés jusqu'à une sorte de violence, allant jusqu'à l'émotion, jusqu'à l'éloquence, et se terminant parfois aussi par les traits les plus divertissants, par les péroraisons les plus plaisantes, par d'ineffables éclats de rire. O belles années si vite écoulées, ô précieux et magnifiques jeux de l'esprit, vous prédisiez à la cause de Dieu un incomparable athlète !

Les penchants oratoires d'Henri Lacordaire le portaient, sans qu'il s'en aperçut, à une telle solennité, que, réduits à la proportion d'un salon, nous trouvions presque exagéré, et légèrement déclamatoire peut-être, cela même qui devait un jour remplir majestueusement les basiliques chrétiennes.

Si nous étions encore dans le siècle de l'antithèse, je dirais que le caractère et le talent d'Henri Lacordaire éclataient en singuliers contrastes. Cet esprit soudain était capable d'un travail long, graduel, continu, quotidien, opiniâtre; cette nature énergique était patiente; elle réunissait l'emportement et la mansuétude. Cette imagination impatiente et reine était propre aux profondeurs d'un long dessein; chez elle la promptitude de la vue pouvait s'allier à la réflexion la plus suivie, au plus constant calcul. A côté d'une florissante adolescence, tout le sérieux anticipé de l'homme mur; la gaieté folle, et jusqu'à la bouffonnerie de l'enfant, mêlée à la méditation du penseur. Avec ce tempérament d'ardeur et de passion, un goût naturel pour l'ordre, pour la méthode, pour l'arrangement des petites choses, une simplicité d'élégance, une recherche de propreté et d'exactitude. Vers ou prose, il pouvait s'arrêter à volonté au milieu d'une phrase, s'interrompre au milieu d'un hémistiche. Lorsque l'œil d'un ami se glissait dans sa cellule de travail, il n'y trouvait rien que de soigné et de symétrique. Nul désordre dans les livres; le papier, les plumes, l'écritoire, le canif même, disposés avec une sorte d'art correct sur la petite table noire, et ne formant avec elle aucun angle désagréable à la vue. La même régularité, la même netteté dans

ses manuscrits, dans son écriture, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il touche. En un mot, comme une sorte de symbole matériel, et toutes choses, de cette *prudence du serpent unie à la simplicité de la colombe*, dont il se déclare pourvu, dans une de ses belles conférences, où il ajoute lui-même, avec une grâce spirituelle et charmante, *qu'il donnerait, comme saint François de Sales, vingt serpents pour une colombe.*

À peine ses études de droit terminées, l'avocat de vingt ans, après avoir marché pendant quelques semaines à travers les grandes eaux et les grandes montagnes de la Suisse, s'achemina vers Paris dans l'automne de 1822.

Le juriconsulte adolescent n'était pas seulement un homme de parole, c'était encore un homme d'action. Il ne parlait pas pour parler; il n'écrivait pas pour écrire. Il fallait un but à l'activité de son âme. Il résolut de se faire jour dans le barreau parisien. Il entra, sur la recommandation de M. Riambourg, chez un avocat à la Cour de cassation (1). Il jugea bientôt que « ce qui distingue les avocats parisiens, c'est une grande aisance, non-seulement dans le langage, mais encore dans le maintien : ils semblent converser avec les juges. »

Il se laissait aller à ces accès de gloire temporelle, à ces longues espérances propres à la confiante jeunesse. « Je me suis imaginé quelquefois que Dieu avait des vus sur moi, et qu'il m'avait appelé par mon nom avant que je fusse né. »

Cette gloire se réduisait alors à habiter une chambre de six pieds carrés, à plaider quelques petites causes criminelles, à publier un ou deux mémoires sur des questions importantes de droit civil, et à porter la parole, dans de rares occasions, devant les tribunaux ordinaires. C'était beaucoup pour une première année de stage.

Et encore y avait-il péril qu'il s'attirât une réprimande du conseil de discipline des avocats pour parler avant l'âge requis, et contrairement à une récente ordonnance royale. Mais le stagiaire en prenait gaiement son parti. « Si j'étais cité au conseil de discipline, écrivait-il, ce serait une occasion de faire un beau discours, et voilà tout. Un jeune avocat qui, après avoir plaidé avec quelque talent, serait condamné par le conseil, pourrait se faire honneur de sa condamnation. »

Il écrivait un autre jour : « Je me suis amusé ce matin à plaider. La cause était détestable; mais je voulais m'assurer que je parlerais sans crainte devant un tribunal, et que ma voix serait assez forte. Je me suis convaincu par cette épreuve que le sénat romain ne serait pas capable de m'effrayer. Je ne sais pas comment j'ai pu dire quelque chose. »

Une autre fois encore il disait : « Je plaiderai une affaire solennelle dans deux ou trois mois; j'ai Tripiet pour adversaire : c'est magnifique. »

(1) M. Guillemin.

Ces heureux débuts l'avaient fait remarquer et recommandé. Il fut admis dans le cabinet de M. Mourre, procureur général près la Cour de cassation. M. Berryer l'avait invité à le venir voir. Il avait causé pendant une heure avec le stagiaire de vingt et un ans, et lui avait prédit *qu'il pouvait se placer au premier rang du barreau, s'il évitait l'abus de sa facilité pour la parole.*

Circonstance remarquable! c'est l'homme déclaré par tous, amis ou adversaires, le prince de notre tribune politique, qui annonce le premier, bien que dans l'ordre temporel, la destinée oratoire d'Henri Lacordaire!

Il devenait donc plus facile que jamais à un jeune homme, déjà apprécié si justement et si haut, de suivre avec succès la carrière du barreau. La magistrature des parquets lui était aussi ouverte.

Mais il y avait dans l'atmosphère judiciaire je ne sais quoi d'épais et de positif qui n'allait point à la partie délicate de l'organisation intellectuelle du plaideur novice.

Il regrettait jusqu'à ses pensées littéraires. « Hélas! j'ai dit adieu à la littérature. Je n'ai conservé avec elle que cette mystérieuse correspondance, cet accord secret qui unit l'homme de goût avec tout ce qui est beau sur la terre. Et cependant j'étais né pour vivre avec les muses. Ce feu d'imagination et d'enthousiasme qui me dévore ne m'avait pas été donné pour l'éteindre dans les glaces du droit, pour l'étouffer sous des méditations positives et ardues. »

Sa curiosité cherchait le visage des célébrités littéraires. « J'ai vu M. de Chateaubriand : belle tête, le front découvert, les cheveux gris, un nez long, mais noble, une figure large et expressive, de la ressemblance avec ses portraits. Il causait avec M. Berryer. »

Il avait aussi trouvé à Paris, dans la *Société des bonnes Etudes*, de jeunes collègues qui l'estimèrent ce qu'il valait, et qui se souviennent d'avoir admiré la pompe oratoire et la gravité précoce de sa parole, déjà presque toute chrétienne.

Cependant un indicible malaise, un secret mécontentement, agitaient l'avocat stagiaire.

Il se trouvait « faible, découragé, solitaire, au milieu de huit cent mille hommes. »

Il n'éprouvait plus de plaisir à regarder ces fêtes publiques, « dont le soleil est toujours membre obligé, depuis le flatteur distique de Virgile, *nocte pluit tota*, etc. »

Une tristesse intérieure et progressive, et la grandeur de la pensée chrétienne, remuaient en silence le fond de cette âme que rien du monde ne pouvait remplir. « Ma pensée est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. » — « J'ai peu d'attachement pour l'existence, mon imagination me l'a usée. *Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu.* Si l'on savait comme je deviens triste!

J'aime la tristesse, je vis beaucoup avec elle. » — « On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques; j'ai bien de semblables velléités! Mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sottise. Vivre tranquille au coin de son feu, sans prétentions et sans bruit, est chose plus douce que de jeter son repos à la renommée, pour qu'elle vous couvre, en échange, de paillettes d'or.... Je ne serai jamais content de moi que lorsque j'aurai trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane, au fond d'une vallée suisse. »

Il s'épanchait, dans le même temps, en douloureuses confidences : « OÙ est l'âme qui comprendra la mienne, et qui ne s'étonnera pas que le seul mot de Grande-Grèce me fasse frémir et pleurer?... L'esprit des hommes n'est pas fait pour entendre le mien; je sème sur un marbre poli. Chose singulière! on me croit insensible. Au moment où je suis le plus affecté, on me croit tranquille. On ne distingue pas assez en moi l'être réel et l'être fictif, ce que je suis et ce que je veux paraître; je ne sais pas, comme Sterne, pleurer devant des témoins; j'ai honte des larmes. Nul homme n'a plus d'énergie que moi, nul homme n'est plus faible que moi; nul homme n'est plus audacieux, nul homme n'est plus timide. »

Ces boutades de mélancolie annonçaient le jour des choses divines.

Il se liait avec M. l'abbé Gerbet (correspondant de la Société d'études de Dijon), l'un des écrivains qui honorent le plus les lettres catholiques. « Je vois de temps en temps M. Gerbet; sa taille est élevée; l'expression la plus remarquable de sa figure est la douceur; sa voix est faible et pleine de miel... Nous commençons à nous serrer la main. »

Et un peu plus tard : « Je vois souvent l'abbé Gerbet; je suis très-lié avec lui. Il m'a mis en relation avec des ecclésiastiques et des missionnaires de tout rang. M. Gerbet est un excellent homme, très-ouvert et ayant un vrai talent, comme aussi beaucoup d'instruction. Enfin je suis content. »

Dans la société de tels hommes, la pensée religieuse d'Henri Lacordaire fit du chemin. Au commencement de 1824, il écrivait à un ami : « Croiras-tu que je deviens chrétien tous les jours? C'est une chose singulière que le changement progressif qui s'est fait dans mes opinions; j'en suis à croire, et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène : grande vérité! »

Le spiritualisme chrétien remplissait déjà le vide qui s'était fait dans l'âme du jeune stagiaire. Il écrivait encore, au mois de février 1824 : « Je travaille, je prends patience, j'ai de l'avenir devant moi. *Ils me prédisent tous* un bel avenir, et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie. Je ne peux plus jouir de rien : la société a peu de charmes pour moi; les spectacles m'ennuient; je deviens négatif dans l'ordre matériel. Je n'ai plus que des jouissances d'amour-propre; je vis de cela, et encore je commence à m'en

dégoûter. J'éprouve chaque jour que tout est en vain. Je ne veux pas laisser mon cœur dans ce tas de boue. » Puis il ajoutait en finissant : « OUI, je crois!... D'où vient que mes amis ne me comprennent pas? D'où vient qu'ils doutent et se moquent de ma conversion religieuse? Serai-je donc le seul de bonne foi, puisque personne ne me comprend? »

Pour cette intelligence active et exigeante, comprendre et sentir le Christianisme, c'était être chrétien; être chrétien, c'était être prêtre; être prêtre, ce fut plus tard être moine. Elle devait ainsi franchir successivement tous les degrés de l'idée catholique.

Le 15 mars 1824, il écrivait : « Il m'a pris, ces jours derniers, une idée bien extraordinaire. Je veux être attaché vif à une croix de bois, si je n'ai pas pensé sérieusement à me faire *curé de village*. Illusions du moment! fantômes prompts à s'évanouir! besoin de se remuer sous l'Etna de la vie!... Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales; et aujourd'hui rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence : La société est nécessaire; donc la religion chrétienne est divine; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses, et l'ordre social avec toutes ses conditions. Mon ami, j'ai toujours cherché la vérité avec bonne foi et en laissant à part tout orgueil; ce qui est le seul moyen de la découvrir. Si mes opinions ont dû quelque chose au cercle de l'amitié dans lequel j'ai vécu, cependant il est vrai de dire que je n'ai jamais cédé qu'à mes propres réflexions, et par des vues que mon esprit avait combinées. Beaucoup de personnes doutent encore de ma véracité, soit parce que la candeur est une chose rare parmi les hommes, soit parce qu'il est des âmes incapables de distinguer les accents de la conviction d'avec les grimaces de l'hypocrisie. Pour toi, mon ami, tu me connais et tu me rends justice. Voilà bien des raisons pour t'aimer. »

Les résistances sages d'une bonne mère, les doutes et les railleries de quelques amis, toutes les considérations de la prudence mondaine, rien ne put arrêter l'élan de cette âme choisie vers l'honneur et le devoir du sacerdoce.

Le 11 mai 1824, une de ses lettres parlait ainsi : « Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-Sulpice..... Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles,

je suis étonné moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare aux différentes époques de sa conviction. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard le bandeau sur les yeux ; on le desserre peu à peu, il entrevoit le jour, et à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil. »

Le lendemain, 12 mai 1824, jour anniversaire de sa naissance, et le premier jour de sa vingt-troisième année, Henri Lacordaire entra au séminaire.

Si nous nous sommes laissé aller à ces détails intimes, ce n'est pas seulement à cause du charme que l'on éprouve à suivre la marche d'une âme vers les choses de Dieu. Mais on a tant répété que la conversion du P. Lacordaire avait été subite, sans préparation, sans motifs, que son entrée dans le sacerdoce avait eu lieu d'une façon improvisée, précipitée, malgré la surprise et l'affliction de tous les siens ! Il était bon, peut-être, de dire la simple vérité, puisée dans des communications amicales toutes privées, qui datent de vingt-cinq ans, et qui sont oubliées sans doute de celui qui les a écrites.

M^{me} Lacordaire était mère, mais une mère chrétienne. Elle regretta d'abord les espérances de famille qu'elle se plaisait à placer avec amour, avec prédilection peut-être, sur la tête de son second fils. Mais elle céda bientôt, et céda de son plein gré, après plusieurs mois et un échange de bien des lettres, à la visible vocation religieuse de son cher enfant.

Nos paroles répondent aussi à une autre erreur généralement répandue, c'est que l'avocat Lacordaire a passé d'une vie de désordres mondains à la vie religieuse. Pour faire une belle phrase, on a parlé d'un autre Augustin, fils d'une autre Monique. On a vu en quels nombreux désordres a pu descendre un jeune homme studieux, occupé incessamment de choses intellectuelles, de littérature, de droit, lisant beaucoup de livres, plaidant, parlant, écrivant, plongé, avant le temps, dans les études les plus fortes, les plus profondes, les plus viriles, redevenant chrétien à l'âge de vingt et un ans, et se faisant séminariste à vingt-deux ! Et ne nous a-t-il pas dit de lui-même : *Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu !*

Henri Lacordaire n'a guère eu le temps de s'abandonner aux faiblesses du jeune homme, car il n'a fait que traverser le monde. Il appartenait d'ailleurs à cette classe particulière de « jeunes gens dont la maturité

devance les années, sans pouvoir changer la marche naturelle des rapports sociaux, de telle sorte qu'ils ne se trouvent point d'abord dans une place correspondante au progrès de leurs idées. »

Le séminariste redevint enfant ; il reprit sa gaieté insouciant, son fou rire d'autrefois. Mais s'il se retrouva jeune par le caractère, il resta homme par la pensée.

Il n'était guère possible que l'entrée au séminaire d'un licencié en droit, d'un avocat stagiaire, d'une valeur véritable et connue, ne fût pas un peu remarquée, et que le reclus n'eût pas de succès dans ses études théologiques.

L'évêque de Dijon, homme d'esprit, Mgr de Boisville, eut des regrets d'avoir consenti à ce qu'Henri Lacordaire sortit de son diocèse. Et comme on lui reprochait un jour cette condescendance : « Que voulez-vous ? répondit-il ; il m'avait écrit une lettre si simple, à laquelle il ne manquait que des fautes d'orthographe : je l'avais pris pour le plus grand nigaud de mon diocèse (1). »

L'étude, la méditation, ne faisait que confirmer la pieuse résolution et la foi du séminariste. Plus il regardait Dieu, plus il persévérait dans une vocation dont ses amis, qui le perdaient avec regret, avaient aimé quelque temps à douter. « Que fais-je dans ma solitude ? Je me livre à des études et à des méditations que j'ai toujours aimées. Je découvre chaque jour qu'il n'y a point de vérité hors de la religion, et qu'elle seule résout les difficultés sans nombre que la philosophie est dans l'impuissance de vaincre.... Je lis Pascal... Ma pensée se mûrit d'autant mieux qu'elle n'est pas obligée de se répandre au dehors et d'épuiser ce qu'elle amasse peu à peu. Mon esprit est comme un champ qui se repose et qui se nourrit des rosées du ciel. »

L'étudiant en théologie s'amusait à décrire les séminaires de Saint-Sulpice et d'Issy, les promenades, les points de vue de la campagne parisienne ; et le pittoresque de ses gracieuses descriptions n'eût pas été indigne de Cicéron ou de Pline le jeune.

Il s'amusait à suivre les progrès des fleurs et des fruits de la campagne, à voir « les cerises montrant leurs têtes rouges à travers la verdure de leurs feuilles. »

Il se plaisait aux plus humbles légumes du jardin. « J'aime surtout le potager, et la vue d'une simple laitue est pour moi un grand plaisir. Je les vois toutes petites, rangées en quiconce d'une manière agréable à l'œil. Elles croissent ; on rapproche leurs feuilles larges et vertes en les liant avec quelques brins de paille ; elles jaunissent, et quelques jours après il n'y a plus pour elles ni rosée, ni nuit, ni soleil... Mon père aimait beaucoup les jardins, et c'est lui qui m'a transmis ce goût. »

(1) Mgr de Tournefort, vicaire-général de Dijon, et depuis évêque de Limoges, s'amusait beaucoup à conter cette anecdote.

Le jeune théologien se sentait élevé de plus en plus, et dans les plus petites choses, par l'admiration et par l'amour, « vers l'intelligence incompréhensible qui s'est révélée à l'homme par une création si magnifique, et qui a mis dans la plus petite feuille d'arbre des merveilles inaccessibles à la raison de l'homme. »

Il lisait, en se promenant, la Bible : « Ah ! quel livre et quelle religion ! quel enchaînement extraordinaire, depuis la première parole de l'Ancien-Testament jusqu'à la dernière du Nouveau ! »

En avançant dans la science, il se confirmait dans la vue première qui l'avait conduit au Christianisme. « Je me rappelle qu'on trouvait singulier que j'eusse été amené aux idées religieuses par les idées politiques. Plus j'avance, plus je découvre la justesse de cette voie. Au reste, on peut arriver au Christianisme par tous les chemins, parce qu'il est le centre de toutes les vérités. »

Loin de trouver pesant le joug de Dieu, il s'étonnait des indifférents qui le traitaient de fou, et de ses amis qui le pleuraient comme s'il venait de mourir. « Un soir j'étais à ma fenêtre, et je regardais la lune, dont les rayons tombaient doucement sur la maison : une seule étoile commençait à briller dans le ciel, à une profondeur qui me paraissait incroyable. Je ne sais pourquoi je vins à comparer la petitesse et la pauvreté de notre habitation à l'immensité de cette voûte ; et en songeant qu'il y avait là, au fond de quelques cellules, un petit nombre de serviteurs de Dieu, qui a fait ces merveilles, traités de fous par le reste des hommes, il me prit une envie de pleurer sur ce pauvre monde, qui ne sait pas même regarder au-dessus de sa tête. »

Les bruits du monde allaient à peine l'atteindre jusque dans sa *chère solitude*. Le seul événement par lequel il se laissa frapper, ce fut la mort de Louis XVIII, qu'il racontait à ses amis avec son imagination de poète et ses pressentiments de publiciste.

Le séminaire lui plaisait chaque jour davantage. « Vous ne savez pas un de mes enchantements, c'est de recommencer ma jeunesse, je veux dire cet âge qui est entre l'enfance et la jeunesse, avec les forces morales qui appartiennent à un âge plus élevé... Au collège, on est encore trop enfant, on ne connaît pas assez le prix des hommes et des choses ; on manque de trop d'idées pour savoir se choisir et s'attacher des amis par des liens puissants. Les rapports élevés de l'amitié échappent à des âmes si faibles, à des intelligences si neuves. Ensuite, dans le monde, on n'est plus à même de se créer des liaisons bien solides, soit que les hommes ne vivent plus alors si rapprochés, soit que l'intérêt et l'amour-propre se glissent jusque dans les unions qui semblent les plus pures, soit que le cœur soit moins à l'aise au milieu du bruit et de l'activité sociale. L'amitié a plus de prise au milieu de cent quarante jeunes gens qui se voient sans cesse, qui se touchent par tous

les points, qui sont presque tous comme des fleurs choisies et transportées dans la solitude. Je me plais à me faire aimer, à conserver dans un séminaire quelque chose de l'aménité du monde, quelques grâces dérobées au siècle. Plus simple, plus communicatif, plus affable que je n'étais, libre de cette ambition de briller qui me possédait peut-être, peu embarrassé de mon avenir, dont je me contente, quel qu'il soit, faisant des rêves de pauvreté comme autrefois des rêves de fortune, je vis doucement avec mes confrères et avec moi-même... Depuis neuf mois je cultive l'intimité d'un jeune homme plein de talents et de bonnes qualités; il est né près de Saint-Petersbourg, au bord de la Néva, d'un émigré français. J'ai retrouvé un ami d'enfance, né aussi d'un émigré français, à Cordoue, sur le Guadalquivir. »

Ces douces préoccupations n'enlevaient point l'esprit d'Henri Lacordaire aux grandes idées qui l'avaient d'abord fait chrétien. « Je ne crains pas de perdre avec le Christianisme ces idées d'ordre, de justice, de liberté forte et légitime qui ont été mes premières conquêtes. Ah ! le Christianisme n'est pas une loi d'esclavage; et s'il respecte la main de Dieu qui suscite quelquefois les tyrans, il connaît les limites que l'obéissance ne peut dépasser sans devenir lâche et coupable. Il n'a pas oublié que ses enfants furent libres à l'époque où le monde gémissait dans les fers de tant d'horribles Césars, et qu'ils avaient créé sous terre une société d'hommes qui parlaient d'humanité sous le palais de Néron. N'est-ce pas l'Eglise qui a mis dans toutes nos institutions un esprit de douceur et d'harmonie inconnu à l'antiquité ? C'est la religion qui a fait l'Europe moderne, en demeurant stable au milieu du bouleversement des nations, et en se prêtant aux circonstances, aux temps, aux lieux, sans rien perdre de la fixité de ses principes. L'Eglise a parlé de raison et de liberté, quand ces droits imprescriptibles du genre humain étaient menacés d'un naufrage commun. Elle a recommandé la foi et l'obéissance, lorsqu'elle a vu la licence de l'esprit et des mœurs jeter les premiers fondements d'une révolution qui devait tuer la liberté par l'anarchie, et la raison par les autels qu'on lui dresserait. Admirable sagesse, qui sait se proportionner à tous les besoins de la civilisation, qui tantôt presse et tantôt retarde la marche des siècles pour les amener ou les ramener à ce milieu sage où se trouvent la paix et la vérité, et dont les choses humaines s'écartent sans cesse par un flux et reflux inévitables ! Puissance merveilleuse dans la variété de son action et dans l'immobilité de sa force et de sa conscience, qui arrache les peuples à la tyrannie par la liberté, à l'anarchie par le pouvoir, et qui, des deux extrémités opposées, les conduit au même point ! »

A Saint-Sulpice, comme à Issy, le séminariste voyait quelquefois Mgr l'évêque d'Hermopolis, celui qui fit, avant le P. Lacordaire, de si célèbres *conférences* : « M. Frayssinous a été sulpicien, et il hérite la maison. Je l'ai vu souvent se promener au milieu de nous. C'est un homme simple, d'une conversation peu animée, et où son esprit ne se montre pas tout entier. Sa

physionomie est belle , quand on la prend en masse ; mais elle ne présente rien de remarquable en détail ; et l'on ne saurait dire d'où vient cet air imposant qu'on ne retrouve ni dans le front , ni dans les yeux , ni dans la bouche. »

M. l'abbé Gerbet, dont la *voix pleine de miel* fut peut-être un des moyens employés par la Providence pour attirer à la parole de Dieu l'oreille de l'avocat déiste, avait resserré encore ses liens avec le jeune converti. « J'aime beaucoup l'abbé Gerbet, écrivait le nouveau catholique de 1825 ; c'est un vrai chrétien , et qui a apporté de la Franche-Comté un cœur droit et sensible. »

M. l'abbé Gerbet était alors étroitement uni à M. de Lamennais, et l'un de ses plus fervents disciples. C'était l'époque où l'illustre Breton était dans tout l'éclat de sa triple réputation littéraire, religieuse et philosophique, et préludait à ses luttes glorieuses alors, mais amères, avec l'autorité ecclésiastique et civile. Ses livres divisaient les esprits, et il se préparait dans l'épiscopat et dans le gouvernement de graves et décisives résistances.

Henri Lacordaire n'avait vu que deux fois M. de Lamennais, et encore dans de simples et brèves visites, auxquelles le portait seulement le désir, naturel à tout jeune homme distingué, de voir de près une grande renommée. Lors de la première visite qu'il fit, en 1823, au célèbre prêtre, Henri Lacordaire était encore laïque et esprit fort, et M. l'abbé Gerbet lui servait d'introducteur.

La jeunesse française, et particulièrement la jeunesse cléricale, avait été séduite d'abord, ébranlée, par le système philosophique de l'*Essai sur l'indifférence*. Les évêques se roidissaient à proportion même des succès du livre nouveau. Henri Lacordaire se tenait en garde contre des doctrines dont le bruit remuait l'Eglise.

Il crut s'apercevoir que l'intention de l'abbé Gerbet était de le mettre en relations plus intimes avec son maître. Ce fut une raison pour lui de se tenir sur la réserve et presque sur la défensive.

Il écrivait le 7 juin 1825 : « Je n'aime ni le système de M. de Lamennais, que je crois faux, ni ses opinions politiques, que je trouve exagérées. Je suis déterminé à n'entrer dans aucune coterie, quelque illustre qu'elle puisse être. Je ne veux appartenir qu'à l'Eglise, qu'à Mgr l'archevêque, mon supérieur naturel. Je ne désire que vivre longtemps dans l'obscurité et dans le travail, afin de laisser mûrir ce que je puis avoir reçu de Dieu, et de le faire tourner un jour à la gloire de son nom. Dans ce siècle-ci on se hâte trop vite de se produire, de se dévorer soi-même. Il n'y a que dans la retraite, dans le silence, dans la méditation, que se forment les hommes appelés à exercer une influence sur la société. Je ne prétends pas être de ce nombre ; j'ignore ce que je serai ; mais je suis bien résolu de ne pas écrire trop jeune, de ne pas donner un seul article à la feuille la plus catholique du monde. »

La raison haute et modeste du séminariste de vingt-trois ans eut donc la force de l'emporter sur des avances visibles et répétées qui flattaient son amour-propre. Il était, d'ailleurs, recherché par M. le duc de Rohan, depuis archevêque de Besançon, qui l'emmenait avec lui passer des journées d'automne à son château de la Roche-Guyon; et M. l'archevêque de Paris, à qui n'avait pu échapper le mérite précoce de l'élève de Saint-Sulpice, l'accueillait à Conflans avec une bienveillance marquée. M. de Quélen disait lui-même qu'il *avait du goût* pour Henri Lacordaire; et malgré la difficulté des temps et la différence des opinions politiques, il ne cessa jamais, jusqu'à la fin, de lui donner des marques d'une confiance, d'une estime, d'une affection, d'une bonté toutes paternelles.

Plus tard, en 1833, l'abbé Lacordaire inspirait les mêmes sentiments à l'évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, que n'épargna point la tourmente politique, et dont la pensée n'était pas moins, et à beaucoup d'égards, fort séparée de la sienne.

Aussi, en 1844, dans une occasion solennelle que nous retrouverons, le P. Lacordaire, s'écriait-il : « Chose singulière ! les deux évêques de France que la foudre de ce siècle a le plus frappés sont les deux évêques qui m'ont aimé davantage. »

Cependant le moment approchait où l'avocat dijonnais allait devenir prêtre. Quand ses amis lui faisaient part de leur mariage, il leur répondait avec une gaieté douce et religieuse : « J'espère bien me marier un jour; j'ai une fiancée belle, chaste, immortelle; et notre mariage, célébré sur la terre, se consommera dans les cieux. Je ne dirai jamais : *linquenda domus et placens uxor.* » Il se trouvait heureux : « Je suis prêt, comme Polycrate, à jeter mon anneau dans la mer. »

S'il s'objectait avec crainte la profonde expérience que nécessite l'exercice du ministère sacré pour suffire à toutes les blessures du cœur de l'homme, il répondait, comme Massillon, que, bien qu'il eût peu vu le monde, « il suffisait de se connaître soi-même pour connaître l'homme. »

Il passait bien encore, de temps en temps, quelques ombres de tristesse sur ce front de vingt-quatre ans, renfermé dans le vieux bâtiment de Saint-Sulpice, « qui a des corridors étroits, des étages noirs, des chambres presque toutes tristes, une cour entre quatre grands murs, un petit jardin formé de quelques allées de tilleuls, de deux plates bandes, d'un marronnier d'Inde et d'un lilas. »

Mais ces ombres étaient légères, et il disait, avec cette poétique vivacité qui lui est propre : « Je suis triste quelquefois. Mais où n'est-on pas triste quelquefois ? C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme : il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javelot de Mantinée enfoncé dans la poitrine d'Épaminondas : on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité. »

Il était temps que, cédant à ses inclinations naturelles, l'étudiant en théologie s'essayât aux devoirs et aux difficultés de la prédication. Il fit cet essai au séminaire même, et réussit assez bien pour se persuader que *l'éloquence sacrée était le genre le plus propre au développement de ses facultés*. Il rendait compte de son début avec ce mélange de sérieux et de plaisant qui ne l'abandonna dans aucune occasion de sa vie. « J'ai prêché; c'est-à-dire que, dans un réfectoire où mangeaient cent trente personnes, j'ai fait entendre ma voix à travers le bruit des assiettes, des cuillers et de tout le service. Je ne crois pas qu'il y ait de position plus défavorable à un orateur que de parler à des hommes qui mangent; et Cicéron n'eût pas prononcé les Catilinaires dans un dîner de sénateurs, à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains dès la première phrase. Que serait-ce s'il avait eu à leur parler du mystère de l'Incarnation? C'est cependant ce qu'il m'a fallu faire, et j'avoue que, à l'air d'indifférence qui régnait sur tous les visages, à cet aspect d'hommes qui ne semblent pas vous écouter, et dont toute l'attention paraît concentrée dans ce qui est sur leur assiette, il me venait comme des pensées de leur jeter mon bonnet carré à la tête. Je descendis donc de la chaire avec l'intime persuasion que j'avais horriblement mal prêché. Je dinai à la hâte, j'entrai dans le parterre, et je sus bientôt que mon discours avait produit de l'effet, et qu'on en avait été frappé. Je me borne à cette phrase, où il y a déjà passablement d'amour-propre, et je ne rapporte pas les jugements, les prévisions, les flatteries, les conseils et le reste. »

Cet humble début décidait peut-être de la destinée du prêtre et de l'orateur. Le prédicateur de réfectoire s'anima à remplir sa tâche sur la terre, mais en se rappelant, avec Bossuet et Condé, qu'il *faut laisser venir la gloire après la vertu*. Il résolut « de vivre et d'agir comme un enfant de Dieu, comme l'héritier du royaume éternel, comme le possesseur futur d'une gloire qui ne périra jamais, de se diriger par un motif plus impérissable que la renommée, et d'avoir toujours les yeux fixés au delà de cette terre qui n'est rien, ni dans sa grandeur, ni dans sa durée, ni dans les hommes qui l'habitent aujourd'hui, et qui en disparaissent demain. »

Dans l'élan de son zèle, le futur prêtre se sentait porté « à sortir de cette vie naturelle et à se consacrer tout entier au service de celui qui ne sera jamais ni jaloux, ni ingrat, ni vil. » Sa pensée s'exaltait déjà au souvenir des merveilleux événements des missionnaires étrangers : « Leur histoire atteste, s'écriait-il, et le cœur de l'homme sait bien cela, que la source principale de leurs succès, à part ce que fait Dieu, est dans le degré de certitude dont ils font preuve par l'exil volontaire auquel ils se sont condamnés chez des nations barbares, et par leurs travaux incroyables sans récompense visible. Plus on veut faire de bien dans la religion, plus il faut donner aux peuples de gages de sa certitude par la sainteté et l'abnégation de sa vie. Grand ora-

teur placé à l'ombre de la pourpre, je ne ferais rien. Simple missionnaire sans talent, couvert de haillons, et à trois mille lieues de mon pays, je remuerais des royaumes. Toute l'histoire ecclésiastique en fait foi. »

Enfin, après avoir vu le séminaire abandonné par quelques-uns des jeunes gens qu'il aimait, et dont il disait douloureusement : « J'ai quitté mes amis, et ils me quittent à leur tour; » après avoir complété sans précipitation de fortes et brillantes études théologiques; après s'être bien répété : « La gloire est la plus grande des choses d'ici-bas, et c'est ce qui prouve combien les choses d'ici-bas sont petites... Mon but c'est de faire connaître Jésus-Christ à ceux qui l'ignorent, de contribuer à la perpétuité d'une religion divine, d'adoucir le plus de misères et d'arrêter le plus de corruption que je pourrai; et mon écueil c'est le désir de faire parler de moi; » il écrivait, le 23 septembre 1827 : « Ce que je voulais faire est fait, je suis prêtre depuis trois jours : *Sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedec!* » Il n'avait que vingt-cinq ans.

L'abbé Lacordaire ne se faisait d'illusions ni sur la difficulté des temps, ni sur les froideurs et les haines qui menaçaient la religion, ni sur les périls des tempêtes politiques qui pouvaient réagir contre le sanctuaire. Il avait du courage et il était prêt.

M. de Quélen voulut d'abord, mais vainement, l'attacher aux paroisses de Saint-Sulpice et de la Madeleine; puis il le fit aumônier d'un couvent de la Visitation. Cet humble emploi lui laissait du loisir, et sa mère vint le rejoindre. La confession, le catéchisme, quelques instructions religieuses, remplissaient une part de sa vie. Il lisait saint Augustin et Platon, et ne parlait pas encore.

Le premier discours qu'il prononça comme prêtre eut lieu le jour de Noël 1827, au collège Stanislas, où devait commencer un jour sa réputation d'orateur sacré. Le discours fut remarqué. C'est le seul discours écrit qu'il ait composé.

Je n'ai pas dû parler d'un *catéchisme de persévérance* qu'il fit aux jeunes demoiselles, à l'église Saint-Sulpice, dans la dernière année de son séminaire.

Ces fonctions ne suffisaient à remplir ni le temps, ni surtout l'âme d'un jeune homme éminent. Il se dévoua à étudier l'antiquité ecclésiastique dans les ouvrages des Pères : « La force est aux sources, et je veux y aller voir. Le travail sera long, d'autant plus que je recueillerai sur ma route tout ce qui pourra me servir pour l'apologie du Catholicisme, dont le cadre n'est pas encore déterminé dans mon esprit, mais dont les matériaux me doivent être fournis par l'Écriture, les Pères, l'histoire et la philosophie. Tout ce que j'ai lu jusqu'ici sur la défense de la religion me semble faible ou incomplet. Les théologiens modernes ne marchent pas sans guide. C'est tout comme en Suisse : un chemin qu'un voyageur célèbre a suivi, tous le

prennent, et on passe à côté d'un sentier qui mènerait à de nouvelles beautés, mais qui n'est pas historique encore. »

Ce passage est bien digne de remarque. Il nous paraît que c'est déjà la pensée des *Conférences*, sous une autre forme.

Le prêtre nouveau n'avait pas entièrement oublié la voix et les discordes du siècle où il venait de rentrer. Il disait, le 5 janvier 1828 : « Il n'y a dans le monde que deux questions d'un intérêt général et immortel, et qui puissent remuer nos consciences au XIX^e siècle, *la religion et la liberté*. Elles ont tour à tour, et quelquefois toutes deux ensemble, agité l'univers, et jusqu'à la fin, jusqu'au jour où Dieu les jugera, elles viendront redire aux petits enfants ce qu'elles auront dit à leurs pères. L'oreille de l'homme n'est jamais sourde à ces deux mots de religion, de liberté. Quiconque veut parler un langage digne de retentir le long des générations doit parler la langue de Brutus ou celle de saint Paul; le reste périt. Que nous est-il venu de l'antiquité? Que s'est-il sauvé de la main des Barbares et de la main des moines? Les histoires de la liberté, les annales de la religion, la pensée doublement sacrée parce qu'elle chante l'une et l'autre. »

Vers la fin de 1828, l'abbé Lacordaire fut nommé par M. de Vastisménil aumônier-adjoint du collège Henri IV, sur la demande de l'archevêque. Il y fit quelque bien, parce qu'il se plaisait avec les enfants et que ses exhortations religieuses paraissaient être goûtées par eux; mais il était médiocrement satisfait de la situation intérieure des collèges et des imperfections de notre mère l'*Université*.

Ses amis, impatientes de son avenir, et pressentant celui qui lui était réservé, le pressaient d'écrire et de parler. Son aimable esprit leur répondait : « J'étudie et je n'écris point.... L'âge commence à nous prendre; il est temps de devenir raisonnable et de voir la vie avec des yeux moins pleins du soleil de la jeunesse.... Soyons justes envers Dieu : il n'a pas fait les hommes pour la célébrité, que si peu atteignent, que si peu estiment lorsqu'ils l'ont obtenue.... Dieu voit trop bien la petitesse du monde, pour avoir donné à ses créatures une si frivole occupation : il a fait les étoiles pour nous en dégoûter. La gloire est l'illusion de notre enfance et de ceux qui n'en sortent jamais; celui qui peut l'atteindre n'y songe pas : il est déjà trop grand. Le sage vit de lui-même; il n'attend pas si tard que trente ans pour connaître le prix de ces grandes coteries qu'on appelle nations; il veut le bien et la vertu qui dépendent de lui; il s'attache au coin de terre où la Providence l'a jeté; et, s'il a un de ces génies vastes à qui le monde suffit à peine, il désire encore davantage la solitude. Il comprend trop ses contemporains pour ne pas s'estimer heureux de manger loin d'eux les oignons de ses jardins et les cerises amères de ses bois... La manie d'être quelque chose perd tous les esprits de ce temps, et s'il naît un grand homme, il nous viendra de quelque cabane de pêcheur où le fils d'un charbonnier se sera retiré avec

vingt écus de rente. La première de toutes les gloires, celle de Dieu, est née dans la solitude. »

Ailleurs il badinait encore avec ses amis, dans le beau langage qui lui est si naturel : « Si la gloire venait comme une ancienne amie de la maison qui nous aurait un peu oubliés, nous serions généreux, nous ne lui tournerions pas le dos. Mais elle ne nous étoufferait pas, nous serions plus grands que ses ailes ; et, le dimanche, nous la mettrions au pot, par respect pour le septième jour. Certes, il y aurait de belles choses à faire. Toutes les gloires qui sont encore au-dessous de l'horison s'élèveront par le Catholicisme. Et vous devez bien le voir, si vous suivez de l'œil le monde ! La société civile est incapable aujourd'hui d'enfantelements : un grand homme est trop fort pour ses entrailles. Fille épuisée par le vice, elle a cru que la liberté rajeunirait son sein, et, quittant les palais, elle a dit à la multitude : Me voici ! Mais elle et la multitude se sont rencontrées comme le Péché et la Mort dans Milton. La jeunesse une fois périée ne renaît que par l'immortalité. La vertu et le génie, une fois éteints, ne renaissent que par la foi... Dieu a livré le monde aux hommes de génie, ces dieux créés, à la condition de fléchir le genou devant lui. Jusque-là, ils sont comme cet archange traversant le vide et le chaos, et tombant toujours, parce qu'ils ne trouvent pas un point solide pour frapper du pied et prendre leur élan. » — « Il nous reste le plaisir d'être philosophes chrétiens en cachette, et le rossignol chante mieux dans la solitude des nuits qu'à la fenêtre des rois. La postérité ne pourra dire quels nous fûmes. Cette courtisane fait bien des malheureux, et ses albums sont déjà si griffonnés, depuis Salomon et Homère, que la place qui reste ne vaut pas la peine de demeurer veuve pour elle.... Mon âme, comme Iphigénie, attend son frère aux pieds des autels. »

Tandis que grondait de loin l'orage politique, l'abbé Lacordaire, qui n'avait pas encore trouvé sa voie, « vivait au jour le jour, pour nous servir toujours de ses propres paroles, lisant l'histoire ecclésiastique, tout Platon, une partie d'Aristote, Descartes et les ouvrages de M. Lamennais. » — « Qu'est-ce que je fais donc ? s'écriait-il. Je rêve, je pense, je lis, je prie le bon Dieu, je ris deux ou trois fois par semaine, je pleure une fois ou deux. Je m'échauffe de temps en temps contre l'Université, qui est bien la fille des rois la plus insupportable que je connaisse, et qui ne m'a même pas appris l'orthographe, à ce qu'il me semble quelquefois. Ajoutez à cela quelques instructions improvisées à des élèves de troisième et de quatrième, voilà ma vie. »

Mais la chaleur apostolique de l'abbé Lacordaire ne devait point se contenter de ces imparfaits et insuffisants travaux. Il forma le projet de s'embarquer pour l'Amérique comme missionnaire. C'était à cette terre nouvelle qu'aspiraient ses vœux d'apostolat, de religion et de liberté. Il croyait retrouver dans le Nouveau-Monde les sacrifices, les épreuves, et tout ce

qui lui manquait de bien à faire dans celui-ci. Les États-Unis lui semblaient le seul lieu du monde où le Christianisme fût établi sur une base franche, capable de lui donner de la solidité. Il jugeait que là seulement il était libre, populaire, jeune, et que la révolution catholique en sortirait, comme autrefois en était sortie la révolution politique.

Quoi qu'il en fût de ces pensées enthousiastes d'un jeune prêtre, il s'était mis déjà en communication avec l'évêque de New-York, qui lui offrait une place de vicaire général. Il avait vu même cet évêque en Bretagne, chez M. de Lamennais; car il venait de faire un voyage à la Chesnaie, sans y être attendu. Il n'avait vu jusque là, nous l'avons dit, que deux fois M. de Lamennais, et encore en passant, et dans des termes de pure politesse. Mais il n'avait pas voulu quitter la France, sans voir de plus près, et comme en une sorte d'adieu, un homme puissant par son talent et par sa renommée, aux doctrines duquel il résistait depuis longtemps, mais qui, placé déjà sur la brèche dans ses fougueuses polémiques contre les pouvoirs régnants, allait être nécessairement jeté dans un rôle important et nouveau par les changements politiques.

L'abbé Lacordaire ne passa que quatre jours à la Chesnaie, dans le printemps de 1830. Il fut séduit par l'aspect de l'écrivain breton. Les caresses d'un homme de talent et de gloire envers un jeune homme qu'il avait déjà recherché, la séduction naturelle qu'exerce toujours sur une imagination jeune une renommée acquise qui sourit au talent novice, tout devait contribuer à ce que M. de Lamennais s'emparât du premier coup de l'abbé Lacordaire, comme il s'était emparé d'abord de tant d'esprits jeunes et distingués.

L'abbé bourguignon espéra que M. l'abbé de Lamennais serait en France le fondateur de la liberté chrétienne. Il fut infiniment touché de voir *au milieu de ses bois* l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* : « C'est un druide ressuscité en Armorique, et qui chante la liberté avec une voix un peu sauvage. Le ciel en soit béni! Pourtant, ce mot est éloquent dans toutes les langues, même quand il n'y reste qu'une corde, comme à Sparte. Nous étions heureux dans nos forêts, nous étions quinze ou seize, la plupart jeunes gens et laïques. Nous nous promenions, nous causions, nous avons joué comme des frères. Je me rappelais ces vieux temps du christianisme, et ces émigrations des grandes villes au trou de quelque solitaire renommé. Notre ermite est infiniment bon et simple, sans charlatanisme, disgracié des rois et n'y songeant guère. »

Trois mois après cette visite, éclata, comme un coup de tonnerre, la révolution de Juillet. Les projets de départ de l'abbé Lacordaire pour l'Amérique ne furent pas d'abord changés. Il obtint même le double consentement de sa mère et de M. de Quélen. Mais le départ de l'évêque de New-York lui-même fut retardé. Il voulut attendre le printemps en Europe, et, en attendant, le journal *l'Avenir* fut fondé le 15 octobre 1830.

L'imagination libérale de l'abbé Lacordaire était conquise; il allait être, avec plusieurs catholiques d'élite, l'un des plus brillants satellites de l'astre redoutable qui l'entraînait après lui dans son orbite. Il y avait peut-être alors quelque danger et quelque honneur à rester en France : il resta.

Nous nous sommes étendu volontiers sur M. Lacordaire, jeune, obscur et à peu près inconnu. Nous ne nous sommes pas lassé de le peindre dans la naïveté de ses impressions, de ses sentiments, de ses propres paroles; car, à notre sens, l'homme mûr est contenu tout entier dans sa jeunesse, comme le fruit dans sa fleur.

Désormais, l'abbé Lacordaire a un rôle sur la scène de la religion et de la politique; nous passerons plus rapidement sur les faits connus, sur les doctrines jugées, sur les œuvres et les choses imprimées, nous contentant d'apprécier le plus brièvement possible ce qui aboutit plus directement à l'auteur des *Conférences*.

La révolution de Juillet, pour avoir renversé le trône de France, tenait l'Europe et le monde en suspens.

M. de Lamennais, qui avait autrefois défendu la monarchie absolue avec la même ardeur excessive qu'il apporta depuis à la cause démocratique, crut le moment venu d'annoncer hautement aux peuples le règne de la liberté religieuse et de la liberté politique, et de hâter le triomphe de ces deux idées l'une par l'autre.

Il avait remarqué depuis longtemps que l'histoire de la royauté française des derniers siècles montrait la religion chrétienne s'alliant à la cause royale par des embrassements étroits et serviles. Les esprits superficiels et sceptiques tenaient donc en France le Catholicisme pour complice nécessaire de la monarchie dans ses conflits heureux ou malheureux avec les institutions nouvelles. Ainsi la cause de Dieu, la cause éternelle, se trouvait misérablement liée à une querelle humaine, à une forme sociale qui passe.

Il sembla urgent à M. de Lamennais de répudier une si funeste solidarité. Il jugea que la révolution politique de 1830, en brisant une couronne antique, avait aussi dû briser les vieux rapports du pouvoir religieux et du pouvoir civil, et affranchir l'Eglise des dures étreintes de la suprématie laïque. Il voulut l'Eglise aussi libre que l'Etat. Il prit en main la cause des peuples catholiques contre les rois, les ministres, les magistrats, les hérétiques et les inéduqués.

Mais d'immenses et brûlantes questions allaient être soulevées par cette polémique. Ce n'était pas la première fois que M. de Lamennais abordait, avec l'agressive éloquence et la dialectique passionnée du tribun religieux, la profonde et presque inextricable théorie des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Il fallait secouer à la fois, pour les rompre, tous les liens qui attachaient le clergé français au gouvernement; il fallait remettre, avant tout, en litige la doctrine des *concordats*, la nomination des évêques, le budget du clergé.

Et en quel moment encore tant d'agitations doctrinales allaient-elles être provoquées ? Au moment où l'Irlande catholique s'agitait puissamment, où la religieuse Belgique s'affranchissait, où le Rhin tremblait, où l'Italie remuait, où la Romagne était en feu, où l'héroïque Pologne se réveillait pour mourir, où la paix et la guerre du monde entier étaient, pour ainsi dire, livrées à un hasard !

Il est plus facile, après dix-sept années, de mesurer froidement et équitablement la position critique de 1830, et de rendre justice à la prudente prévoyance des uns, sans accuser la témérité courageuse des autres.

On comprend aujourd'hui que les hommes de gouvernement, que les vieux évêques et les vieux prêtres, blanchis et meurtris par les révolutions, ayant plus de connaissance et plus de défiance des hommes, ne se précipitassent point volontairement dans les hasards d'une tempête universelle.

Mais on comprend aussi ce que méritent de sympathie, et, s'il en était besoin, d'élogieuse indulgence, les hommes ardents ou jeunes, généreux ou forts, qui se mettaient les premiers en avant au jour de la bataille : pareils à ces belliqueux et aventureux tirailleurs qui se font tuer avant que le combat régulier soit engagé.

Il serait ingrat d'oublier que plusieurs des hommes éminents qui se portèrent alors au feu, peut-être avant le temps, avant l'ordre, avec une énergique audace, sont encore les mêmes dont les entrailles s'émeuvent aujourd'hui pour la sainte cause de la liberté religieuse, de la conscience, et dont les paroles et les écrits n'ont jamais déserté un seul instant les glorieux malheurs de la Pologne et les droits des nationalités européennes.

Il serait ingrat d'oublier que ces mêmes hommes se sont faits, avant nous, les défenseurs publics, et comme les martyrs de la *liberté de l'enseignement*, qui n'est autre chose que la liberté chrétienne, pour laquelle nous combattons encore, et dont nous attendons le triomphe, non plus, il est vrai, des crises d'une révolution, mais des progrès de la raison publique et du jeu lent et réglé de nos pouvoirs légaux.

Ne nous étonnons donc point que l'abbé Lacordaire, tel que nous le connaissons maintenant, se soit jeté au plus fort de la mêlée, en 1830, avec la fougue d'un publiciste de vingt-sept ans.

Tandis qu'il combattait ainsi, sous l'ascendant de M. de Lamennais, il eut le bonheur de rencontrer à ses côtés un jeune soldat déjà rempli d'un talent et d'un courage virils, M. le comte de Montalembert. Une amitié durable, qui a survécu à ces temps orageux, comme ces fleurs que la main de l'homme cueille au-dessus des volcans, ne tarda point d'unir l'*écolier de vingt ans* à l'aumônier du collège Henri IV. L'abbé Lacordaire en parlait ainsi : « C'est un jeune homme charmant et que j'aime comme un plébéien. Je suis sûr que, s'il vit, sa destinée sera pure comme un lac de la Suisse entre les montagnes, et célèbre comme eux. » Jamais prophétie d'amitié ne dut mieux s'accomplir que celle-ci.

On sait que l'abbé Lacordaire paya bien sa dette à *l'Avenir*, non-seulement par de nombreux articles, où éclatent la verve de son style et l'étincelle de son esprit, mais encore par plusieurs procès politiques. Et *l'Avenir* ne dura qu'un an!

Ce fut l'abbé Lacordaire qui écrivit les plus périlleux articles *sur la suppression du budget du clergé* et *sur la liberté de l'enseignement*. Ce fut lui qui parla de *la liberté de la presse*, de *l'Italie*, de la *Pologne*, de la *Belgique*. Mais parmi toutes les caustiques apostrophes que le polémiste lançait, sans se recommencer ou pâlir jamais, et avec l'excusable véhémence de la lutte quotidienne, aux gallicans, aux philosophes, aux athées, aux gentilshommes, aux rois, et même à tous les catholiques timides, il avait toujours devant les yeux la croix de ce Dieu qui devait être *la liberté et le frein de la liberté*. Aucun excès de la force n'eut lieu sans qu'il le flétrît. Il voulait rendre à la religion sa popularité antique; mais il s'indignait noblement contre les vils briseurs de croix, contre les misérables destructeurs de l'archevêché; il prenait généreusement la défense des évêques qui l'avaient aimé et qui souffraient. Disons enfin que jamais *l'Avenir* ne fut doctrinalement et directement hostile au côté monarchique de nos libertés nouvelles. Il prétendait bien détruire les préjugés vulgaires qui traitaient la religion catholique en alliée nécessaire de la monarchie absolue; il prétendait bien réhabiliter dans l'opinion le Christianisme par la liberté; mais il le préférait visiblement à toutes les formes mobiles de l'organisation sociale, et le plaçait surtout au-dessus des opinions.

L'article aux *évêques de France* fut déféré au jury, au mois de février 1831, en même temps qu'un autre article de M. de Lamennais. L'abbé Lacordaire se défendit lui-même avec une franchise originale. Les accusés furent absous. Le bruit et l'honneur de la défense accrurent encore le crédit et le mérite des articles incriminés.

Prévoyant que les temps allaient devenir mauvais pour la religion, et voulant pouvoir s'offrir à elle comme défenseur devant les tribunaux, l'abbé Lacordaire avait demandé, au mois de décembre précédent, que son nom fût inscrit sur le tableau des avocats de la Cour royale de Paris. S'il y avait eu quelque chose d'étrange dans la demande, c'était à l'autorité ecclésiastique seule qu'il eût appartenu d'apprécier ce que cette démarche contenait d'insolite ou d'irrégulier. Le conseil de discipline, juge souverain, s'érigea en *Sorbonne*, en conseil de canonistes, et se refusa l'honneur d'inscrire le nom de l'abbé Lacordaire parmi les noms du barreau. M. Mauguin eut l'esprit de voter pour l'abbé Lacordaire.

Le rédacteur de *l'Avenir* avait été déjà obligé d'invoquer à son aide le secours des tribunaux. Les violateurs de l'archevêché avaient trouvé dans le pillage une feuille de papier contenant les dernières lignes et les signatures d'un mémoire adressé par tous les aumôniers des collèges royaux de Paris

au ministre de l'instruction publique sur l'état moral et religieux de leurs collèges. Ce mémoire, sollicité par l'autorité elle-même, n'avait jamais été remis au ministre. On prit texte de cette feuille de papier égarée et retrouvée dans une émeute pour attaquer et calomnier les aumôniers de l'Université. L'abbé Lacordaire se déclara courageusement l'auteur du mémoire, en publia le texte entier et littéral, poursuivit les calomniateurs, et montra que, même en accomplissant un devoir secret de ses anciennes fonctions, en écrivant au ministre une pièce officielle et sollicitée, il avait su garder la franchise de la prudence et la mesure de la justice.

Une troisième épreuve attendait les rédacteurs de *l'Avenir*. Pour donner le branle à l'opinion et la pousser à conquérir plus vite la *liberté de l'enseignement*, posée en principe dans la Charte de 1830, MM. de Caux, de Montalembert et Lacordaire se firent maîtres d'écoles, et réunirent dans une salle quelques petits enfants. Ces nouveaux maîtres d'école voyaient bien qu'il est des cas où il faut prendre la liberté, quand elle se donne trop tard ou qu'elle refuse de se donner. Ils jugèrent que ce cas était arrivé pour la liberté de l'enseignement, à laquelle personne ne songeait plus, et qui n'est pas encore arrivée après dix-sept années de modifications politiques. Ils estimaient que la conquête de la liberté de l'enseignement, première et suprême condition de la liberté religieuse, était la plus grave de toutes, et comme ils préoyaient avec un rare instinct qu'elle devait arriver la dernière, ils étaient pardonnables d'un peu trop se hâter de chercher à mettre en action ce qui n'était encore écrit qu'en principe dans notre code politique.

L'Université se courrouça. Les scellés furent apposés sur la porte de l'école privée. Un commissaire de police vint faire trois sommations à l'abbé Lacordaire, le chasser ainsi que les enfants, et mettre la clef dans sa poche. La Cour des Pairs fut appelée à juger ce grave délit, à cause de la qualité nouvelle de M. le comte de Montalembert. La noble Chambre condamna à l'amende solidairement les trois accusés pour avoir désobéi à l'Université. Mais ce fut une occasion pour l'*écolier de vingt ans* de faire entendre pour la première fois en public, et dans une circonstance solennelle, cette voix aussi sincère que dévouée, aussi courageuse que fidèle, aussi spirituelle que tendre, aussi chrétienne que mordante, aussi libérale que religieuse; en un mot, toute cette fleur d'esprit et de cœur qui ne manqua jamais depuis aux doubles intérêts de la liberté religieuse et de la liberté des peuples. L'abbé Lacordaire parla aussi avec cette rare distinction, avec ce charme imprévu que rien ne surprend, que rien n'intimide, et qui demeurent remarquables encore après l'émotion du jour.

Il ne s'était pas fait d'illusion sur les tribulations de cette vie militante dans laquelle il était entraîné par les événements et par son propre caractère.

« Je ferai des fautes, disait-il en janvier 1831 ; j'aurai des chagrins, peut-être bien amers. »

Tant de hardiesses si nouvelles émurent le gouvernement, les partis politiques et le clergé. La circonspection hostile des évêques, les alarmes d'un grand nombre de prêtres, les plaintes sourdes ou patentes des plus anciens et des plus honorables amis de la dynastie tombée, les doutes inquiets qui pesaient sur le sort de l'établissement nouveau, l'étonnement extrême d'une foule de catholiques qui ne comprenaient pas encore que les appels à la liberté politique, à la liberté religieuse, à la liberté de la presse, à la liberté d'association, à la liberté de l'enseignement, dussent sortir de la bouche des chrétiens et du sacerdoce chrétien lui-même ; la frayeur, naturelle aux gens honnêtes et mal résolus, de voir s'envenimer les erreurs des passions publiques par des provocations, même des plus généreuses, et, plus que tout le reste, la position personnelle de M. de Lamennais, chef officiel de *l'Avenir*, et inspirant déjà à l'épiscopat et au clergé de fortes défiances, tout avait amassé autour du nouveau journal un incroyable faisceau d'obstacles bien plus difficiles à vaincre qu'à braver.

Les rédacteurs catholiques de *l'Avenir* pensèrent avec raison qu'ils ne pouvaient surmonter tant d'embarras, s'ils n'étaient soutenus et avoués contre les inimitiés, les dissentiments, les défiances de toutes sortes, par l'autorité apostolique, dont ils avaient toujours soigneusement réservé, respecté, ménagé, défendu les droits.

Ils partirent pour Rome (1) à la fin de novembre 1831. *L'Avenir* avait été suspendu le 15. Avant de cesser leur journal, les voyageurs y avaient publié une *déclaration de doctrines*. Cette déclaration, rédigée par M. Gerbet aidé de M. de Lamennais, et signée par tous les rédacteurs (2), s'expliquait sur les questions les plus formidables, sur les rapports de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, sur la puissance pontificale et celle des conciles généraux, sur l'amissibilité du pouvoir, la souveraineté nationale, la séparation de l'Eglise et l'Etat, les libertés politiques et les conditions du pacte social de 1830, etc.

A Rome, ils présentèrent au Saint-Siège un *mémoire*, complément de la *déclaration*. Ce mémoire, qui a été inséré tout entier dans *les Affaires de Rome* par M. de Lamennais, fut écrit par l'abbé Lacordaire. Il ne regardait aucunement les doctrines, mais seulement les faits et les intentions, et l'on y retrouve le talent et l'habileté ordinaires du rédacteur.

Ce n'est pas à nous de dire si les démarches de la diplomatie française ou européenne n'avaient pas devancé dès longtemps, à la cour de Rome, le

(1) MM. de Lamennais, de Montalembert et Lacordaire.

(2) MM. de Lamennais, Gerbet, Rohrbacher, Lacordaire, de Caux, Bartels, d'Ault-Dumesnil, de Montalembert, d'Ortigue, de Salinis, Daguerre, Harel du Tancrel, Waille.

mémoire et l'arrivée des rédacteurs de *l'Avenir*. Ce n'est pas à nous de dire ce que les nécessités des temps, les troubles de l'Italie, le soulèvement de la Romagne, le voisinage de l'Autriche, les secousses terribles de la Pologne, les frémissements de l'Irlande, les événements de la Belgique, l'hésitation de l'Allemagne, les sollicitudes de l'Europe, commandaient de prudence au Saint-Siège.

Le pouvoir immobile devant qui passent tous les pouvoirs de la terre, et qui voit s'écouler sous ses pieds tous les flots successifs de la civilisation, n'a point pour mission de hâter, au sein même de la tourmente et prématurément, au gré des impatientes imaginations, les révolutions des doctrines et la réforme des Etats. C'est la sagesse du Saint Siège d'attendre l'heure où le bien même est possible, où le changement ne coûtera pas trop cher, où la défaite du passé ne compromettra pas trop l'ordre général.

En 1831, sous les menaces d'un ébranlement universel, la haute raison pontificale a pu hésiter, s'arrêter, se roidir contre des nouveautés sans limites, contre des tentatives mal réfléchies et des théories absolues, où étaient engagés le repos et le salut du monde. Aujourd'hui que les esprits sont raffermis et plus calmes, qu'une agitation générale ne tourmente plus jusque dans ses fondements l'édifice européen, la main paternelle de Pie IX pourra répandre avec mesure et discrétion sur les peuples des réformes lentes, mais plus sûres, déjà rêvées par ses prédécesseurs, qui ne purent les réaliser; il lui sera donné, nous l'espérons, de favoriser dans tout l'univers catholique l'union définitive de l'idée chrétienne avec la doctrine de l'affranchissement des nations, de la justice politique avec la religion.

Dans le bien même ils'agit de rencontrer l'opportunité et la modération, filles toutes deux du bon sens, et toutes deux mères du succès.

L'abbé Lacordaire avait souvent pensé à voir Rome. Mais Rome était pour lui un pays plus remarquable par l'état actuel de son esprit et de son enseignement que par ses débris. Avant d'y aller, et pour tirer quelque fruit de ce voyage, il voulait faire bien des études historiques et philosophiques; et pour comprendre comment le Catholicisme y vit, il projetait des travaux de plusieurs genres et un séjour un peu prolongé.

Avant de partir pour Rome, il était allé, dans la retraite, se reposer de ses excitations, et se consoler des haines et des passions qui l'assaillaient. Il habitait « une jolie petite maison d'où l'on voit la Loire à ses pieds, avec un jardin, un bois, une pelouse, deux grands arbres, une cour entre la cure et l'église, deux chiens, des pigeons et un ami. »

Il se vantait « de n'avoir jamais compris qu'on pût haïr un homme qui est dans l'erreur, tant qu'il n'opprime pas, et de ne haïr que la tyrannie en ce monde. » Et, en écrivant de charmantes lettres à des amis peu orthodoxes : « J'imite, leur disait-il, nos anciens Pères, qui correspondaient avec les païens de leur temps et leur disaient des choses agréables de bien bon cœur. »

Les pèlerins de Dieu et de la liberté arrivèrent à Rome dans les derniers jours de 1831. Dans le chemin, l'imagination de l'abbé Lacordaire avait remarqué les beautés pittoresques des côtes de la Méditerranée. « De Nice à Gênes, la vue est admirable et constante sur la Méditerranée. On longe la côte sur une route souvent taillée dans le roc vif, et à chaque instant l'œil plonge dans de nouveaux golfes, ou découvre au loin de nouveaux promontoires. Les villas sont jetées de distance en distance sur les collines ou sur les rocs, comme des tableaux, et le soleil fait de la Méditerranée tout ce qu'il veut. »

En abordant la chaire de Saint-Pierre, les voyageurs voulaient faire ou croyaient faire un acte de foi. Mais leur démarche était fautive sous deux points de vue : d'abord en prétendant obliger le Saint-Siège à se prononcer sur des questions délicates, dont plusieurs même n'étaient pas théologiques, et, ensuite, en le pressant de confirmer des opinions, lui dont la charge se borne toujours à condamner des erreurs.

Le Saint-Siège fut mécontent de voir arriver les voyageurs, et il désirait ne rien faire.

M. de Lamennais persistait à obtenir une approbation formelle ou du moins un jugement. Il annonçait hautement que si le souverain Pontife différait de se prononcer, il retournerait en France et reprendrait l'*Avenir*.

L'abbé Lacordaire pensait, au contraire, que, n'étant pas approuvés formellement, et ne pouvant parvenir à l'être, il convenait de quitter Rome et de laisser l'*Avenir*.

Ce dissentiment le sépara de ses amis. Disons plus : son œil perçant pénétrait dès lors tout le ravage intérieur que l'improbation du Saint-Siège, secrète encore, mais certaine, opérait déjà dans l'âme révoltée de M. de Lamennais. Dès ce moment (il en existe un témoin vivant et des preuves écrites irrécusables), l'abbé Lacordaire pressentait la chute du maître. Il partit pour la France, le 15 mars 1832, quatre mois avant ses compagnons. Eux-mêmes revinrent au mois de juillet, écrivant qu'ils revenaient à Paris continuer leur journal, puisque Rome ne voulait rien décider.

Résolu à ne point recommencer l'*Avenir*, l'abbé Lacordaire n'attendit point à Paris M. de Lamennais, et partit au mois d'août pour l'Allemagne.

Le hasard voulut que les voyageurs revinssent en France par Munich, et que M. de Montalembert découvrit fortuitement le nom de l'abbé Lacordaire parmi les noms imprimés sur une liste d'auberge.

C'est à Munich, au sortir d'un dîner offert aux voyageurs par des hommes distingués ou savants de l'Allemagne, que les trois Français apprirent l'encyclique de Grégoire XVI.

Revenus tous ensemble et tristes à Paris, mais déjà résolus à Munich, sur les sollicitations de l'abbé Lacordaire, avant même la réception de l'encyclique, de s'abstenir de politique, au moins jusqu'à une époque indéter-

minée, les journalistes condamnés se décident, non sans résistance de la part de M. de Lamennais, à se soumettre sans réserve, et leur première démarche, le lendemain de leur arrivée, est de publier leur adhésion formelle et pure et simple dans les journaux.

La condamnation pontificale tombait plus lourdement sur la tête illustre et vieillie de M. de Lamennais que sur celle de ses deux jeunes collaborateurs. Malgré de précédents dissentiments déjà graves, l'abbé Lacordaire ne voulut pas laisser seul M. de Lamennais. Il l'accompagna à la Chesnaie avec M. l'abbé Gerbet, espérant le sauver encore, et y passa les mois d'octobre et de novembre.

Sans parler de sa conscience de prêtre et de chrétien, la seule raison, la seule prudence, suffisaient à l'abbé Lacordaire pour juger que c'était le temps où il devenait plus nécessaire que jamais aux catholiques de s'appuyer, de s'unir au centre même de l'unité et de la foi. Il ne lui coûta point de se retenir sur la pente de l'abîme où il tremblait que M. de Lamennais, malheureux, ulcéré, vaincu, ne se laissât tomber. Après de pénibles débats et des appréhensions funestes, il prit la résolution de quitter la Chesnaie, n'attendant plus rien de son séjour en ce lieu. Jusque-là, la crainte de chagriner un homme illustre, et dont il avait reçu des marques d'affection et d'estime en échange d'une admiration respectueuse et cordiale, l'avait fait différer le jour de cette pénible séparation.

De ce jour, M. de Lamennais et l'abbé Lacordaire ne devaient plus se revoir. Du reste, même après que tout lien fut brisé entre celui-ci et l'*esprit sans limites* de l'écrivain breton, l'abbé Lacordaire s'imposa justement une silencieuse et respectueuse réserve. « M. de Lamennais, écrivait-il quelques mois après, est si profondément consciencieux, désintéressé et malheureux, qu'il m'a fallu un an de combats terribles en moi-même pour me résoudre à le quitter. J'eusse été cent fois plus malheureux que lui, n'ayant pas comme lui un caractère d'airain et une gloire acquise. »

Après le solennel naufrage de *l'Avenir*, l'abbé Lacordaire ne put point se dissimuler qu'il avait besoin de temps pour dissiper bien des préventions dans l'esprit des amis ou des ennemis de M. de Lamennais. Il songea à rentrer dans la vie privée, dans une vie d'études, de préparation, de travaux oratoires et écrits. Il revit M. de Quélen, qui l'accueillit avec la même bienveillance, et rentra aussitôt dans son modeste couvent de la Visitation.

Rétabli donc, en 1833, dans le même asile qui l'avait reçu au sortir du séminaire, il songea à y écrire et à s'y préparer à la prédication, *ces deux choses sans lesquelles sa vie ne serait pas complète*. Il se donnait six ans pour composer un livre sur *l'Eglise et le monde au XIX^e siècle*.

Pour s'essayer à quel genre de prédication il serait bon, il prêcha, cette même année, « dans le collège avec succès, et dans une paroisse de manière à être bien mécontent de lui. » — « C'est la seconde fois, disait-il alors,

que j'éprouve combien mon genre d'esprit est peu sympathique avec une assemblée ordinaire de fidèles. Ma voix d'ailleurs n'est pas assez forte pour une église, et je me ruinerais la poitrine en peu de temps. La jeunesse est plus mon fait. Toutes les fois que j'ai eu à lui parler dans nos chapelles de collège, j'y ai produit quelque bien. Du reste, je lis saint Augustin, que j'aime beaucoup. C'est un homme naïf, quoiqu'un peu subtil, et son histoire m'attache singulièrement. »

Il se passionnait de plus en plus dans la lecture de saint Augustin : « C'est un homme subtil de style plutôt que dans les choses, et celui de tous les Pères qui renferme le plus de pensées profondes sur la religion, outre que, venu l'un des derniers, il a l'avantage de résumer la doctrine de ses prédécesseurs. C'est le saint Thomas des temps primitifs. »

Mais l'abbé Lacordaire était déjà trop connu, trop apprécié, pour rester longtemps dans l'ombre. Le directeur du collège Stanislas désira qu'il vînt prêcher dans sa chapelle; et l'hiver de 1834 ne se passa point sans qu'un grand succès vînt révéler à tous que la chaire chrétienne avait trouvé un homme éloquent de plus. L'étroite chapelle ne suffit pas à contenir tous les hommes éminents qui s'y pressaient pour entendre l'orateur nouveau. L'abbé Lacordaire improvisait déjà, il improvisait toujours. Il sentait qu'il n'avait quelque action sur les âmes que par là, et il renonça dès lors à rien prononcer d'écrit.

Mais il improvisait avec des entrailles de jeunesse et de libéralisme qui passionnaient les cœurs neufs. Le gouvernement s'en inquiéta presque, et l'on s'imagina en plus d'un lieu que l'abbé Lacordaire était « une sorte de républicain fanatique, capable de bouleverser l'esprit d'une partie de la jeunesse. » Les conférences de *Stanislas* durent cesser.

Cette époque de la vie de l'abbé Lacordaire fut encore marquée par deux faits importants.

On venait de lui offrir la direction d'un journal politique et religieux, qu'il eut la sagesse de refuser. « Je n'ai pas voulu rentrer dans la carrière du journalisme. J'ai fait mon temps de service, quoique court, et j'ai reçu assez de blessures pour être réputé invalide. »

Il crut alors aussi qu'il était de son devoir de se séparer *authentiquement* de M. de Lamennais. Il publia le premier écrit de quelque haleine qui soit sorti de sa plume : *Considérations sur le système philosophique de M. l'abbé de Lamennais*.

Cette brochure de deux cents pages dut être jugée diversement. Les uns, le plus grand nombre, y virent une satisfaction légitime offerte aux évêques et aux catholiques de France, et pensèrent qu'il y avait bien aussi quelque mérite à un homme tel que l'abbé Lacordaire d'avouer, par un effort toujours pénible pour l'amour-propre, qu'il s'était trompé sur tout un système de philosophie. Les autres jugèrent que l'abbé Lacordaire eût mieux fait encore de continuer à se taire, par égard pour une ancienne et illustre amitié.

L'abbé Lacordaire, lui-même, hésita longtemps avant de faire cette démarche officielle. Il consulta M. de Quélen, qui n'avait pas eu à se louer, on le sait, de la mansuétude de M. de Lamennais. Il faut le dire ici à l'honneur de la mémoire de l'archevêque de Paris, M. de Quélen dissuada l'abbé Lacordaire de toute publication, lui prédisant qu'il se ferait par là plusieurs ennemis et qu'il serait blâmé par quelques-uns.

Cet avis plein de charité de M. de Quélen suspendit la résolution de l'abbé Lacordaire. Il n'y revint, sous la conviction d'une nécessité urgente et nouvelle, qu'au moment où parurent les *Paroles d'un Croyant*.

Ce livre acheva d'écarter de M. de Lamennais la plupart des amis catholiques qui lui étaient demeurés jusque là fidèles. M. l'abbé Gerbet, lui-même, s'en sépara publiquement. Jamais la détermination de l'abbé Lacordaire ne fut donc plus complètement absoute dans sa propre conscience comme dans celle de tous.

Du reste, la brochure de l'abbé Lacordaire se tint dans les termes de la plus parfaite convenance. Elle conservait tous les égards dus aux personnes. On y entrevoyait « l'affection, les souvenirs, la douleur, le respect, mille nobles sentiments. » Il déclarait « que le système philosophique de M. de Lamennais l'avait *jeté dans des perplexités sans fin* ; qu'il n'avait pris enfin son parti (ce que nous avons déjà dit le prouve) *qu'à la veille de 1830*, plutôt par lassitude que par une entière conviction, et que, même au plus fort des travaux de *l'Avenir*, il passait de temps en temps dans son esprit des apparitions philosophiques ennemies. »

Il y avouait modestement que, « luttant contre une intelligence supérieure à la sienne, et voulant lutter seul contre elle, il était impossible qu'il ne fût pas vaincu. »

Le ton général de la brochure de l'abbé Lacordaire était même si plein de modération qu'il jetait comme un voile sur l'entraînement accoutumé de son style. C'étaient bien les mêmes qualités de son esprit, mais couvertes par je ne sais quelle ombre de tristesse et de réserve. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet écrit, c'était un chapitre préliminaire sur *l'état actuel de l'Eglise de France*, quelques belles et filiales paroles sur la papauté et Rome, et des citations notables, et admirablement traduites, de saint Augustin et de saint Thomas. Saint Thomas était devenu, après saint Augustin, la lecture de prédilection de l'abbé Lacordaire. A ses yeux, le tort principal de la philosophie de M. de Lamennais avait été de mettre l'autorité du genre humain à côté de l'Eglise, et de préférer celle-là.

Après avoir parlé heureusement à *Stanislas*, l'abbé Lacordaire alla voir les bords du Rhin, et chercher en Allemagne son ami M. de Montalembert. Il visita Marbourg et son église avec le jeune auteur de *Sainte Elisabeth de Hongrie*. Puis il s'enfonça plus que jamais dans la lecture des saints Pères,

et dans ce saint Augustin où « il trouvait tant de richesses inconnues que cela l'engageait à poursuivre. »

Il lui paraissait bon, d'ailleurs, de se tenir à l'écart. *L'Avenir*, le voyage à Rome, sa lutte avec M. de Lamennais, l'avaient mis en présence du public d'une manière trop prématurée et trop complexe, pour qu'il n'eût pas besoin de se retirer dans la solitude et le travail.

« Tout en lisant saint Augustin de toutes ses forces, » son esprit revenait déjà au vaste sujet qui le préoccupait depuis longtemps et sur lequel il prétendait coordonner ses pensées. Il voulait toujours faire son livre sur *l'Eglise catholique*, en la considérant « dans l'ordre philosophique, dans l'ordre politique, dans l'ordre moral, dans l'ordre dogmatique. C'est l'affaire d'une vie. J'ignore ce qui se présentera à faire sur le chemin. Peut-être serai-je interrompu. Mais je reviendrai toujours là comme au point central, comme au foyer de ma vie. »

Cependant le retentissement de la parole du prédicateur de *Stanislas* avait été au-delà des murailles d'un collège. La faveur constante, opiniâtre, de M. de Quélen, supérieur aux dissentiments de l'opinion, ouvrit, en 1833, à l'abbé Lacordaire la chaire de Notre-Dame (1).

On sait avec quel éclat il parut dans la métropole de Paris, pendant les carêmes de 1833 et 1836. On sait qu'à la fin de ces conférences, qui allaient s'interrompre, la paternelle émotion de M. de Quélen répandit ses adieux et ses bénédictions sur le départ de l'abbé Lacordaire, en le nommant un *prophète nouveau*.

L'abbé Lacordaire allait une seconde fois à Rome, non plus comme suppliant et accusé, mais comme un enfant de grâce et de bénédiction.

Ce n'est pas qu'un reste de défiance ne survécût encore dans quelques esprits. La fougue du prédicateur, les sujets qu'il affectionnait, la témérité de son improvisation, et quelquefois même l'incroyable inexactitude de quelques-unes de ses expressions, inspiraient aux meilleurs esprits des craintes qui n'étaient pas toujours illégitimes. Les ressentiments anciens, les rivalités, les soupçons et les mécontentements de l'opinion politique, trouvaient aussi leur compte à critiquer les fautes originales d'un zèle encore peut-être insuffisamment mûri et réglé. On ne pouvait nier l'éloquence et la nouveauté de la parole; on contestait avec plus d'apparence de raison la science théologique de l'orateur.

L'abbé Lacordaire alla donc étudier à Rome. Mais il n'y était pas ramené seulement par des désirs d'études théologiques plus profondes; il portait déjà au dedans de lui les pressentiments de sa vie monastique. Il avait

(1) M. de Quélen avait établi à Notre-Dame des *conférences*, enseignement doctrinal destiné principalement aux jeunes gens des écoles. Plusieurs célèbres ou jeunes prédicateurs y parurent et y alternèrent d'abord, entr'autres M. l'abbé Dupauloup.

retrouvè et vu de près à Rome ces ordres religieux, si déplorablement, si radicalement balayés de notre sol, dans la tourmente, par les préjugés, par l'esprit d'ignorance ou de convoitise. Il avait remarqué que de leur sein ne cessaient pas de sortir les hommes les plus éminents dans la science, dans la parole, dans l'enseignement, dans la papauté. Une fois que son talent lui semblait avoir trouvé sa véritable voie, la prédication, il ne voulait pas qu'elle fût seulement un ornement de sa vie, mais un devoir et une mission.

Durant une partie des années 1836 et 1837, il laissa mûrir son idée à Rome. Plus tard, il se fit même entendre dans la capitale du monde chrétien, et monta une fois dans la chaire de *Saint-Louis-des-Français*. Dans son esprit de retour, il refusa de s'attacher à cette église par des fonctions fixes qui lui furent offertes, et, répondant à l'appel d'un évêque, il revint en France parler, cinq mois entiers, dans la cathédrale de Metz, et publier la *Lettre sur le Saint-Siège*.

La voix de l'abbé Lacordaire fut écoutée à Metz, dont les jeunes hommes peuplent les écoles militaires, comme elle avait été écoutée par la jeunesse parisienne. Ce fut comme une longue ovation.

S'il avait pu survivre dans l'esprit des catholiques quelques doutes encore sur certaines idées bizarres ou téméraires de l'abbé Lacordaire, et sur sa soumission vraie, complète, absolue, aux sentiments de l'Eglise universelle, ils auraient fini de se dissiper entièrement à l'apparition de la *Lettre sur le Saint-Siège*. Cette lettre, bien qu'écrite à la fin de 1836, ne fut publiée qu'en 1838.

Jamais on ne parla en paroles plus magnifiques de cette Rome, « où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome! » Jamais on ne dépeignit avec de plus chaudes couleurs cette campagne romaine « qui s'épanouit comme un large nid d'aigle, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre... » Jamais on ne décrivit avec un coup d'œil plus spirituel et plus pittoresque la situation géographique et prédestinée de l'Italie. Jamais on ne résuma avec une simplicité plus majestueuse, et on ne releva avec une nouveauté plus piquante, le passé du pontificat romain, de saint Pierre à Pie VII. Jamais, enfin, on n'entrevit avec une finesse plus juste l'avenir de Rome chrétienne, et l'on ne justifia mieux sa circonspection paternelle parmi les royaumes divers, les passions contemporaines, les partis politiques, les tiraillements des opinions et des intérêts multiples, les dissidences des esprits et des nationalités.

De Metz, l'abbé Lacordaire retourna à Rome, pour entrer comme novice dans un couvent de Dominicains. Ayant dévoué sa vie à Dieu et à la prédication de la parole évangélique, il lui paraissait que la voie monastique où il s'engageait n'était que le complément naturel de sa carrière et de ses

vues antérieures. Dès longtemps il portait en lui le goût de la vie religieuse active, qui répondait à la double nature contemplative et active de son caractère, et devait le diviser, pour ainsi dire, entre la solitude et le monde. Ce goût s'était encore fortifié dans le séjour prolongé qu'il fit à Rome dans les cloîtres dominicains de la Minerve, où réside le maître général de l'ordre. La règle des *Frères Prêcheurs* lui allait si naturellement, qu'on eût dit qu'il avait été fait pour elle. Cette règle avait en outre à ses yeux un autre mérite, un autre attrait : les prescriptions rares, simples, douces, peu compliquées, données à la vie commune de quelques chrétiens par saint Augustin lui-même, son auteur de prédilection. Elle lui laissait du temps pour la prière, pour l'étude, pour la solitude qu'il aimait, et la liberté d'aller au dehors annoncer au siècle le nom de Dieu. Il était convaincu d'ailleurs que le christianisme, aujourd'hui comme toujours, ne peut accomplir toutes ses destinées sans le secours des ordres religieux, et que les séminaires et les paroisses ne sont pas capables de pourvoir seuls aux besoins scientifiques et prosélytiques de la religion.

Dans sa conviction profonde de l'excellence et de l'utilité de son but, il s'adressa librement, avec la franchise et le droit d'un citoyen français, à l'opinion de ses compatriotes, à son pays, dans le *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Il demanda la justice aux préjugés modernes, en termes élevés, où la prudente fermeté du chrétien égalait la force élégante du langage. Il demanda *la liberté qui n'est que la justice*, comme par souvenir de son dialogue socratique de 1822 sur *la liberté*. Il passa en revue, il expliqua les trois vœux si mal connus, si calomniés, de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance monastiques. Il montra les bienfaits de la vie commune religieuse, de « ces saintes républiques, ces pacifiques forteresses, bâties dans la solitude, que le monde apercevait de loin, comme ces châteaux que le voyageur qui passe dans la plaine entrevoit au haut des montagnes. » Les constitutions libérales et électives de l'ordre dominicain étaient louées avec une noble confiance.

Par les exemples de l'histoire, par les nécessités même du temps présent, il prouvait quels services rendirent, et combien manquent aujourd'hui les saintes maisons de la prière, de l'étude et de la science divine. Son admiration parlait du grand fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, saint Dominique, le plus illustre, avec saint François d'Assise, des réformateurs de la vie religieuse au XIII^e siècle. Il osa nommer l'inquisition, en montrant que les torts qui lui furent surtout et le plus reprochés ne dataient point du XIII^e siècle, mais bien de l'époque où la suprématie des rois d'Espagne en fit à leur profit une institution politique. Enfin, il fit voir, contre l'erreur commune, que l'ordre de saint Dominique n'eut pas dans l'inquisition la place exclusive qui lui est attribuée généralement, que rois, papes, évêques, toutes les autres congrégations religieuses, toutes les institutions, toutes les

croyances, tous les hommes du passé, sont également responsables des fautes ou des bienfaits de l'inquisition, et qu'elle ne doit pas être jugée par les habitudes de notre siècle et selon les doctrines, encore mal appréciées dans leurs fruits, de la liberté absolue des cultes et des consciences.

Le *Mémoire* fut remarqué et non attaqué. On y distingua la partie qui traite des grands hommes, des saints, des papes, des évêques, des missionnaires miséricordieux, tels que Las Casas, des artistes, des savants docteurs, des prédicateurs célèbres que produisit l'ordre de saint Dominique, en renouvelant les merveilles de la pensée de saint Bernard, en donnant à l'Eglise une nouvelle forme de milice, en unissant ensemble la vie du cloître et la vie du siècle, le moine et le prêtre. On distingua surtout les traits rapides, mais choisis, qui suffisaient à l'auteur pour peindre au vif saint Dominique, le père de l'ordre, et saint Thomas d'Aquin, son plus éminent docteur, cette merveille du XIII^e siècle, celui que révèreront à jamais l'Eglise et la science, celui dont l'abbé Lacordaire avait déjà commencé l'étude avec un goût qui ne devait point finir. On ne fut pas moins touché de l'énergie toujours fine, quelquefois ironique, avec laquelle le Dominicain futur répondait aux objections du siècle, à qui il criait que les ordres monastiques étaient, avant tout, des ordres bienfaiteurs et populaires. Et il ne put, à cette occasion, s'empêcher de donner un souvenir de regret à son ancien maître : « Le prêtre le plus remarquable qu'eût produit l'Eglise de France depuis Bossuet, courut au-devant de la nation; s'il a péri, c'est bien moins pour avoir outrepassé le but, que pour n'avoir pas compris toute la justice qui lui était rendu. »

Ce ne fut pas tout. Dans les couvents romains, le fils nouveau de saint Dominique avait appris plus à fond l'histoire de son ancêtre spirituel. Il se fit un devoir d'écrire une vie de son saint patriarche, *lisible en français*. « Cette vie est fort simple, fort belle, mais très-difficile à faire. »

Il est peu de catholiques lettrés qui n'aient lu cette vie de saint Dominique. Elle fut composée, comme le *Mémoire*, soit au couvent de la Minerve, soit au couvent de la Quercia, près Viterbe, soit au couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, où l'abbé Lacordaire passa successivement le temps de son noviciat. Elle ne parut qu'en 1841.

Parti de France avec deux compagnons, le 7 mars 1839, l'année même de la publication du *Mémoire*, l'abbé Lacordaire avait immédiatement commencé son noviciat à la *Minerve*. Il prononça ses vœux le 12 avril 1840, à la Quercia, prit dans son baptême monastique le prénom de *Dominique*, et le nom de P. Lacordaire, qu'il ne doit plus quitter désormais.

Nous ne voulons guère nous arrêter à la *Vie de saint Dominique*, parce qu'elle est plus connue et plus jugée.

Le grand mérite, mais aussi la grande difficulté, c'était, en un pareil sujet, d'unir la grâce tendre et harmonieuse, l'onction suave de la légende

sainte au coup d'œil plus mâle et plus sévère de l'historien. Cette double qualité se rencontre à un haut degré dans l'art du P. Lacordaire à saisir avec un ton exquis les nuances délicates de transition entre les parties miraculeuses du saint et le côté social et historique de saint Dominique. Il pénètre encore plus avant dans les constitutions des Frères Prêcheurs. Il en raconte, avec une rapidité étonnante et pourtant toute circonstanciée, les premières origines, toutes françaises, et la première expansion. Son héros est vengé de la part sanglante qu'on lui attribue vulgairement dans la guerre des Albigeois. Cette guerre elle-même est rendue à ses proportions vraies, à sa nature propre; et la figure rude, mais héroïque, de Simon de Monfort est peinte avec les couleurs simples de la pieuse barbarie du temps. Le récit de la bataille de Muret est un chef-d'œuvre de narration historique.

On sent que le P. Lacordaire s'arrête avec amour sur la belle et miraculeuse scène où se rencontrent à Rome les deux grands fondateurs, saint Dominique et saint François d'Assise.

Il revient encore une fois, avec plus de détails victorieux, sur le rôle réel qui appartient à saint Dominique et aux siens dans l'histoire controversée de l'inquisition.

Mais si son âme abonde plus volontiers à redire les choses merveilleuses de ces temps de foi et les grandes choses que vit naître le siècle d'Innocent III, je ne trouve rien de plus délicieux, après la légende de saint Dominique et de plusieurs de ses saints compagnons, auxquels il recommandait de *toujours parler de Dieu ou avec Dieu*, que la description intérieure d'un monastère dominicain. C'est peut-être en lisant cet endroit que M. de Chateaubriand, ce prince de la littérature contemporaine, louait la singulière *félicité* d'expression du P. Lacordaire, et disait qu'il y avait dans la *Vie de saint Dominique* QUELQUES-UNES DES PLUS BELLES PAGES DES LETTRES FRANÇAISES MODERNES.

Que pourrions-nous dire après une telle louange et un tel juge?

Après avoir ainsi payé sa dette à la mémoire de saint Dominique avec une éloquente tendresse, le P. Lacordaire allait revoir la France qu'il aimait tant et où tout le rappelait. Mais on ne réfléchit pas assez peut-être par combien de sacrifices il eut la force d'accomplir sa plus chère et plus profonde pensée. Pour pouvoir s'imposer successivement tant d'exils longs et volontaires; pour aller s'ensevelir, au milieu des ardeurs de la vie, dans d'obscurs couvents italiens; pour interrompre tout à coup par la plus sévère retraite, et durant plusieurs années, une renommée déjà flatteuse et grandissante, il faut avoir reçu de Dieu une grande vertu de volonté. Tant de dévouement eut aussis sa digne récompense. Il recueillit de ses séjours fréquents et prolongés à Rome quelque chose de cette gravité triste qui tempère heureusement le feu de l'imagination, et qui enlève aux passions et aux opinions

de l'homme ce qu'elles peuvent avoir de trop vif et de trop individuel. L'esprit du P. Lacordaire était déjà mûri par beaucoup d'épreuves. Mais tout cœur, je ne dis pas grand, mais seulement d'une certaine portée, qui a vécu et médité sur les ruines de Rome, en rapporte nécessairement, ne fût-il pas chrétien, je ne sais quoi de calme et de haut qui est déjà comme l'impartialité de la philosophie chrétienne. Que doit-il donc arriver, lorsque c'est une âme chrétienne qui va penser sur la double tombe des Césars et des Apôtres ?

Le P. Lacordaire faisait sans doute allusion lui-même à ces lentes et sûres transformations de l'âme humaine, qui n'ôtent rien à la puissance et à la générosité de l'esprit, dont elles tempèrent seulement les illusions emportées, lorsqu'il disait, dans la préface de la *Vie de saint Dominique* : « Les années passent vite ; quand nous nous retrouverons ensemble dans les camps d'Israël et de la France, il ne sera pas mal pour tous d'avoir un peu vieilli, et la Providence, sans doute, aura fait du chemin de son côté. »

Il eut, en rentrant en France, la joie de retrouver sur le siège archiepiscopal de Paris, dans le savant évêque, dans l'écrivain, dans le théologien remarquable qui avait succédé à M. de Quélen, tous les liens d'une estime et d'une affection anciennes. Le P. Lacordaire n'aurait pu mieux se consoler de la perte de M. de Quélen.

Le 14 février 1841, la robe de laine blanche du Dominicain montait, disons mieux, reparaisait dans la chaire de Notre-Dame. Il n'y parla qu'une fois.

Les impressions produites par ce premier et unique discours du P. Lacordaire furent vives, mais diverses. Cette robe de laine, cette tête rasée, cette couronne monacale, ce scapulaire, cet appareil de pauvreté austère, depuis si longtemps inconnus à nos générations nouvelles, étaient un spectacle capable d'étonner une assemblée curieuse qui n'avait plus l'habitude d'admirer l'éloquence et la vertu sous cette forme. Quelques craintes, quelques passions, quelques velléités du moins de vieux préjugés se réveillèrent.

L'orateur avait choisi un beau sujet. Il parlait de *la patrie*, comme s'il se souvenait encore de cette composition littéraire sur laquelle il avait répandu jadis le parfum de sa première jeunesse. Mais il parlait à la fois aujourd'hui de la double patrie du chrétien, de la patrie céleste et de la patrie de la terre. Il montrait historiquement que, loin de s'embarrasser et de se nuire, ces deux patries s'élevaient, s'honoraient, s'échauffaient, se glorifiaient l'une par l'autre. Il nous enseignait à aimer la France d'un double amour, comme Français et comme chrétiens. Sa main patriotique posait sur le front de la France « les quatre couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité : l'arianisme défait, le mahométisme défait, le protestantisme défait, un trône assuré au pontificat. »

A l'auditoire haletant, frémissant sous de si glorieux souvenirs, il jetait cette interruption éloquent, qui remua chacun plus que ne le pouvait faire le récit lui-même : « Je suis long, messieurs, mais c'est votre faute : c'est votre histoire que je raconte ; vous me pardonnerez, si je vous ai fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire. »

Mais il attaquait en face, librement, fortement, l'irréligion moqueuse du XVIII^e siècle : « Jusque-là, quand on attaquait la religion, on l'attaquait comme une chose sérieuse ; le XVIII^e siècle l'attaqua par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons. Il atteignit les marches du trône ; on le vit sur les lèvres du prêtre ; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu ! de quoi riaient-ils tous ? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile ! »

Il signalait en même temps tout haut, avec ce courage que le talent donne et qu'il rend plus fort, le bien produit en France par les associations religieuses, dans les missions étrangères, dans l'enseignement des enfants du pauvre, dans l'éducation industrielle des ouvriers, dans les prisons, dans les hospices, dans tous les asiles de la souffrance et de la misère, et faisait voir prophétiquement la résurrection de l'esprit monastique sous toutes les formes, « rapportant à la France le dévouement multiple, la prière, la science, la parole, la contemplation et l'action, l'exemple de la pauvreté volontaire, le bénéfice de la communauté. » Puis il disait : « Et aujourd'hui même, devant cette foule qui m'écoute et qui ne s'en étonne pas, apparaît, sans audace et sans crainte, le froc séculaire de saint Dominique. »

Avec la liberté de sa parole sacerdotale, il résumait ainsi le tableau de nos plus mauvais jours : « La France avait trahi son histoire et sa mission : Dieu pouvait la laisser périr comme tant d'autres peuples déchus par leur faute de leur prédestination ; il ne le voulut point. Il résolut de la sauver par une expiation aussi magnifique que son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit sa majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit sa dignité, il la releva dans l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère, la mort. La fortune de la France était avilie : Dieu lui rendit la gloire, il la releva sur les champs de bataille. La Papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France. Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent ; un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il ? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte vers le sanctuaire : le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ ? Il vient se prosterner devant le vicaire du Christ, et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée ; il vient courber sa tête

militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suffit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. »

D'aussi sévères vérités, dites dans un tel style, durent émouvoir et partager les esprits.

Il y en eut même qui accusèrent l'orateur d'*avoir mis l'histoire de France en sermons* : beaux esprits plaisants qui s'étonnaient, ou se scandalisaient même, qu'il fût question dans la chaire chrétienne des annales et de la gloire du royaume très-chrétien, et qui ne songent pas même à se montrer surpris que la tribune catholique ait consacré ses plus belles voix, et dans des siècles plus pieux et plus scrupuleux que le nôtre, à raconter, en ses oraisons funèbres, la vie et l'apologie d'un roi, d'un ministre, d'un capitaine, d'une princesse, d'un homme!

Deux jeunes Français avaient seuls, d'abord, prononcé leurs vœux religieux avec le P. Lacordaire. Mais une petite colonie de douze autres jeunes gens l'attendait à Rome, avant d'entrer dans leur noviciat. Il y retourna donc pour les voir et les encourager.

Mais, jusque dans Rome, les lettres de plusieurs évêques français allaient solliciter pour leurs diocèses la parole connue du nouvel enfant de saint Dominique.

A Bordeaux, cité si vive, si spirituelle, si impressionable, il parle, pendant tout l'hiver de 1842, avec un pieux triomphe dont la mémoire n'y a pas encore péri.

Dans l'hiver de 1843, il porte la grâce de sa parole à Nancy avec son éclat habituel, et jette dans cette ville les premiers fondements de sa communauté humble et naissante.

Quand il échappe à ses travaux oratoires, c'est pour courir à Bosco, couvent piémontais, voisin d'Alexandrie, dans lequel il pourvoit à l'éducation monastique de plusieurs de ses novices qu'on y a transférés de Rome.

En 1843, à l'appel de Mgr l'archevêque de Paris, il rentre dans cette chaire de Notre-Dame qu'il a déjà tant honorée.

Il prêche, en 1844, le carême à Grenoble. On l'entend à Lyon en 1845, à Lyon, si bien nommée la seconde ville de France, et surtout sa seconde capitale catholique, et il y transporte les esprits à ce point qu'il n'était plus question dans cette ville si exclusivement industrielle que du Père Lacordaire et des chemins de fer. A Strasbourg, en 1846, il se fait admirer et goûter jusque sur la frontière du protestantisme; et au moment où nous écrivons, il évangélise la population de Liège.

De tant de discours chrétiens qu'il a répandus dans nos plus belles provinces, discours non écrits et non recueillis, dont il est resté surtout un profond souvenir aux populations qui les ont entendus, nous ne pouvons rien dire, nous qui ne pouvons les lire et qui n'avons pu les entendre; nous ne pouvons rien dire, sinon que cette parole voyageuse compose, à son insu

peut-être, et réalise en courant une partie du livre, du plan écrit, qu'il voulait consacrer à l'*apologie du Catholicisme*. Ces feuillets épars, il les recueille, il les rassemble dans la chaire de Notre-Dame; et plus tard, nous en avons l'espoir, il terminera sa carrière d'apostolat en achevant le beau livre dès longtemps rêvé.

Nous avons à dire encore moins de ces sermons de charité, placés plus en dehors de ses habitudes et de sa manière, mais que sa religieuse complaisance partage, chaque année, selon l'occurrence, entre toutes les bonnes œuvres de la religion, qu'il aime et qu'il favorise toutes, de quelque forme qu'elles soient revêtues. Soit qu'il implore l'aumône du riche ou qu'il excite le repentir, soit qu'il adresse ses allocutions à des confréries d'ouvriers, ou qu'il veuille bien donner de simples et gracieuses paroles à quelque église de village; soit qu'il parle en passant, tantôt à Dijon, qui est comme sa ville natale, tantôt à Beaune, où demeure l'un de ses plus anciens amis, tantôt dans l'église de Notre-Dame-de-Brou, à Bourg, où l'appelle l'un des plus vieux et des plus respectables évêques de France; soit qu'il converse, pour ainsi dire, de *plain-pied* avec une assemblée de jeunes gens dans les salons du *cercle catholique*; partout il doit laisser quelques traces de son talent soudain, original, varié, actif, selon le lieu, le temps, l'occasion, l'heure. Partout il doit laisser après lui quelque chose qui témoigne d'une distinction infinie, alors même que les circonstances conviennent moins à une nature solennelle qui a besoin, pour se retrouver tout entière elle-même, d'un temple et d'un auditoire d'élite.

Mais, dans l'intervalle de ses courses apostoliques, et après avoir évangélisé la capitale du Dauphiné, il résolut de bâtir ou de trouver un nid nouveau à la religion dominicaine au-dessus de ces montagnes où sa voix avait paru si sympathique, et qui conservent, par un heureux et rare mélange, le goût profond des choses religieuses uni à une extrême finesse d'esprit et à une âpreté vigoureuse de sentiments politiques.

C'est à Chalais, à quelques lieues de Grenoble et de la Grande-Chartreuse, et à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, que le Père Lacordaire fixa, avec le consentement de Rome et du maître général de l'ordre, sa maison de noviciat.

Chalais est un vieux et inculte bâtiment qui fut consacré, au XII^e siècle, en 1110, à une réforme bénédictine, favorisée par les princes du Dauphiné. Depuis cinq cents ans, il appartenait à la Grande-Chartreuse, qui en avait fait une infirmerie pour ses vieillards. Vendu nationalement, comme toutes les autres maisons religieuses de France, en 1791, il est racheté, en 1844, de son dernier possesseur, qui ne savait trop qu'en faire, par les mains d'un simple moine, d'un pauvre Bourguignon, dont le nom et l'habit ne sont encore que tolérés dans sa propre patrie; et cet humble lieu est désormais destiné peut-être à devenir le foyer d'un mouvement religieux considérable,

Il faut avoir visité cette modeste solitude de Chalais, cachée dans ses hautes montagnes, contre les haines, les jalousies, les ambitions de la terre, et contre les mauvais vouloirs des esprits forts de l'administration civile ! Il faut avoir visité cet asile monastique, à la fois si vieux et si jeune, et que défendent à l'envi la piété et l'intérêt bien entendu des populations du voisinage ! Il faut avoir grimpé, à travers les grands sapins, les rochers et les sentiers défoncés par la pluie et les torrents, jusque dans cette retraite escarpée, déjà escaladée par la foi des pèlerins ou la curiosité des gens du monde !

Il faut avoir vu les pauvres hôtes de cette maison ressuscitée étudiant, priant, chantant, jeûnant, se promenant comme des frères ! Il faut les avoir vus, le visage aussi serein que l'air de leurs montagnes, le cœur aussi souriant que les lèvres, passer et repasser dans de longs et froids corridors, pavés de dalles larges et mal taillées, dans leurs cours agrestes, dans leur jardin potager sans élégance, dans la prairie montueuse qui entoure le monastère, dans la grande avenue ombragée qui mène à la forêt !

Il faut avoir suivi des yeux les *Frères Pérégrinants* se rendant, à travers les sinuosités d'un petit bois de sapin, seul reste d'un plus grand domaine, comme à une sorte de pèlerinage quotidien, jusqu'à une hauteur, surmontée d'une grande croix de bois, espèce de promontoire aérien, au point de vue magique, d'où l'œil plonge à la fois, en les dominant, dans la double vallée du Drake et de l'Isère !

Il faut avoir aperçu le jeudi, seul jour de grande et générale promenade, tous les Frères ensemble, paraissant et disparaissant, de loin, dans les détours des forêts et des montagnes, se faisant reconnaître à leurs longs bâtons blancs des Alpes et à leurs robes blanches, et fortifiant ainsi la santé de leur corps pour le repos et l'étude, dans des courses animées et rapides de six heures !

Il faut aussi avoir remarqué cette habitation religieuse, sans distraction, sans vestige de luxe, sans architecture, où l'œil n'est égayé que par un beau chien, quelques poules, un petit troupeau de vaches, un petit champ d'orge ou d'avoine, le bruit de quelques serviteurs et le service de jeunes frères convers !

Il faut avoir dormi dans ces cellules étroites, blanches et nues, où ne se trouve nul vestige des commodités ou des coquetteries humaines ; où les lits consistent en quelques planches de sapin brut, n'ayant d'autre duvet que les feuilles séchées du maïs, sur lesquelles reposent les Frères, tout habillés, enveloppés dans leurs couvertures de laine, afin d'être plus sûrement et plus facilement prêts à interrompre leur nuit et leur sommeil, pour aller chanter à la chapelle, chaque jour, à trois heures du matin, les louanges du Seigneur !

Il faut avoir remarqué leur abstinence continuelle de tout aliment gras ou succulent, leur repas frugal dans un réfectoire commun, leurs heures de

récréations innocentes comme celles des enfants ! Il faut enfin les avoir entendus, à la chute du jour, chanter le *Salve regina*, avec un accent d'unction, dans leur antique chapelle, seul endroit de leur demeure où un peu d'art humain se laisse apercevoir ! Cette chapelle date de la fondation du monastère ; elle porte tous les caractères de l'âge auquel elle appartient, c'est-à-dire de l'époque de transition du roman au gothique.

Dans les jours d'été où nous y avons passé, il ne s'est presque pas rencontré un seul soir où le bruit de la foudre et la flamme des éclairs ne soient venus ébranler et illuminer les vitraux de la chapelle, et se joindre solennellement à l'effet que produisait sur nous le spectacle de ces jeunes hommes, tantôt debout, tantôt agenouillés, élevant leurs pensées et leurs voix à Dieu, au-dessus des montagnes.

Ce lieu simple et ancien, cette vieille chapelle, nous émouvaient plus fortement, ébranlaient bien autrement nos souvenirs que la vue de ces constructions vastes et régulières comme les tentes d'un camp, que la main du XVII^e siècle a donnés à la Grande-Chartreuse. A la Grande-Chartreuse nous admirions surtout le vieux et triste cimetière monastique, où, pour mieux garder l'humilité et l'égalité chrétiennes, il n'y a que des croix de pierre et des tombeaux sans nom ; nous admirions les anciens et beaux cloîtres gothiques qui ont survécu à la prosaïque médiocrité du goût moderne. A Chalais, tout nous intéressait, dans sa vétusté dépouillée, dans son harmonie de nudité absolue et antique. Il nous semblait qu'il n'y avait pas eu d'interruption de la religion dominicaine du XIII^e au XIX^e siècle. Nous ne nous lassions de contempler « ces hommes d'une maturité précoce, ces adolescents en qui la pénitence et la jeunesse faisaient une nuance de beauté inconnue du monde, » se préparant, par un exercice continuel de leur force morale, par une perpétuelle victoire sur eux-mêmes, par une vie de renoncement, de privations, d'études et de contemplations religieuses, à donner au monde des exemples de vertu, d'éloquence et de miséricorde.

C'est dans la même année 1844, le 28 août, que le P. Lacordaire rendit le dernier devoir de la piété filiale à Mgr de Forbin-Janson. Il lut cette oraison funèbre.

Ce n'était pas une chose aisée que de louer comme il le méritait l'évêque qui, depuis la révolution de 1830, avait été exilé de son diocèse et de sa ville diocésaine par des passions complexes, mais ardentes ! Et cependant, telle fut l'indépendance prudente, tel fut l'art d'habileté hardie et de ménagements libres que développa l'orateur en cette épineuse conjoncture, qu'il obligea une population tout entière, tout à l'heure ennemie, à admirer la vie et les vertus d'un prélat qu'elle avait elle-même opiniâtrément et systématiquement banni de ses murs !

Avec quelle adroite justice il fit accepter par un auditoire prévenu les opinions honorables, parce qu'elles étaient sincères, de cet évêque qui

« ent, dans un siècle plébéen, l'incomparable malheur de naître d'une race historique ! »

Avec quel rare bonheur il s'écriait devant une assemblée populaire : « Ah ! ceux-là sont heureux qui naissent à la mesure de leur temps, patriciens dans un siècle patricien, plébéiens dans un siècle plébéen ! Ceux-là sont heureux, et la moindre justice qu'ils doivent à ceux qui n'ont pas la même fortune, c'est de comprendre combien est dure leur position. L'homme n'est fort que par sa correspondance au mouvement réel de l'humanité, et toutes les fois qu'il reste en dehors de ce mouvement ou qu'il lutte contre lui, il est semblable au passager laissé dans un désert par le vaisseau qui le portait, et dont il suit de l'œil sur les flots l'irréparable fuite. »

Avec quelle haute et évangélique impartialité il mettait en balance les inconvénients et les avantages du principe d'hérédité, point essentiel de l'ancien ordre monarchique, et le principe du mérite personnel, point culminant de nos constitutions modernes ! Et quelles paroles il trouvait, en s'effaçant lui-même, en cachant, en ne laissant presque pas deviner sa propre pensée, pour imposer à tous le respect du passé : « Il convient à nous, générations présentes, de considérer quelle blessure nous avons faite au passé, et d'admettre au moins qu'il a pu rester à d'autres des souvenirs, des regards, quelque chose qui n'est ni étranger ni ennemi, mais qui seulement n'est pas aussi jeune que nous ! »

Après une telle préparation et un tact si délié, il ne devint plus difficile au panégyriste d'appeler le cœur de ses auditeurs vers la piété d'un digne prêtre qui commence dès sa première jeunesse sa vie d'apostolat par la conversion de son propre père. Les habitants de Nancy pouvaient apprendre désormais les vertus et le zèle de celui qui contribua, sous l'Empire, à jeter les fondements et comme les prémices de la Société de Saint-Vincent de Paul. On pouvait leur dire que « le jeune de Forbin ne se contenait déjà plus dans Paris. Il jetait des yeux avides sur des contrées lointaines où le Christianisme opprimé réclame à toute heure la parole et le sang apostoliques ; il errait en esprit de l'Amérique à la Chine, de la Chine aux bords du Gange et de l'Euphrate ; la main de Dieu l'avait saisi et le promenait, d'aspiration en aspiration, à travers tous les lieux désolés de la terre, pour y choisir un poste où son dévouement ne fût pas à l'étroit. »

En entendant louer la charité prodigue d'un prélat « qui ouvrait sa main avec la joie d'un évêque et la libéralité d'un prince, qui donnait à un pauvre évêque de l'Océanie jusqu'à ses propres vêtements pontificaux, et n'en trouvait plus aucun pour officier lui-même, et à qui sa mère était forcée d'envoyer des chemises deux par deux, de peur qu'il ne les donnât toutes aux pauvres ; » je me figure que les hommes réunis dans la cathédrale de Nancy durent pardonner quelque chose à la mémoire du fondateur de l'*OEuvre de la Sainte-Enfance*, à l'intrépide missionnaire de l'Amé-

rique. Je me figure qu'ils lui pardonnèrent même ses *missions* à travers la France, desquelles l'orateur défendait avec bon goût le zèle, les moyens et la forme populaires, en les faisant remonter du P. Bridaine à saint Vincent de Paul. Je me figure enfin que, lorsqu'ils entendirent que Mgr de Forbin-Janson avait usé sa force et sa santé au service de Dieu, dans le ministère de la parole de Dieu et de la confession, à ce point qu'on le trouva souvent dans sa chambre tombé à terre et endormi par la fatigue; je me figure qu'ils durent regretter un peu de s'être séparés si violemment et sans retour d'un évêque qui avait un tel cœur.

Ce n'était pas non plus sans une émotion sympathique que Nancy écoutait le P. Lacordaire parler avec une pareille grandeur d'images et un si vif sentiment français, de la prodigieuse chute du phénomène impérial. « Tout à coup, au sein même de la patrie, un cri prodigieux s'élève : le descendant de Cyrus et de César, le maître du monde avait fui devant ses ennemis. Les aigles de l'empire, ramenées à plein vol des bords sanglants du Dniéper et de la Vistule, se repliaient sur leur terre natale pour la défendre, et s'étonnaient de ne plus ramasser dans leurs serres puissantes que des victoires blessées à mort. Dieu, mais Dieu seul, avait vaincu la France, commandée jusqu'à la fin par le génie, et triomphante encore au quart d'heure même qui signalait sa chute. Je ne dirai point les causes de cette catastrophe. Outre qu'elles ne sont pas de mon sujet, il répugne au fils de la patrie de creuser trop avant dans les douleurs nationales, et il laisse volontiers au temps tout seul le soin d'éclaircir les leçons renfermées par Dieu même au fond des revers. »

Nous arrivons enfin, ou, pour parler mieux, nous revenons, après un long détour, à l'auteur des *Conférences*. Mais nous espérons que nos lecteurs nous auront pardonné ce voyage; car, si nous ne nous trompons, ils doivent connaître d'avance, et mieux que jamais, la riche et singulière nature de l'orateur de Notre-Dame, cet assemblage de grandeur solennelle et de piquant esprit, de gravité élevée et de bonhomie malicieuse qui compose le P. Lacordaire, et qu'il confessait gaiement lui-même, en se déclarant impropre aux devoirs qu'impose l'administration d'un diocèse ou d'une paroisse : « Qu'est-ce cette administration, ces paperasses, ces visites, ces diners, cette éternelle représentation?... Je n'ai jamais été qu'un homme de plume, de parole et d'action, trois choses incompatibles avec la vie du clergé des paroisses telle qu'elle est aujourd'hui, et pour laquelle Dieu a créé des ouvriers... Contentons-nous d'être de bons soldats de la vérité, faisant le coup de feu, mangeant le pain du bivouac, riant dans l'occasion avec nos amis, et n'ayant point à répondre aux allocutions des maires, aux attaques des petits journaux de l'endroit. »

Nous avons maintenant le droit d'être plus bref sur les *Conférences* : d'abord parce qu'elles sont beaucoup mieux connues et lues de tous; et puis

aussi parce que nos paroles précédentes en ont déjà, en grande partie, révélé le caractère et l'originalité.

Il était bien impossible qu'un talent qui a fait tant de bruit, et qui a une individualité si marquée, ne soulevât point un grand nombre de critiques. La renommée profane ou religieuse n'arrive qu'à ce prix.

Si bon chrétien qu'on soit, on n'est pas fâché de médire un peu du prédicateur. Et, pour parler comme le P. Lacordaire, « on vient entendre la parole divine avec un cœur enflé et comme des juges. »

Et si l'on n'est pas chrétien, on est bien plus aise encore de contester les succès, même les plus incontestables, d'une voix qui rappelle les jeunes générations dans le temple et aux pieds de la chaire chrétienne.

Aussi, je ne sais sous combien de formes de vives objections ont-elles attaqué l'orateur catholique. Les rationalistes, les sectes dissidentes, les sceptiques, les incrédules, les timides, et les prudents eux-mêmes, chacun à son point de vue, ont exprimé des reproches ou des alarmes. Ceux qui épargnaient le fond ont contesté la forme; ceux qui épargnaient la forme ne faisaient pas grâce au fond.

Rien de ces oppositions diverses ne doit surprendre, et l'on ne peut pas dire même que tout en ait toujours été absolument injuste.

Avant que les années eussent mûri le talent du P. Lacordaire, il y avait dans la nouveauté de sa manière quelque chose d'étrange qui pouvait inquiéter peut-être la circonspection de quelques âmes religieuses, même des plus hautes, mal accoutumées encore à voir la religion s'engager en de pareils chemins.

Ce péril du nouveau était encore augmenté par la faculté d'improvisation, qualité essentielle de la parole du P. Lacordaire, et l'une des conditions principales de sa réussite. Quand l'orateur qui improvise a beaucoup d'imagination et beaucoup d'esprit, il devient impossible qu'il ne lui échappe pas, dans le feu du discours, quelques-unes de ces expressions risquées, de ces rapprochements hasardés, de ces alliances de mots bizarres, qui excitent l'oreille, relèvent l'attention de l'auditoire, piquent vivement la curiosité, mais dont l'inévitable danger, surtout en matière théologique, est de tomber dans la témérité ou l'inexactitude.

Il suffit de quelques-unes de ces paroles mal définies ou peu réfléchies, pour que la malveillance ou l'esprit de routine s'en empare, et en compose une objection opiniâtre, et comme une sorte d'ombre obstinée, pour l'opposer à toutes les plus étincelantes beautés de l'orateur. Les hommes sont ainsi faits, quand il s'agit de mesurer et de réduire une renommée qui grandit.

Or, l'improvisation est la base systématique du mérite oratoire du P. Lacordaire. C'était aussi, comme on le sait, l'idée de Fénelon, qui nous a laissés, pour ainsi dire, un plan géométrique, une carte géographique de ses discours improvisés. Si le mot spirituel d'un illustre prédicateur est déjà vrai,

« mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux, » combien aura plus de prise sur l'âme des auditeurs un discours soudain, non plus confié à l'hésitante préoccupation d'une fidèle et froide mémoire, mais se laissant aller aux entraînements naturels d'un esprit ému et d'une intelligence colorée.

Il y a eu, il y a encore, surtout dans nos salons français, plusieurs esprits distingués qui se sont fait des réputations magnifiques et méritées par le seul art de la conversation, cette improvisation de la vie élégante et mondaine. D'autres intelligences choisies ont dû une bonne part de leur gloire à la grâce merveilleuse et facile du style épistolaire, cette seconde conversation, que l'on peut nommer une improvisation écrite. Quelle ne devra point être la difficulté, et par conséquent le mérite, d'élever jusqu'à la hauteur de la chaire chrétienne, jusqu'à la grandeur des plus augustes pensées, jusqu'à la sublimité des enseignements divins, tous les prestiges animés de la conversation ou du commerce épistolaire le plus remarquable, et de transporter dans le champ de l'improvisation, en un degré égal, la majesté du sujet et la majesté du style !

Tel est pourtant le type éminent de la faculté oratoire du P. Lacordaire. Non que l'improvisateur le plus consommé n'ait pas besoin encore, en dehors même de ses plus heureux dons naturels, d'étudier et de méditer beaucoup. Conversations, lettres familières, barreau, tribune politique ou chaire chrétienne, on n'improvise, quoi qu'on fasse, que ce que l'on a d'avance dans l'esprit ; et ce qu'on a dans l'esprit y est plus ou moins élaboré et rédigé. Un esprit vide ou médiocre sera un triste et stérile improvisateur, parce que la pensée lui manquera.

Mais c'est un bien admirable résultat que d'arriver, par la double combinaison de la nature et de l'art, à devenir assez sûr de sa pensée et de sa parole pour n'avoir pas à prendre le souci de donner d'avance la forme à son idée, et pour acquérir la confiance que, dans une solennelle basilique, au milieu du plus imposant auditoire, dans un ordre de contemplations austères et profondes, les couleurs, les images de la parole ne trahiront point l'impétuosité subite de la pensée.

Le P. Lacordaire a remarqué même, dans le cours de ses épreuves oratoires, que ses meilleures inspirations lui sont souvent arrivées dans les parties précisément les moins méditées, les moins préparées de son discours, et que, plusieurs fois, au contraire, il a manqué tout effet oratoire dans les endroits qui, volontairement ou involontairement, se trouvaient le mieux arrêtés, le plus écrit dans sa tête.

Il va sans dire que l'entraînement de cette parole qui secoue l'auditoire, mais que l'émotion de l'auditoire agite et emporte à son tour, est sujet à des inconvénients inévitables, à de périlleuses audaces, à des longueurs, à des incorrections, à des écarts. Il n'est pas rare que l'esprit de l'orateur, tandis qu'il parle, et par les liens mystérieux de la parole elle-même, soit traversé

tout à coup par une pensée inattendue, et qu'il s'arrache à la suite préméditée de ses idées et de son discours, pour suivre au vol cette pensée soudaine, à peu près comme l'œil suit involontairement l'oiseau qui voltige dans la grande nef d'une cathédrale.

Lorsque les *Conférences* se lisent imprimées, les longueurs, les digressions, les expressions incorrectes ou inexactes, ont disparu en grande partie; mais aussi la flamme, la vie, la couleur, la soudaineté et toute l'action et tout l'accent de l'orateur, ont disparu en même temps. C'est la fleur séchée dans un herbier : les contours et les formes demeurent, le parfum et la couleur se sont bien envolés.

Et cependant il est peu d'improvisateur dont la parole puisse laisser de plus magnifiques traces écrites que la parole du P. Lacordaire. Car, nous l'avons remarqué en commençant, chez lui le grand improvisateur couvre le grand écrivain, en sorte que, si l'on n'a plus affaire au premier, on trouve encore le second. Double et rare privilège sur cette terre, où l'une de ces deux facultés, même isolée, est déjà le plus excellent présent du Ciel ! Le P. Lacordaire sort victorieux des deux épreuves. On peut le lire avec charme, après l'avoir entendu avec étonnement et émotion. Ce n'est plus le même plaisir de l'esprit, mais c'en est encore un très-grand.

Je ne doute pas que ce qui survit dans ses livres de la magnificence de l'improvisateur ne tiende beaucoup aussi à une autre cause que nous avons plus d'une fois indiquée. La suite des *Conférences* est, selon nous, le développement de cette pensée générale de l'*apologie du Catholicisme*, que le P. Lacordaire porte depuis si longtemps dans son intelligence, dans ses contemplations, dans ses études, dans toute sa vie.

Les *Conférences* ne sont pour nous qu'une des formes, qu'un des fragments éloquents de cette défense du Christianisme à laquelle le P. Lacordaire a voué son cœur de prêtre et son avenir. Il n'est donc pas étonnant qu'on les lise avec ce plaisir littéraire que causent de belles pages détachées d'un beau livre.

Cela seul répond assez aux critiques mal avisés qui reprochaient, il y a plusieurs années, au P. Lacordaire de ne parler ni des dogmes, ni des prophéties, ni des mystères, et de s'appesantir uniquement sur la partie *sociale* du Christianisme.

Si l'orateur sacré n'eût déjà commencé, cette année même, à réfuter éloquemment ce reproche dans ses belles conférences sur Jésus-Christ, aurions-nous donc besoin de faire remarquer que des conférences peu nombreuses, nées en 1835 et 1836, et interrompues pendant sept années, jusqu'en 1843, n'ont pu aborder encore tous les points de la controverse catholique, et qu'il faut avoir la patience de laisser à l'œuvre entière le temps nécessaire pour se compléter ?

Nous avons entendu d'autres juges non moins prévenus objecter, comme

une chose grave, que le P. Lacordaire ait traité DE L'EGLISE dans la première partie de ses conférences. Tel n'est point, selon eux, l'ordre logique de la controverse chrétienne. On pourrait peut-être se contenter de dire, comme le remarque quelque part le P. Lacordaire lui-même, que si la divinité de Jésus-Christ prouve l'institution divine de l'Eglise, l'institution divine de l'Eglise prouve aussi la divinité de Jésus-Christ, et qu'ainsi, ces deux grands faits se prouvant indivisiblement l'un par l'autre, il est libre à l'esprit humain, selon son point de vue, de les examiner à part et dans l'ordre qui lui paraît le plus convenable. Mais le choix du P. Lacordaire pourrait encore se justifier par une plus haute autorité, et il lui serait permis de se tromper sur les traces de saint Augustin, lequel a dit : « Je ne croirais pas à l'Evangile si j'en'y étais déterminé par l'autorité de l'Eglise (1). »

Quelques-uns, dont le sentiment est plus respectable, ne peuvent aisément pardonner au P. Lacordaire de parler dans la chaire chrétienne autrement que ne parlaient Bourdaloue, Bossuet, Massillon. Le rationalisme universitaire lui-même, qui s'est rallié ouvertement, dans ces dernières années, aux traditions classiques et littéraires du XVII^e siècle, jette, comme une accusation formidable, à notre grand improvisateur catholique, non pas seulement les noms, mais des citations entières et de longs fragments de nos plus illustres sermonaires.

Mais ne voyez-vous pas que si le P. Lacordaire eût suivi l'allure, la méthode, la forme, les divisions, si majestueuses qu'elles soient, de nos anciens et glorieux prédicateurs, ses adversaires le traiteraient comme un imitateur et un plagiaire ? Disons-mieux, si le P. Lacordaire se fût contenté de ressembler à d'autres, il aurait peut être moins de défauts, mais à coup sûr il aurait moins de qualités et surtout moins de juste renommée. Il en serait de lui comme de la plupart des travaux, d'ailleurs méritoires, des sermonaires du dernier siècle et de celui-ci, lesquels sont oubliés pour avoir voulu faire ce qui était fait et supérieurement fait avant eux.

A chaque âge de l'Eglise ses besoins nouveaux, et par conséquent ses nouveautés nécessaires. Les doctrines de l'Eglise ne changent pas, mais elles se développent. C'est ce qu'exprimait très-bien l'illustre Vincent de Lérins. « N'y aura-t-il donc aucun progrès d'intelligence dans l'Eglise du Christ ? Il y en aura un très-évident et très-grand, mais cependant de telle manière que ce soit vraiment un progrès de la foi et non pas un changement de la foi (2). » « L'ordre des âmes, dit le même docteur, doit imiter l'ordre des corps, lesquels, bien qu'ils accomplissent dans la succession des années les

(1) *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.* (Contra Episc. Manich., c. 5. T. VIII, p. 154.)

(2) *Nullus ne ergò in ecclesiâ Christi profectus habebitur intelligentiæ? Habebitur planè et maximus, sed ità tamen ut verè profectus sit ille fidei, non permutatio.* (Com. monit., c. 29.)

phases diverses de leurs évolutions et de leurs développements, n'en conservent pas moins leur identité primitive et permanente (1). »

Le P. Lacordaire s'est emparé de cette pensée, quand il s'exprime ainsi, dans le *Mémoire pour le rétablissement des Frères-Prêcheurs* : « Il en est de l'Eglise et des ordres religieux comme de tous les corps vivants, qui conservent une immuable identité, tout en subissant, par le progrès même de la vie, un mouvement qui les renouvelle sans cesse. »

Ce mouvement de développement est plus visible encore dans toute la littérature des Pères de l'Eglise. On sait que ces illustres monuments de la controverse chrétienne sont nés successivement, et à leur heure, et comme provoqués progressivement par l'évolution des hérésies : on sait qu'ils jugèrent nécessaire de combattre et de vaincre avec toutes les ressources littéraires, toute la science, toutes les habitudes, tous les goûts, de forme, de style, de discussion propres à chaque siècle. De saint Justin à saint Bernard, c'est le même phénomène moral.

Et pour prendre un exemple plus prochain, à côté de nous, lorsque, au commencement de ce siècle, après tant d'années de scepticisme matériel, M. Frayssinous monta en chaire, il crut devoir commencer par établir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Qui s'en étonna ? S'il eût parlé dans une époque spiritualiste, on lui eût crié qu'il prenait un soin fort inutile en prouvant ce que tout le monde croyait. Mais il parlait précisément dans un moment où il était devenu nécessaire de rétablir dans les intelligences les premiers éléments du spiritualisme, de recommencer, si j'ose le dire, l'histoire de l'esprit, et l'on trouva que les démonstrations du controversiste venaient à leur place.

A ce beau mouvement des Pères de l'Eglise, si merveilleusement versés à la fois dans la science de Dieu et dans les lettres humaines, répondit la voix des conciles, dans la suite des siècles. En sorte que, bien loin de blâmer l'orateur chrétien qui place hardiment sa tente au milieu des nouveautés de son temps, il faut, au contraire, reconnaître en ceci le signe de sa mission particulière.

Or, quelles sont, à vrai dire, les deux grandes hérésies de notre âge, sinon l'indifférence et le doute ? Et quel meilleur parti le P. Lacordaire pouvait-il prendre, sinon de ramener les jeunes esprits à l'amour des choses chrétiennes par l'admiration des choses chrétiennes ?

De même que, dans les premières années du XIX^e siècle, M. de Chateaubriand a réveillé avec un rare à-propos les instincts religieux cachés au fond de beaucoup d'âmes choisies, en révélant les beautés littéraires de la religion chrétienne ; de même aujourd'hui le P. Lacordaire va chercher

(1) *Imitetur animarum ratio rationem corporum, quæ, licet annorum processus numeros suos evolvant et explicant, eadem tamen, quæ erant, permanent. (Ibid.)*

l'étincelle divine dans les jeunes cœurs en déroulant devant eux avec une splendeur infinie les merveilles morales et sociales du Catholicisme.

Nous vivons à une époque où l'on se préoccupe principalement de ce qu'on appelle les questions politiques et sociales. Les sophistes et les révolutionnaires surtout ont depuis longtemps jeté dans l'opinion le plus insensé, mais le plus rusé des paradoxes, à savoir : que la religion catholique est l'ennemie de la science, de la liberté des peuples. C'est cette grande hérésie moderne que le P. Lacordaire a résolu d'attaquer de front et de combattre dans toutes les sinuosités de ses malices. Il a poursuivi à outrance « l'ancien serpent de la perdition, qui change de couleur au soleil de chaque siècle. » Pour vaincre de nouvelles erreurs, il a trouvé des ressources nouvelles. Et certes il aura beaucoup fait pour le réveil de la foi, s'il prouve à son auditoire attentif, mais souvent prévenu, que cette foi sympathise naturellement avec tout ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus libre sur la terre.

On se souvient que l'esprit du P. Lacordaire fut d'abord touché de l'évidence *sociale et historique* du Christianisme; et c'est aussi par ce côté qu'il aime principalement à le faire pénétrer dans les intelligences qui l'écoutent.

Personne n'était mieux fait que lui pour remplir un tel rôle. Né en même temps que nous, élevé comme nous et avec nous, il a connu nos doutes, nos vanités, nos défaillances. Il a lu tous nos livres; il sait par cœur nos poètes préférés; il s'est nourri de nos souvenirs classiques. « Etant en unisson avec un siècle dont il a tout aimé, il n'a eu, comme il le dit, besoin que d'un peu de mémoire et d'oreille pour parler comme il l'a fait. »

Les chemins qu'il a parcourus pour revenir à la foi, la lumière qui l'a éclairé, les émotions qui l'ont touché, il les enseigne à ses auditeurs. Il lui a suffi de se souvenir de lui-même pour « parler des choses divines dans une langue qui allât au cœur et à la situation des contemporains. »

Ce qu'il a voulu plus que tout le reste, c'est que sa parole « n'appartint précisément ni à l'enseignement dogmatique, ni à la controverse pure, mais qu'elle fût un mélange de l'un et de l'autre. » Il a désiré que cette parole fût une espèce de *théologie populaire*, destinée principalement à la partie de la jeunesse éclairée, libérale et studieuse, par qui se forment les croyances d'une nation.

Il a voulu encore que cette parole, qu'il nomme « singulière, moitié religieuse, moitié philosophique, fût une parole amie, qui prépare les âmes à la foi, qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière, comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé. »

Dans une telle bouche, en vérité, le Christianisme est si grand, et la parole de Dieu semble si aimable et si spirituelle, qu'il faut avoir bien peu de cœur et d'esprit pour ne pas se sentir disposé soi-même à les aimer.

Alors même que le P. Lacordaire n'aurait rendu à la religion d'autre service que de faire entourer les colonnes de nos églises par la jeunesse, cette fleur du monde, et de lui apprendre la sublimité du langage religieux qu'ailleurs on lui fait trop oublier, ce serait déjà la plus belle récompense de sa mission apostolique. Et, pour notre compte, nous n'avons guère la force de lui reprocher, comme une tache, quelques excursions sur le territoire mondain, quelques citations profanes, quelques vers français étonnés de s'entendre réciter dans une chaire catholique; car ces imperfections elles-mêmes font partie peut-être du talent et de l'originalité de l'orateur; car elles attirent et captivent cet auditoire jeune, auquel elles rappellent les plus doux souvenirs du collège. Il n'y a pas jusqu'à ces bouffées d'humour ironique, d'esprit familier, de simplicité amicale, mêlées avec autant de naturel que d'art dans la pompe habituelle du discours le plus élevé, qui ne deviennent piquantes par le contraste même, et ne commandent et n'inspirent la confiance en délassant agréablement la tension des esprits.

Quand on pourrait justement reprocher au langage du P. Lacordaire le retour de quelques métaphores un peu vieilles, quelques expressions peut-être un peu trop voisines du discours vulgaire, quelques originalités bizarres, imperfections légères et inévitables, mais souvent volontaires, de l'improvisateur, cela ne diminuerait en rien la supériorité d'un esprit aussi varié, aussi fertile, aussi souple.

Il y en a qui, ne pouvant nier les admirables effets produits par la voix du Frère-Prêcheur, se délivrent de la nécessité de le louer en lui jetant l'épithète de *romantique*. Or, je ne sache pas, bien qu'un homme d'esprit s'en soit rendu coupable, qu'il y ait jamais eu un pareil abus de la critique. D'abord, il n'y a pas de reproche moins loyal qu'un reproche général et vague renfermé dans un mot non encore défini. Bien plus, je ne trouve pas qu'il y ait d'écrivain du jour qui appartienne moins à l'école romantique, quelque sens qu'on veuille donner à cette école.

On dirait en effet que l'illustre Dominicain, en quittant le siècle en 1824, se soit mis en même temps à l'abri de l'invasion de cette nouvelle littérature qui prétendait à la domination. Il est demeuré classique de goût et de théorie, à ce point que, au milieu des admirations juvéniles qui saluaient avec enthousiasme l'apparition de Lamartine lui-même, il admirait les *Méditations poétiques* avec beaucoup de restriction. Il toucherait plutôt encore à l'époque impériale par l'emploi de certaines formes un peu passées; et l'on ne voit nulle part qu'il affuble sa belle langue du bagage des novateurs littéraires exotiques ou indigènes.

Essentiellement classique dans la forme, il est simple dans l'expression, même alors qu'il a l'air étrange et singulier; et c'est un attrait de plus dans son style. Je ne connais personne aujourd'hui qui sache mieux que lui,

quand il le veut, se dépouiller de toute fausse couleur; et j'admire à quel point il sait être simple, non pas de cette simplicité propre au XVIII^e siècle, mais autant qu'un homme d'esprit puisse rester simple dans ce siècle raffiné.

Je ne connais aucun écrivain moderne dont la phrase soit plus sobre et moins verbale, et le tour moins recherché. *S'il a l'horreur des lieux communs*, pour le citer lui-même, il n'a guère moins l'horreur de l'épithète parasite. L'on a pu le comparer quelquefois justement à Bossuet, qui produit de grands effets avec des mots fort simples. Ce qui paraîtrait peut-être reprochable dans la manière de l'auteur des *Conférences*, ce serait plutôt je ne sais quelle subtilité psychologique, qui aiguise l'esprit sans le fausser, mais qui donne à l'orateur une certaine apparence paradoxale, même alors qu'il a le plus raison. Je ne serais pas étonné qu'il eût puisé ou du moins nourri ce penchant au subtil dans l'étude de quelques Pères, et particulièrement dans son goût pour saint Augustin. Bossuet procède tout autrement : il a l'air solide, même quand il a tort.

Cette teinte de subtilité ajoute encore quelque chose à l'originalité du P. Lacordaire; mais elle lui donne aussi je ne sais quel caractère individuel, relatif, exceptionnel, qui, pour être trop de ce temps-ci, et pour trop plaire et trop convenir aux contemporains, risque d'avoir une prise moins universelle sur la postérité.

Aussi ne pouvons-nous guère nous expliquer comment un homme de critique sérieuse et intelligente a pu précisément méconnaître ce qui distingue le plus particulièrement le P. Lacordaire, je veux dire les profonds rapports qui l'unissent à son siècle et à son auditoire. Accuser le grand prédicateur de ne point connaître son temps et la jeunesse française du XIX^e siècle, c'est précisément le contre-pied de la vérité. Quoi! il n'est resté sur les lèvres de nos jeunes gens aucun pli du rire voltairien! Notre siècle n'a plus que des inclinations graves et religieuses! Il a vraiment des *croyances*! L'écorce de réaction spiritualiste, qui trompe quelques observateurs indulgents ou superficiels, ne recouvre pas encore un fonds pernicieux et redoutable d'incrédulité railleuse et d'impiété passive! Oh! que le prédicateur de Notre-Dame a bien raison de saisir corps à corps ce double péril de notre patrie chrétienne!

Quelques-uns, ayant trop de goût pour demeurer insensibles à l'éminence littéraire de l'orateur, mais n'ayant ni assez de foi, ni assez de justice pour applaudir à la mission catholique d'un moine éloquent, se contentent de le nommer *un poète qui chante*; affectant ainsi de contenter à la fois leur conscience littéraire et leurs prétentions d'esprits forts, en louant le P. Lacordaire quant à la forme, et en le traitant au fond sous toutes réserves et comme un homme sans conséquence.

Mais ils ne prennent pas garde que leur éloge, même restreint, est le plus bel hommage qu'ils puissent adresser au mérite du P. Lacordaire. Un poète qui chante! Mais Bossuet aussi était poète quand il écrivait ses orai-

sons funèbres, son Discours sur l'histoire universelle et ses beaux sermons; Corneille était poète quand il arrivait au sublime par le sentiment de l'admiration; Racine était poète quand il était pathétiquement passionné; Pascal était poète quand il creusait dans la misère de l'homme! En vérité, je ne connais pas de plus grande louange à dire d'un homme que de dire qu'il est POÈTE.

Des écrivains politiques, dynastiques ou non dynastiques, ensevelis dans leurs préjugés irréligieux, se sont effrayés d'une robe monastique. Ils ont redouté dans l'orateur sacré le tribun catholique, la pente démocratique de l'esprit du P. Lacordaire; et craignant sur les sentiments populaires l'effet puissant d'une langue libre et chrétienne, ils ont voulu le déraciner et le calomnier en le nommant un *nouveau Savonarole*. Ils ont cru l'attaquer ainsi; ils l'ont encore loué en effet.

Peut-être ignoraient-ils que le fameux Savonarole ne fut pas seulement un grand orateur chrétien et populaire, mais qu'il fut aussi un controversiste admirable, un philosophe habile, un publiciste éminent. Peut-être ignoraient-ils que ce grand politique, l'ennemi et le réformateur de la corruption de son temps, l'ami de Michel-Ange et de la plupart des hommes illustres de l'Italie du XV^e siècle, avait donné à Florence une constitution fort remarquable dans laquelle l'élément populaire et l'élément aristocratique étaient pondérés et ménagés avec autant de modération que de sagesse; et que, s'il mourut enfin, victime calomniée des dissensions civiles, son supplice fut un supplice tout politique, effet trop ordinaire de l'aveuglement et des passions des partis, illustre et triste holocauste offert à l'élévation croissante des Médicis, et à la prédominance monarchique qui allait étouffer, à la fin du XV^e siècle, les libertés orageuses des républiques italiennes.

Plusieurs, ne pouvant nier les succès manifestes du P. Lacordaire, ni l'éclat de sa parole, l'ont accusé de se plaire à des discours vides de doctrine et d'érudition, qui profitent plus à la renommée de l'orateur qu'à l'instruction de l'auditoire. Dans leur impatience à supporter ce talent nouveau qui remue et séduit, qui éblouit et attire, ils ont prétendu le réduire aux modestes proportions d'un vicaire de paroisse, le renvoyer à son village, et le condamner à faire seulement ce bien secret et obscur, si méritoire assurément, mais dont personne ne parle.

C'est le procédé ordinaire des hommes qui craignent que les affaires de la religion n'avancent. Ils sacrifient volontiers le Pape aux évêques, les évêques à leur clergé, le clergé des villes au clergé des campagnes, attaquant toujours les sommets et les illustrations de la hiérarchie, parce qu'ils savent que c'est par en-haut que la religion marche, que le mouvement se donne, et que les choses importantes se font. De même ils se montrent fort généreux à mettre la puissance et le but moral d'un célèbre prédicateur au-dessous des sacrifices ignorés du moindre succursaliste.

Mais, s'il leur plaît de méconnaître la grandeur de l'apostolat chrétien, représenté par ses hommes les plus éloquents, ne devraient-ils pas savoir au moins que l'éloquence de la chaire, comme toute autre éloquence, ne pourrait se satisfaire de dissertations doctrinales froides et savantes, qu'une longue érudition n'y serait pas de mise, et n'aurait aucune prise sur l'attention et sur l'esprit d'un auditoire; que cet auditoire ne peut écouter longtemps, ni l'orateur parler, sans mesure, et que celui-ci est forcé, s'il veut remuer les consciences et les esprits, de choisir les sommités les plus saisissantes de son sujet sans pouvoir trop s'y appesantir, de se contenter de jeter dans les intelligences quelques vérités plus éclatantes qui portent coup à l'âme, la disposent à réfléchir et à croire, quelques éclairs de pensée qui puissent ouvrir une large issue à des clartés nouvelles? L'orateur ne va point du même pas qu'un livre. On ne parle pas aux hommes assemblés comme un auteur qui compose à loisir un livre destiné à être lu dans un recueillement solitaire.

Mais ce que les rationalistes pardonnent le moins au célèbre Dominicain, ce qu'ils lui reprochent avec le plus d'insistance, c'est d'humilier la raison humaine et la dignité de l'homme, en déclarant l'esprit de l'homme, réduit à ses propres forces, impuissant à s'élever jusqu'aux vérités éternelles. Ils voudraient que le P. Lacordaire consentit à ne voir dans le Christianisme qu'un *admirable progrès arrivant en son temps*, sans doute pour être suivi d'autres progrès encore; un *magnifique anneau venant s'ajouter à la grande chaîne*, dont le Christianisme ne serait pas la fin. Quoi donc? est-ce la faute du P. Lacordaire s'il y a entre la raison de l'homme et l'infini un abîme que la révélation divine peut seule combler? Est-ce la faute du P. Lacordaire si l'homme est un être social et nécessairement enseigné à qui il faut que Dieu ait parlé? Quand le moine éloquent prouve que, même en dehors des vérités religieuses, l'homme est encore nécessairement subjugué par la foi, n'a-t-il pas le droit de conclure que, dans les choses divines, l'âme est obligée de se soumettre humblement à la parole de Dieu?

Vous l'accusez avec passion de n'être qu'un *livre posthume de M. de Maistre...*, pas une *idée de plus*, et le *style de moins*. Mais, sans avoir besoin de prendre ici la défense de ce grand esprit absolu, qui a souvent trouvé, avec un rare bonheur, de grandes idées justes qu'il savait exprimer avec la plus énergique fermeté, ne voyez-vous point que si, dans votre impatience systématique, vous n'êtes point contents du langage que tient le P. Lacordaire à la raison, qu'il nomme *la sœur de la foi, l'une des deux formes de l'intelligence humaine*, vous niez par là même toute religion, toute communication de Dieu avec l'âme de l'homme? Ne voyez-vous pas que vos critiques s'enveloppent, à votre insu même, dans l'interminable réseau rationaliste du progrès indéfini, livré tout entier aux seules forces de l'homme? Ne voyez-vous pas qu'il faudrait, pour qu'il vous satisfît, que le

P. Lacordaire ne se dépoillât pas seulement de sa robe de moine, de sa robe de prêtre, mais qu'il rejetât encore sa conscience de chrétien ?

Y a-t-il, je le demande, beaucoup d'orateurs chrétiens qui aient fait une part plus magnifique au domaine de la raison, qui l'aient traitée avec plus d'amitié, je devrais dire avec plus de caresses ? Mais ne serait-ce pas trahir à la fois la cause de la vérité et celle de la religion que de ne pas montrer les inflexibles limites posées par Dieu devant la raison de l'homme, et de n'en pas confondre l'insuffisance radicale, en même temps qu'on en célèbre les glorieux privilèges ? Pascal, ce fier génie qu'il est encore de mode de louer parmi vous, parce qu'il a écrit un pamphlet éloquent contre les Jésuites, Pascal, en creusant à la fois au fond de la misère et de la grandeur de l'homme, en parle-t-il autrement que le P. Lacordaire ? Que ne vous en prenez-vous donc à Pascal ? Que ne vous en prenez-vous aux philosophes, aux docteurs, aux penseurs, aux chrétiens de tous les âges ?

Nous ne comprenons pas davantage un autre reproche qui contredit directement le reproche que lui font d'autres adversaires. Tandis que, d'un côté, on jette au P. Lacordaire, comme une grosse injure, le nom de *nouveau Savonarole*, on l'accuse, d'un autre côté, d'avoir trahi, depuis son premier voyage de Rome, les généreuses et libres idées de sa jeunesse sacerdotale. Mais d'où vient donc que, dans la chapelle du collège Stanislas, et même dans la chaire de Notre-Dame, l'autorité s'est plus d'une fois effarouchée de certaines hardiesses de l'orateur chrétien ? D'où vient que la jeunesse s'obstine à reconnaître dans l'humble moine de Chalais le représentant indépendant et sincère de la véritable liberté chrétienne ?

Pour nous, certes, loin de l'en blâmer, nous félicitons, au contraire, le P. Lacordaire d'avoir de plus en plus dépouillé le vieil homme, comme un enfant obéissant de l'Eglise, et de s'être fait toujours davantage l'homme de l'éternité plutôt que l'homme du temps.

Nous nous réjouissons que la maturité des années, en confirmant la plénitude de son talent, ait aussi complété la modération et la justesse de ses idées les plus généreuses. Il y a longtemps que nous savons avec quelle sincérité réfléchie il sait modifier dans son esprit l'opinion qu'il a soutenue autrefois avec le plus de verve et d'entraînement, et avec quelle bonne foi il mûrit dans sa tête et laisse éclore à son heure et dans toute sa force l'objection grave qu'il avait d'abord repoussée.

Mais, alors même que le progrès des ans, l'expérience de la vie, la méditation et l'étude, ont rendu son esprit plus sûr et plus fort, et donné plus de calme et de sagesse à ses instincts populaires, le sentiment des jeunes générations ne s'y trompera pas. Dans ce chrétien, devenu meilleur encore à mesure qu'il s'est séparé des passions du jour, on aperçoit toujours aisément un noble cœur qui aime sa patrie et la liberté ; et toutes les fois qu'il prononce ces deux noms, on sent toujours *quelque chose qui bat sous sa*

mamelle gauche, pour emprunter le mot d'un philosophe du XVIII^e siècle.

Ce dévouement profond aux lois et aux libertés de son pays n'empêche pas le P. Lacordaire de se rappeler ces paroles de saint Augustin, qui conviennent merveilleusement aux chrétiens de tous les temps, et qu'il est bon de remettre sous les yeux des incrédules de ce siècle : « L'Eglise catholique s'adresse à tous les peuples, forme de toutes les nations une société qui vit sous les lois les plus diverses, avec les usages les plus opposés, qui n'y change rien, n'en détruit rien, pourvu que ces usages ne gênent point la religion. Elle enseigne qu'il faut craindre le Dieu suprême et en même temps honorer les rois de la terre. »

Si nous avons reproduit, pour en faire justice, les attaques les plus générales dirigées contre la pensée ou le style du P. Lacordaire, c'est qu'elles sont une partie véritable de sa biographie; c'est qu'elles attestent et consacrent encore son talent et sa réputation, même quand elles les contestent le plus. Car un poète a dit ce vers qui restera proverbial :

Et beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire.

Que si, maintenant, nous voulions indiquer sommairement nos préférences personnelles dans les quarante-quatre conférences publiées jusqu'à ce jour, il n'en est pas une seule dont nous ne puissions citer, si elles n'étaient pas trop connues, de belles pensées, de belles pages. Il n'en est pas une seule dont nous ne puissions montrer l'enchaînement et la force dans le plan général du prédicateur. Mais il nous semble prématuré de discuter des vues d'ensemble dans un vaste sujet dont les parties diverses ne sont pas toutes écloses et sont encore en germe dans l'esprit de l'orateur.

Plusieurs blâment le P. Lacordaire d'être de son siècle et de lui plaire par cela même. Pour nous, nous sommes fort tenté de croire que l'orateur et l'écrivain qui ne sont pas de leur siècle ne seront jamais d'aucun siècle. Il faut vivre, penser, parler et écrire avec son temps, avec les défauts et les qualités de son temps, ou se résoudre à n'être d'aucun temps; car on ne peut point remonter à ce qui a fait les siècles précédents, et l'on ne saurait s'adresser à ses contemporains comme on le ferait à la postérité. Je sais bien que le talent du P. Lacordaire n'est pas, ne peut pas être de la pureté austère, de la simplicité chaste des grands écrivains du XVII^e siècle, lesquels en représentent si bien l'idée et la majesté chrétiennes. On ne les oppose, on ne les compare au P. Lacordaire que pour l'amoindrir; car on sait bien qu'il ne peut les recommencer, et que, s'il les recommençait, il serait peu écouté, peu lu et bien vite oublié. Je préfère donc, tout en lui conseillant de surveiller avec soin les défauts de sa manière, que le P. Lacordaire garde son cachet, son type spécial. Il est bon que, dans l'avenir, à sa solennité épigrammatique, à ses fantaisies d'imagination, à son parti pris de développer à la tribune religieuse le côté politique et social de la religion, à ces

lueurs de génie traversées par quelques ombres , à cette langue encore nouvelle que les prêtres n'ont pas assez parlée , à cette parole mêlée de la vie du monde et de la vie du cloître , on reconnait sûrement la voix d'un moine français d'un siècle tout politique , du XIX^e siècle.

Mais à quoi bon répondre à ces critiques ? Le P. Lacordaire n'y répond-il pas lui-même avec le plus éloquent à-propos ; et ne sait-il pas honorer encore son siècle en le gourmandant , lorsque , dans l'élan de ses espérances chrétiennes , il proclame et salue ainsi les merveilles de l'industrie , les conquêtes nouvelles de l'homme sur la matière , desquelles nous nous enorgueillissons si fort : « Abrégez l'espace , diminuez les iners , tirez de la nature ses derniers secrets , afin qu'un jour la vérité ne soit plus arrêtée par les fleuves et les monts.... Qu'ils seront beaux alors les pieds de ceux qui évangéliseront la paix ! Des apôtres vous loueront ; ils diront , en passant avec le vol de l'aigle : Que nos pères étaient puissants et hardis ! Que leur génie était fécond ! Qu'ils soient bénis ceux qui ont assisté l'esprit de Dieu par le leur ! »

Où trouverez-vous ailleurs une peinture plus effrayante et plus belle , une satire plus haute de l'état des esprits , des mœurs et de l'opinion à la fin du XVIII^e siècle ? Et comment choisir parmi tant d'admirables traits ? « Que fait cependant l'Eglise ? L'Eglise semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles ; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse ; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique ; Bourdaloue ne parle plus en présence des rois ; Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne , Italie , France , par tout le monde catholique , j'écoute : aucune voix puissante ne répond aux gémissements du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour ; les trônes se mêlent à leurs conspirations. Catherine II , du milieu des steppes de la Crimée , au sortir d'une conquête sur la mer ou sur la solitude , écrit des billets tendres à ces heureux génies du moment ; Frédéric II leur donne une poignée de main entre deux victoires ; Joseph II vient les visiter et dépose la majesté du Saint empire romain au seuil de leurs académies. Qu'en dites-vous ? Que dites-vous du silence de Dieu ? »

Quelle ironique et rapide préparation au tableau des corruptions royales , de la licence et des crimes révolutionnaires , des saturnales de la raison pure , jusqu'à ce qu'on en soit enfin venu à présenter à l'adoration des peuples , pour citer encore l'une des hardiesses de style du P. Lacordaire , *le marbre vivant d'une chair publique !*

Soit que , dans ses premières conférences , l'orateur rajeunisse , par des pensées neuves et par des expressions plus neuves encore , la démonstration de la nécessité d'une église enseignante ; soit qu'il raconte la constitution hiérarchique de l'Eglise , son autorité morale et infaillible , l'établissement de la papauté ; soit qu'il montre le caractère tout spirituel , tout *pénitentiaire* de la

puissance coërcitive de l'Eglise, et qu'il rende manifeste la mansuétude miséricordieuse de ses préceptes, en la séparant de l'élément politique et civil qui trop souvent altéra l'essence de la doctrine chrétienne : partout il sème à pleines mains les vues fines, les rapprochements historiques ingénieux, les considérations sociales de la plus séduisante élévation. On sent toujours que, dans les choses religieuses, il affectionne le côté par où elles touchent à l'organisation des sociétés humaines, aux plus capitales questions de la philosophie et de l'histoire.

Et personne n'a pu oublier avec quel frémissement de voix, avec quel éclair de l'œil, avec quelle fierté radieuse de cœur dont rien ne peut reproduire l'effet, il s'écriait un jour en parlant des rapports de l'Eglise avec l'autorité temporelle : « Nous ne tenons pas notre liberté des Césars ; nous la tenons de Dieu, et nous la garderons parce qu'elle vient de lui. Les princes pourront bien se réunir pour combattre les prérogatives de l'Eglise, les charger de noms flétrissants afin de les rendre odieuses, dire que c'est une puissance exorbitante qui perd les Etats : nous les laisserons dire, et nous continuerons à prêcher la vérité, à remettre les péchés, à combattre les vices, à communiquer l'esprit de Dieu. Si l'on nous envoie en exil, nous le ferons dans l'exil ; si l'on nous jette dans les prisons, nous le ferons dans les prisons ; si l'on nous enchaîne dans les mines, nous le ferons dans les mines ; si l'on nous chasse d'un royaume, nous passerons dans un autre. Il nous a été dit que jusqu'au jour où il sera demandé compte à chacun de ses œuvres, nous n'épuiserons pas les royaumes de la terre. Mais si l'on nous chasse de partout, si la puissance de l'antechrist vient à s'étendre sur toute la face du monde, alors, comme au commencement de l'Eglise, nous fuirons dans les tombeaux et dans les catacombes. Et si enfin on nous poursuit jusque-là, si l'on nous fait monter sur les échafauds, dans tout noble cœur d'homme nous trouverons un dernier asile, parce que nous n'aurons pas désespéré de la vérité, de la justice et de la liberté du genre humain. »

Lorsque l'orateur exposait, en 1837, la doctrine générale de l'Eglise, et qu'il la représentait comme l'union souveraine et complète de la science et de la foi, comme la seule autorité qui possédât le secret du bien et du mal ; lorsqu'il confirmait la suprématie spirituelle de l'Eglise par la Tradition, par l'Ecriture, par la Raison et par la Foi ; lorsqu'enfin il traitait des moyens d'acquérir la foi, et qu'il parlait si admirablement de la Prière, il retrouvait toutes ses plus inépuisables ressources, l'intarissable abondance de son esprit, la magnificence habituelle de ses accents, cette fortune de vives saillies et de rapports secrets qui l'unissent si étroitement à la situation des âmes au XIX^e siècle.

En reparaissant, après sept années de silence, dans la chaire de Notre-Dame, l'esprit du P. Lacordaire avait mûri sans doute, mais il n'avait pas vieilli. On s'en aperçut bien, à la manière large et féconde avec laquelle,

agrandissant et creusant encore sa propre pensée, il décrivit les effets produits sur l'esprit et sur l'âme par la doctrine catholique.

Ce qu'on admira le plus alors, ce fut la pénétration psychologique, tantôt fine et délicate, tantôt énergique et véhémence, dont fit preuve le P. Lacordaire en parcourant le cercle entier des répulsions inspirées à la raison et aux sentiments de l'homme par la doctrine catholique, et en célébrant la victoire divine et mystérieuse de la loi sainte sur l'opposition réunie des hommes d'Etat, des hommes de génie et du bon sens positif. Cette savante analyse est comme résumée dans ce mouvement oratoire de l'une de ses péroraisons : « O mes amis, Dieu seul connaît vos destinées ; mais, quoi qu'il arrive, premièrement et avant tout, ne vous étonnez pas. Le Christianisme catholique, c'est Milon de Crotone sur son disque huilé : nul ne l'y fera glisser, et nul ne l'en arrachera. Quand donc vous verrez les vents se lever, les nuées se noircir, souvenez-vous que, si votre part est de prouver la vérité de sa doctrine par la fermeté de votre adhésion et de votre amour, c'est la part de vos adversaires de la prouver aussi, malgré eux, par la violence de leur répulsion ; souvenez-vous que c'est la rencontre permanente de ces deux mouvements, le croisement invincible de ces deux épées sur la tête de l'Eglise, qui forme éternellement son arc de triomphe. Et, en second lieu, ô mes amis, que vos vertus soient toujours plus grandes et plus visibles que vos infortunes, afin que la postérité, qui est le premier jugement de Dieu, en vous trouvant par terre, vous y trouve comme ces soldats qui tombent la poitrine vers l'ennemi, et prouvent, tout morts qu'ils sont, qu'ils étaient dignes de vaincre, si c'était le sort du courage et du droit de l'emporter toujours. »

On remarqua beaucoup aussi les étincelantes couleurs des conférences dans lesquelles l'orateur sacré parla successivement de l'humilité, de la chasteté, de la charité, cette triple couronne de la doctrine catholique, que tous les plagiats tentés par les fausses religions ou les fausses philosophies n'ont jamais pu lui dérober. Rien ne parut plus beau et plus vrai que les louanges données à l'essentiel et glorieux attribut de la doctrine catholique, la ferveur de l'expansion, le dévouement de l'apostolat, et, comme les nomme le P. Lacordaire, la charité de doctrine et de fraternité. Ce qu'il dit encore des saints et des docteurs catholiques, considérés comme l'un des caractères particuliers à l'Eglise catholique, ne fut pas moins applaudi de tous.

Plus tard, revenant toujours, par le penchant élevé que nous avons souvent remarqué, aux vérités générales et sociales contenues dans le Christianisme, le P. Lacordaire aborda les effets de la doctrine catholique sur la société. Il fit voir que la société intellectuelle fondée par la doctrine catholique est excellemment supérieure à celle qu'ont fondée le rationalisme, l'autocratie ou l'hérésie. Il signala historiquement et doctrinalement les

raisons de ce fait si grave. Il démontra l'influence bienfaisante de la doctrine catholique sur la société naturelle, quant au principe du droit, à la propriété, à la famille, à l'autorité. Il rappela les services rendus à la dignité de l'homme, au respect de la femme, à la sainteté du mariage, à la liberté humaine et au gouvernement des hommes par l'unité, l'universalité, l'immortalité de l'idée catholique, et prit en main, avec une force toujours croissante, l'immense part qui revient au catholicisme dans la destruction de l'esclavage, dans l'affranchissement graduel de l'humanité, dans les progrès de la civilisation, et dans toutes les plus nobles espérances du droit et de la liberté modernes. Mais il n'oublia pas d'avertir que la religion catholique avait seule la force de tempérer la liberté qu'elle a enfantée dans le monde, et que c'était la destinée des fils de la Bible de conquérir et de conquérir toute la terre.

Enfin, dans la dernière année, après avoir épuisé toutes les merveilles morales, intellectuelles, scientifiques, sociales, produites dans l'Eglise et par elle, le P. Lacordaire arrive à l'auteur divin de l'Eglise, à Jésus-Christ. Il considère tour à tour Jésus-Christ dans sa vie intime et miraculeuse, dans sa puissance publique, dans l'établissement, la prospérité et le progrès de son règne. Il établit, par la révélation primitive, par les prophéties, par la tradition biblique, que Jésus-Christ s'est préexisté à lui-même, comme il s'est survécu à lui-même par sa doctrine et par l'enseignement de l'Eglise. Puis, dans ses trois dernières conférences, il réfute les efforts du rationalisme pour anéantir, dénaturer ou expliquer *humainement* la vie de Jésus-Christ. Dans l'une, il assigne à Jésus-Christ son caractère et sa place historiques, et il mérite que M. Mignet ait dit de cette conférence que c'était une *excellente leçon d'histoire*. Dans la seconde, il fait justice des rêveries érudites du docteur Strauss. Dans la dernière, enfin, il maintient, avec sa grandeur accoutumée, que ni le panthéisme oriental, ni l'hébraïsme, ni le platonisme, où les rationalistes vont chercher les sources naturelles de la religion chrétienne, n'ont pu amener le règne de l'Evangile, et qu'au contraire ces trois pensées religieuses ou philosophiques eussent été un obstacle de plus, une ardente contradiction de plus à l'avènement du Christ, si cet avènement n'eût été divin.

Au premier aspect, il semble fort inutile que nous tracions ainsi, comme une ligne aride, la suite des conférences du P. Lacordaire. Quelques fragments, lus ou cités, en apprendront beaucoup plus sans doute sur leur valeur intrinsèque et extérieure que l'indication sèche d'une sorte de tables de chapitres. Mais il était bon peut-être que nous disions ce que nous avons dit; car, d'abord, ces prédications étant le devoir, le but, la vie du Frère-Prêcher, elles appartenaient nécessairement à notre plan. Ce n'est pas assez; nous devons montrer par quelles voies moins battues, sous quels aspects moins épuisés, il a voulu prouver au XIX^e siècle la vérité, la beauté, la divinité de

la religion chrétienne. Nous avons ensuite à fortifier notre conclusion prévue, c'est que le P. Lacordaire aime à prendre le Christianisme plutôt par ses hauteurs générales que par le côté, pour ainsi dire, individuel; que, sans négliger les rapports du Catholicisme avec l'homme privé, il a jusqu'ici bien plus insisté sur l'influence de la religion sur l'homme social : à ce point que, dans ses plus belles conférences sur la chasteté, l'humilité, la fraternité, la charité, l'apostolat catholiques, sont contenus et agités les principaux problèmes sociaux qui tourmentent les esprits modernes.

Presque toujours la part dominante de l'éloquence du Dominicain, c'est de faire pénétrer dans l'âme de ses auditeurs la conviction que la doctrine chrétienne donne aux peuples qui la possèdent la nationalité la plus forte, la plus libre, la plus expansive; que nulle autre religion n'a assuré aux sociétés humaines une pareille liberté civile et politique; que nulle utopie socialiste ou radicale n'arrivera jamais aux merveilles de l'égalité évangélique, et n'introduira entre le pouvoir et les gouvernés, entre les riches et les pauvres, des liens plus doux d'obéissance et de commendement, de secours et de pitié, dégagés de haine, d'envie, d'humiliation, et que nulle autre doctrine enfin n'est plus éminemment favorable au développement moral de l'État comme de la famille, à l'ennoblissement des mœurs comme de l'esprit, aux progrès de l'intelligence comme au perfectionnement du cœur.

Le Catholicisme ainsi présenté aux douteurs de notre temps, aux folles spéculations métaphysiques, politiques, humanitaires, qui nous inondent, n'a-t-il pas la chance manifeste d'être mieux écouté, mieux connu, mieux jugé? et le P. Lacordaire n'a-t-il pas bien mérité de la cause de Dieu, en l'offrant aux hommes, aux populations, tels qu'ils sont faits aujourd'hui, sous le vêtement, sous la physionomie qu'ils aiment le mieux (1)?

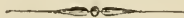
Que si, dans cette intarissable richesse d'improvisation, qui emprunte à la fois ses doctrines, ses raisonnements, ses exemples, ses couleurs, ses images, à la théologie, à la philosophie, à l'histoire, à la poésie, à toutes les préoccupations du siècle, on a pu surprendre çà et là quelques témérités de langage, quelques inexactitudes de pensée, quelques subtilités de dialectique, quelques étranges contrastes de grandeur et de familiarité, je ne sais quel mélange de mondain et de contemplatif, faudra-t-il donc s'en étonner sévèrement? Et nos paroles n'ont-elles pas suffi à faire comprendre que la place que s'est faite à part le P. Lacordaire dans l'éloquence chrétienne, et dans la vie sacerdotale et religieuse, tient précisément à l'étonnant

(1) Au moment où ces pages sont déjà toutes écrites, nous apprenons qu'une nouvelle fortune d'éloquence vient comme au-devant du P. Lacordaire. Il ira, à la fin du mois de mai, prononcer à Nancy l'oraison funèbre du général Dronot, qui vient de mourir. Nul sujet ne pouvait mieux aller à l'illustre prédicateur que la vie héroïque et simple d'un soldat chrétien qui sut, dans tous les temps, demeurer fidèle à Dieu et à son empereur.

assemblage de tant de qualités si brillantes et si contraires ? Ne pas excuser ce qui lui manque, ne point pardonner les défauts légers qui lui restent, c'est vouloir nier et détruire son originalité. Rectifiez un trait imparfait du visage d'un homme, du visage le plus beau, vous lui aurez à l'instant même enlevé sa physionomie, sa ressemblance.

Qu'importent d'ailleurs quelques taches dans une parole aussi splendide ? O Athéniens, vous occuperez-vous donc toujours du chien d'Alcibiade ?

N'est-ce donc rien que cette parole de prêtre, cette âme et ce cœur de prêtre et de moine, s'associant franchement à l'admiration de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est savant, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est généreux dans le monde et dans son siècle, et transmettant ses impressions chaleureuses et passionnées à l'esprit d'un jeune et nombreux auditoire ? Et n'est-ce pas avoir beaucoup profité au règne de l'Évangile, que d'avoir appris aux générations nouvelles à chercher la liberté véritable dans les feuillets du livre divin, et de nous amener à unir ce qui n'aurait jamais dû être séparé, la pensée chrétienne avec la liberté politique, l'immortalité catholique avec le patriotisme civil ?



ÉLOGE FUNÈBRE

DE

DANIEL O'CONNELL.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

DANIEL O'CONNELL,

PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS,

Le 10 février 1848.

PAR LE RÉVÉREND PÈRE

HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

DES FRÈRES PRÊCHEURS.



Bruxelles,

J.-B.-J. DE MORTIER, ÉDITEUR,

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,

84, rue Léopold, faubourg de Namur.

1848

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

DANIEL O'CONNELL.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

(S. MATTHIEU, ch. v, v. 6.)

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Je ne vous dirai rien des paroles que vous venez d'entendre, et qui ont été prononcées pour la première fois par celui qui a mis au monde tant de paroles nouvelles. Je ne vous en dirai rien, parce qu'elles retentiront dans toute la trame de mon discours, et qu'à chaque mot, à chaque phrase, à chaque mouvement, vous vous direz à vous-mêmes, sans que j'aie besoin de vous le redire : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !* Et déjà, cette foule, cette attente, cette solennelle préoccupation des cœurs, qu'est-ce autre chose que la justice qui vient, qui descend du ciel sur

(1) Monseigneur l'Évêque de Saint-Flour.

un homme dont la vie agitée n'espérait pas si vite l'unanime reconnaissance des temps présents, ni même des temps futurs? Et cet homme, maître d'une postérité à peine née sur sa tombe, quel est-il? Par quel charme a-t-il si prématurément commandé à la justice? Est-ce un roi qui s'est couché le long de ses ancêtres, après avoir glorieusement gouverné son peuple? Est-ce un conquérant qui a porté jusqu'aux extrémités de la terre la puissance de ses armes? Est-ce un législateur qui a fondé quelque nation dans le chaos des commencements ou des ruines? Non, non, ce n'est rien de tout cela, et c'est plus que cela : c'est un homme qui n'a été ni prince, ni capitaine, ni fondateur d'empire, et qui, simple citoyen, a plus gouverné que les rois, plus gagné de batailles que les conquérants, plus fait que tous ceux qui ont reçu d'ordinaire la mission de détruire ou d'édifier. Sa patrie lui a donné le nom de *Libérateur*, et, à ne prendre ce titre que dans une acception bornée, il serait encore assez beau pour justifier les honneurs inaccoutumés que nous lui rendons, pour nous expliquer d'où vient que Rome, la maîtresse des gloires augustes, lui a ouvert ses basiliques, et pourquoi, tout étranger qu'il fût à notre pays, ces voûtes sacrées et patriotiques de Notre-Dame couvrent, à cette heure, l'admiration qui est demeurée vivante sur son tombeau. Ce serait assez, dis-je, qu'il eût été le libérateur d'un pays opprimé, pour justifier tout ce que Rome, la France et le monde pensent de sa mémoire et font pour l'exalter. Mais ce n'est pas à ce point de vue que je m'arrête ; il est trop étroit pour lui, pour vous, pour votre attente, pour les pensées qui assiègent mon cœur. Je veux vous faire voir que cet homme a marqué sa place parmi les plus grands libérateurs de l'Église et de l'humanité. Je laisse donc à part, s'il est permis de le faire, les idées de la patrie, qui ne vont pas assez loin ni assez haut pour notre sujet. J'ouvre le plus vaste théâtre où une mémoire humaine puisse être posée, le théâtre de l'Église et de l'humanité tout entière.

O mon Dieu, père de la justice, je vous rends grâces de ce qu'en ces temps, témoins de trop de mystères d'iniquité, vous per-

mettez à mes lèvres de faire ici l'éloge d'un homme de justice, dont la longue et agitée carrière n'a pas coûté une goutte de sang, ni même une larme, et qui, après avoir remué plus d'hommes et plus de peuples que nous ne le trouvons marqué en aucune histoire, est descendu au tombeau pur de tout reproche, sans craindre que jamais âme qui vive puisse soulever sa pierre sépulcrale pour lui demander compte, dans les cinquante ans de sa vie publique, je ne dis pas d'une action coupable, mais d'un malheur. Je vous rends grâces, ô mon Dieu, que ce soit là l'objet de cette assemblée, et grâces aussi de cette justice que vous avez promise à tous les hommes, et que je vais rendre en votre nom et au nom de la chrétienté à la mémoire de Daniel O'Connell.

Dès les premiers jours du monde, il y a eu dans le monde une lumière divine, une charité divine, une autorité divine, une société divine. Des champs primitifs de l'Éden au sommet de l'Ararat, de l'Ararat au rocher du Sinaï, du Sinaï à la montagne de Sion et du Calvaire, du Calvaire à la colline du Vatican, jamais Dieu n'a cessé d'agir et d'être présent sur la terre. Et il semble que ce règne de la lumière, de la charité, de l'autorité venues d'en haut, que cette union des âmes par Dieu et en Dieu, notre père à tous, eût dû, s'il était possible, obtenir ici-bas l'unanimité, ou du moins ne pas rencontrer d'ennemis et de combat. Mais nous sommes ici dans la terre du combat, et Dieu s'y est soumis le premier ; il a consenti à nous livrer sa vie, en tant qu'elle est mêlée à la nôtre ; à être jugé par nous, et par conséquent à être accepté des uns et repoussé des autres. Cette guerre sacrée est aussi ancienne que le monde : elle durera autant que lui. Mais dans ses vicissitudes, on remarque deux moments et deux missions fastiques entre tous les autres : le moment de la persécution et le moment de la délivrance ; la mission des persécuteurs et la mission des libérateurs. Lorsque le monde est plus que de coutume fatigué de Dieu, qu'il s'ennuie d'en entendre parler ou qu'il l'estime puissant outre-mesure, il fait un effort contre lui, et trop faible de raison pour le chasser par

les seules forces de l'âme, il recourt aux brutalités de l'ordre matériel. Il renverse, il brûle, il tue tout ce qui porte le signe divin, jusqu'à ce que, satisfait du silence et du désert qu'il a créés, il juge que, à tout le moins, s'il n'a pas vaincu, il a conquis pourtant quelques jours de trêve et de triomphe. Mais Dieu n'est jamais plus puissant qu'en ces jours-là ; il sort des ruines par une germination que personne ne s'explique, ou plutôt l'humanité, tourmentée de son absence, retourne vers lui comme un enfant rappelle son père au foyer domestique dont il l'a banni. La justice, la vérité, l'ordre éternel reprennent le dessus dans la conscience du genre humain, et le siècle de la délivrance succède au siècle de la persécution. Alors apparaît quelqu'un de ces hommes tels que la Providence en a préparés de loin dans le secret tout-puissant de ses conseils ; ce sera Moïse tirant le peuple de Dieu des mains de l'Égypte, Cyrus le ramenant de Babylone aux champs de la patrie, Judas Maccabée défendant son indépendance contre les successeurs d'Alexandre, et plus tard les Constantin, les Charlemagne, les Grégoire VII ; Constantin, qui donne aux chrétiens la liberté de conscience ; Charlemagne, qui assure contre les empereurs grecs et les rois barbares et l'avenir lui-même l'indépendance du vicaire de Dieu ; Grégoire VII, qui arrache l'Église aux étreintes mortelles de la féodalité ; noms illustres, les plus rares et les plus grands de l'histoire ! Et peut-être vous semblera-t-il qu'en les prononçant j'use de peu d'habileté, et que je m'expose à faire pâlir le nom même de celui que je dois glorifier. Pour moi, Messieurs, je n'en ai pas peur, et vous allez juger si je me trompe.

Ouvrez la carte du monde, et considérez à ses deux extrémités ces deux groupes d'îles, les îles du Japon et les îles britanniques. Suivez la trace des peuples sur cette ligne de trois mille lieues ; comptez le Japon, la Chine, la Russie, la Suède, la Prusse, le Danemark, le Hanovre, l'Angleterre, l'Irlande. Vous comptez en vain ; dans ce grand nombre de royaumes, il n'en est pas un seul où l'Église de Dieu jouisse de ses inaliénables libertés, où sa parole, ses sacrements et ses assemblées ne soient lu-

miliés et captifs. Quoi ! tant de peuples à la fois dépouillés de la sainte indépendance des enfants de Dieu ! Quoi ! parmi ces deux cent millions d'hommes, il ne s'est pas rencontré des cœurs assez forts pour maintenir quelque part les droits de la conscience et la dignité du chrétien ! Ah ! détrompez-vous , Messieurs , Dieu n'a jamais laissé la vérité sans martyrs, c'est-à-dire sans témoins qui la servent jusqu'au sang ; et comme ici le scandale de l'oppression était au comble par son étendue, sa durée et sa rigueur, Dieu, de son côté, a fait aussi un miracle nouveau dans l'histoire du martyre. On avait vu des hommes et des familles mourir pour leur foi, et ne laisser après eux de ce grand spectacle que leurs restes mutilés et leur mémoire incorruptible. Mais un peuple tout entier vivant dans un martyre continu, des générations d'âmes liées entre elles par une même patrie terrestre, se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi, on ne l'avait pas vu. Dieu l'a voulu et l'a fait ; il l'a voulu de notre temps et l'a fait de notre temps. Parmi ces nations que je montrais tout à l'heure enchaînées l'une à l'autre dans l'espace et dans la servitude spirituelle, il en est une qui n'a point accepté le joug, qui, esclave matériellement, est demeurée libre par l'âme. Une des plus fières puissances du monde s'est prise corps à corps avec elle pour l'entraîner dans l'abîme du schisme et de l'apostasie. Vouée à une guerre d'extermination, elle a succombé sans trahir ni le courage des combats, ni le courage de la fidélité à Dieu. Spoliée de sa terre natale par des confiscations gigantesques, elle a cultivé pour ses vainqueurs le champ de ses aïeux, et trouvé dans ses sueurs le pain qui lui suffisait pour vivre avec honneur et pour mourir avec foi. La famine lui a disputé ce morceau de pain, elle a levé vers la Providence des yeux qui ne l'accusaient pas. Ni la guerre, ni la spoliation, ni la famine n'ont réussi à la faire périr ni à la faire apostasier ; ses oppresseurs, si puissants qu'ils fussent, n'ont pu épuiser la vie dans ses entrailles et le devoir dans son cœur. Enfin, comme le glaive le plus hardi et le plus lâche ne saurait tuer toujours, la tyrannie a cherché quelque chose de plus constant que le fer, et l'on a vu se vérifier dans

cette nation victime cette prophétie de la révélation de saint Jean, *qu'il viendra des temps où l'on ne pourra ni vendre ni acheter sans avoir dans la main et sur le front le signe de la bête*, c'est-à-dire de l'apostasie.

On a donc enlevé à ce peuple d'un seul coup tous ses droits politiques et civils. Tout être qui naît, naît avec un droit. La pierre même inanimée apporte avec elle au monde une loi qui la protège et l'ennoblit ; elle est sous la garde de la loi mathématique, loi éternelle, ne faisant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, et qui ne vous permet pas de toucher, ne fût-ce qu'un atome, sans le respect de sa force et de son droit. Tout être naît ainsi, aussi faible qu'il soit, avec une part de la puissance et de l'éternité de Dieu, et, à plus forte raison, l'homme, créature qui pense et qui veut, fils aimé de l'intelligence et de la volonté divine, en sorte qu'ôter à un homme son droit natal, c'est un crime si grand, que la pierre même, si on pouvait lui ôter le sien, accuserait le ravisseur de parricide et de sacrilège. Que sera-ce donc d'enlever le droit d'un peuple ? Eh bien ! c'est ce qu'on a fait à ce peuple héroïque dont je vous dépeins le supplice et la fermeté ! On a fait plus, Messieurs, ce rapt du droit, ce meurtre légal d'une nation, on ne l'a pas établi d'une manière absolue, mais d'une manière conditionnelle, en sorte qu'il fut toujours possible à la nation et à chacun de ses membres de se racheter de la mort publique et civile par l'apostasie. La loi leur disait : Vous n'êtes rien, apostasiez, et vous serez quelque chose. Vous êtes esclaves, apostasiez, et vous serez libres. Vous mourez de faim, apostasiez, et vous serez riches. Quelle tentation, Messieurs, et que le calcul était profond, si la conscience n'était pas plus profonde encore que l'enfer ! Ne craignez rien pour le peuple martyr ; voilà deux siècles qu'il est plus grand que cette séduction, et qu'il lève vers Dieu ses mains tranquilles, en disant dans son cœur : « Dieu les voit, et il nous voit aussi ; ils auront leur récompense et nous la nôtre. »

Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez

pures et assez ardentes pour le nommer ; mais le ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie, un amour, un asile... O ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : L'Irlande !

L'Irlande, Messieurs ! tel était son sort lorsque le dix-neuvième siècle s'ouvrit et s'inaugura sous la main de Dieu par deux coups de tonnerre : l'un avait retenti dans le Nouveau-Monde, sur des plages encore mal connues, l'autre au sein de notre propre patrie. Ces deux éclats de la Providence avertirent les oppresseurs de l'Irlande ; ils leur firent soupçonner qu'un règne de justice et de liberté se préparait dans la conscience des hommes par de si mémorables catastrophes, et, soit peur, soit commencement de compassion, ils dénouèrent un peu les liens qui enchaînaient la vie de leur victime. Entre les droits qu'ils lui rendirent alors, était un droit en apparence bien peu considérable ; celui de défendre des intérêts privés devant les tribunaux de la juridiction ordinaire. Certes, Messieurs, la concession semblait de légère importance et de peu d'avenir ; mais l'Angleterre n'avait pas réfléchi que c'était délivrer la parole, et que délivrer la parole c'est délivrer Dieu : car la parole, sur des lèvres inspirées par la foi, est vérité, charité, autorité. La parole enseigne, la parole fortifie, la parole commande, la parole combat, la parole est la vraie libératrice des consciences, et quand les oppresseurs lui ouvrent le champ, on peut croire, sans leur manquer de respect, qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. La parole était donc libre en Irlande, et dès son premier jour, à l'heure même où elle était encore étonnée de n'avoir plus d'entraves, elle tomba dans le cœur et sur les lèvres d'une jeune homme de vingt-cinq ans, et il se trouva que ces lèvres étaient éloquentes et que ce cœur était grand.

Tout à coup les lacs de l'Irlande retinrent sur leurs flots les souffles qui les agitaient ; ses forêts demeurèrent tremblantes et immobiles ; ses montagnes firent comme un effort d'attention : l'Irlande entendait une parole libre et chrétienne, une parole

pleine de Dieu et de la patrie, habile à soutenir le droit des faibles, demandant compte des abus de l'autorité, ayant conscience de sa force et la donnant à tout le peuple. Certes, c'est un jour heureux que celui où une femme met au monde son premier-né ; c'est un autre jour heureux que celui où le prisonnier revoit l'ample lumière du ciel ; c'est encore un jour heureux que celui où l'exilé rentre dans sa patrie : mais aucun de ces bonheurs, les plus grands de l'homme, ne produit et n'égale le tressaillement d'un peuple qui, après de longs siècles, entend pour la première fois la parole humaine et la parole divine dans la plénitude de leur liberté. Et cette inénarrable joie, l'Irlande la devait à ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'appelait Daniel O'Connell.

En moins de dix ans, O'Connell entrevit qu'il serait un jour le maître de ses concitoyens et il songea dès lors au plan qu'il devait suivre pour préparer leur affranchissement. Par où le commencer ? Quel était l'anneau de cette lourde chaîne à briser le premier ? Il estima que les droits de la conscience passaient avant tous les autres ; que là, dans cette servitude de l'âme, était le centre et le point d'appui de toute tyrannie, et que par conséquent il y fallait porter le premier coup. L'émancipation des catholiques d'Irlande et d'Angleterre devint la préoccupation de tous ses jours, le rêve constant de son génie. Je ne vous en raconterai pas toutes les tentatives et toutes les déceptions. Les unes comme les autres furent innombrables. Dix années nouvelles s'écoulèrent dans ces infructueux essais. Ni l'homme ni le temps n'étaient mûrs ; la Providence est lente, et une patience égale à la sienne est le don qu'elle accorde aux hommes dignes de lui servir d'instrument. Enfin, l'heure sonna où O'Connell put se flatter d'être le chef moral de sa nation, d'avoir dans sa main tous les esprits et tous les cœurs, toutes les idées et tous les intérêts de l'Irlande, et que pas un mouvement ne s'opérerait que sous sa souveraine direction. Il lui en avait coûté vingt années de travaux pour arriver à ce jour mémorable où il put se dire sans orgueil : Maintenant je suis le roi de l'Irlande.

C'est beaucoup, Messieurs, de se faire chef de parti. Quand un homme a le droit de se dire qu'il gouverne un parti, il y a de quoi satisfaire la plus immodérée des ambitions : tant il est difficile d'amener à l'obéissance ceux-là mêmes qui partagent toutes nos pensées et tous nos desseins. C'est un chef-d'œuvre d'habileté et de force que de créer un parti, et pourtant le chef de parti n'est rien en comparaison de l'homme qui est devenu le chef moral d'une nation tout entière et qui la maintient sous ses lois, sans armées, sans police, sans tribunaux, sans autre ressource que son génie et son dévouement. Le règne d'O'Connell commença en 1823. Il établit en cette année-là, par toute l'Irlande, une association qu'il appela l'association catholique, et comme aucune association n'a de puissance sans un revenu constant, O'Connell fonda la rente de l'émancipation, qu'il fixa à deux sous par mois.

Gardons-nous de sourire, Messieurs, il y avait dans ces deux sous par mois un grand calcul de finances et un plus grand calcul de cœur. L'Irlande était pauvre, et un peuple pauvre n'a qu'un moyen de devenir riche, c'est que chaque main donne à la patrie du peu qu'elle a. Le sou de l'émancipation conviait tout enfant d'Érin à prendre part au glorieux travail de l'affranchissement ; la misère, si profonde qu'elle fût, n'était à aucun l'espérance d'être assez riche au bout du mois pour faire une insulte à l'or de l'Angleterre.

L'association catholique et la rente de l'émancipation eurent un succès inouï et élevèrent l'action d'O'Connell à la puissance et à la dignité d'un gouvernement.

Trois ans après, en 1826, lors des élections générales de l'empire britannique, on fut étonné de voir les Irlandais, qui n'avaient apporté jusque-là dans les scrutins qu'un vote honteux et acquis d'avance à leurs oppresseurs, on fut, dis-je, étonné de les voir déposer dans l'urne des noms qui protestaient de leurs droits et de l'intention où ils étaient de les défendre désormais.

Ce n'était rien encore : bientôt O'Connell parut devant les électeurs de Clare et se porta lui-même comme candidat au par-

lement d'Angleterre. Il fut élu, malgré le serment qui mettait entre lui et la législature la barrière de l'apostasie; et il osa se présenter, son élection à la main, sa foi dans son cœur, dans ces murs de Westminster, qui frémirent en voyant un catholique violer leur majesté et leur intolérance séculaires par l'inouïe prétention de siéger et de faire siéger, dans la personne d'un proscrit, d'un catholique, d'un Irlandais, la personne même de tout un peuple.

L'opinion publique était ébranlée jusque dans ses fondements; toute l'Irlande était debout, fière et obéissante, agitée et pacifique : des vœux, des acclamations, des secours, lui venaient de tous les points de l'Europe, des rivages de l'Amérique et de l'Angleterre elle-même, sensible enfin, dans une partie des siens, au cri d'une justice si éloquemment réclamée. Ni le ministère anglais, ni le roi de la Grande-Bretagne, ne voulaient l'émancipation des catholiques; d'ardents préjugés vivaient encore au sein des deux Chambres, qui avaient plusieurs fois repoussé, depuis trente ans, des projets de cette nature, quoique adoucis pour l'orgueil protestant par de dures conditions. Mais c'était en vain que les restes des passions anciennes opposaient une digue au sentiment de l'équité générale; le monde était à une de ces heures magiques où il ne fait pas ce qu'il veut. Le 15 avril 1829, l'émancipation des catholiques fut proclamée par un bill émané du Ministère, accepté de la législature et signé par le roi.

Arrêtons-nous un moment, Messieurs, pour réfléchir aux causes d'un si mémorable événement, car vous comprenez bien qu'un seul homme, quel que fût son génie, n'eût pas été capable d'opérer cette révolution si elle n'avait été préparée de loin et amenée à sa maturité par la force même des temps. Il faut le reconnaître, sous peine d'excéder dans la louange la plus juste et de faire de l'admiration un sentiment aveugle encore plus que généreux. Ce fut parmi nous,... car je ne perds jamais l'occasion de rentrer dans ma patrie, ce fut parmi nous, en France, au dix-huitième siècle, que le principe de la liberté de conscience

retrouva son cours depuis longtemps affaibli et détourné. La philosophie de cet âge, quoique ennemie du christianisme, lui emprunta le dogme de la liberté des âmes et le soutint avec un zèle qui ne faillit jamais, moins sans doute par amour de la justice et de la vérité, qu'avec le dessein d'ébranler le règne de Jésus-Christ. Mais quelle que fût sa pensée, elle fondait dans les esprits le retour d'une tolérance équitable et préparait, pour les siècles à venir, l'affranchissement de tant de peuples chrétiens opprimés par la main de fer du despotisme et de l'hérésie.

Ainsi, Dieu a-t-il coutume de tirer le bien du mal, et il ne se produit rien dans le monde, même contre la vérité et la justice, qui ne doive, tôt ou tard, par une divine transformation, servir la cause de la justice et de la vérité. Cette idée française de la liberté de conscience avait passé en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique, et O'Connell, qui la rencontra sur sa glorieuse route, la fit servir sans peine à l'accomplissement de son œuvre.

C'est pourquoi, Messieurs, avant d'insister sur la reconnaissance que nous lui devons, il est juste que je vous convie à honorer d'une acclamation sincère et unanime tous ceux qui ont aidé cette grande œuvre de l'émancipation des catholiques. C'est la première fois que dans une assemblée française, au pied des autels, sous les regards de Dieu et des hommes, nous avons l'occasion de payer un tribut de reconnaissance aux coopérateurs de l'affranchissement de nos frères d'Irlande et d'Angleterre, aux instruments divers, éloignés ou prochains, de ce grand acte du 15 avril 1829, que tant de cœurs appelaient, que tant de souverains pontifes, dans les mystérieuses veilles du Vatican, avaient ardemment imploré, et qui restera à tout jamais dans l'histoire comme un monument d'une des plus belles heures que Dieu ait accordées à la conscience du genre humain. Unissez-vous donc à moi, ô mes frères, unissez-vous tous à moi du fond du cœur, et les mains levées vers Dieu, disons ensemble : Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à sir Robert Peel et à Sa Grâce le duc de Wellington, qui ont présenté au Parlement anglais le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur,

gloire et reconnaissance éternels à la Chambre des Communes et à la Chambre des Pairs d'Angleterre, qui ont accepté le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à S. M. le roi Georges IV, qui a signé et sanctionné le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à ces protestants d'Angleterre et d'Irlande qui, avec la magnanimité d'un esprit vraiment patriotique et chrétien, ont favorisé la présentation, la discussion, l'adoption du bill qui a émancipé les catholiques ! Mais aussi, et par-dessus tout, louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à l'homme qui a rassemblé dans sa puissante main les éléments épars de la justice et de la délivrance, et qui, les poussant au terme avec une patience vigoureuse que trente années n'ont pas lassée, a fait luire enfin sur sa patrie le jour inespéré de la liberté de conscience, et a ainsi mérité, non pas seulement le titre de libérateur de son pays, mais le titre œcuménique de libérateur de l'Église !

Car, n'y eût-il que l'Irlande à qui l'émancipation eût profité, quel est l'homme, dans l'Église, après Constantin, qui ait affranchi d'un seul coup sept millions d'âmes ? Rappelez vos souvenirs ; cherchez dans l'histoire, depuis le premier et fameux édit qui accorda aux chrétiens la liberté de conscience, et voyez s'il s'y rencontrera beaucoup d'actes comparables par l'étendue des effets à l'acte d'émancipation ! Voilà sept millions d'âmes libres de servir et d'aimer Dieu jusqu'à la consommation des temps, et chaque fois que ce peuple, avançant dans sa vie et dans sa liberté, reportera en arrière le regard de l'homme qui étudie le secret de ses voies, il rencontrera le nom d'O'Connell à la fin de sa servitude et au commencement de sa renaissance.

Mais l'acte d'émancipation n'a pas atteint la seule Irlande ; il embrassait dans sa plénitude tout l'empire britannique, c'est-à-dire, outre l'Irlande, l'Écosse et la Grande-Bretagne, ces îles, ces péninsules et ces continents où l'Angleterre étendait autrefois avec sa domination l'intolérance de ses lois. Voilà donc cent millions d'hommes, voilà les rivages baignés par vingt mers et les

mers elles-mêmes délivrés du joug spirituel. Les vaisseaux de l'Angleterre voguent désormais sous le pavillon de la liberté de conscience, et les innombrables peuples qu'ils touchent de leur proue ne peuvent plus séparer dans leur pensée la puissance, la civilisation, la liberté de l'âme, ces trois choses nées du Christ et laissées comme son héritage terrestre aux nations qui embrassent le mystère libérateur de sa croix. Quelles conséquences, Messieurs, d'un seul acte ! quel horizon sans mesure ouvert aux espérances de l'Église ! Ai-je besoin d'en dire davantage pour que vous ne regrettiez plus la hardiesse avec laquelle je prononçais le nom d'O'Connell après les noms de Moïse, de Cyrus, de Judas Macchabée, de Constantin, de Charlemagne et de Grégoire VII, tous agissant avec la force de la souveraineté régulière, tandis qu'O'Connell n'avait que la force du citoyen et la souveraineté du génie.

Et pourtant je n'ai pas tout dit. Il est un péril que court la société moderne, le plus grand de tous, je veux dire l'alliance de la servitude spirituelle avec la liberté civile. Des circonstances qu'il serait trop long de déduire poussent sur cette pente funeste les destinées de plus d'un peuple, et l'Angleterre était là pour les encourager de son exemple, ayant d'une part des institutions libérales qu'elle garde avec une suprême jalousie, et de l'autre accablant une portion de ses sujets sous le sceptre d'un fanatisme autocratique et intolérant. O'Connell a brisé cet enseignement terrible donné par l'Angleterre au continent européen. Les peuples jeunes encore dans la liberté civile ne verront plus leur frère aîné les pousser dans la voie de la servitude religieuse par le spectacle d'une adultère contradiction. Désormais toutes les libertés sont sœurs ; elles entreront ou sortiront le même jour toutes ensemble, famille en effet inséparable et sacrée, dont nul membre ne peut mourir sans la mort de tous.

Enfin, considérez ceci : que le principe de la liberté de conscience, d'où dépend l'avenir de la vérité dans le monde, était déjà appuyé en Europe par la puissance de l'opinion et par la puissance du catholicisme ; car partout où l'opinion peut s'ex-

primer, elle demande la liberté de conscience, et dans la plupart des grands États catholiques, elle est établie déjà de droit et de fait. Le protestantisme seul n'avait pas encore donné sa voix à ce solennel traité des âmes ; malgré son principe en apparence libéral, il gardait au fond l'intolérance native de l'hérésie. Grâce à O'Connell, l'opinion, le catholicisme et le protestantisme, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles et religieuses de l'Europe, sont d'avis de poser le travail de l'avenir sur l'équitable transaction de la liberté de conscience.

Et lorsque les résultats en seront acquis au monde, lorsque nous aurons vu, non pas nous, mais nos descendants, toutes les erreurs religieuses vaincues par le développement pacifique du Christianisme ; lorsque l'Islamisme, déjà mourant, se sera éteint sans retour ; que le Brahmanisme et le Bouddhisme, déjà menacés, auront accompli leur cycle transitoire ; qu'il ne restera plus en présence que l'affirmation totale de la vérité et le néant total de l'erreur, et qu'ainsi le débat des intelligences touchera au moment suprême de sa consommation, alors la postérité connaîtra O'Connell tout entier ; elle jugera quelle était la mission et quelle a été la vie de l'homme qui a su affranchir, dans le sanctuaire du for intérieur, tous les royaumes de l'Angleterre, ses colonies, ses flottes, sa puissance, et les mettre par tout l'univers, d'une manière directe ou indirecte, au service de la cause de Dieu, de son Christ et de son Église. Elle jugera s'il n'a pas mérité, dans le sens chrétien et universel, ce titre de libérateur que nous lui décernons dès aujourd'hui.

Mais il l'a été encore d'une autre manière, qu'il me reste à vous dire.

Ce n'est pas seulement l'Église qui est persécutée ici-bas, l'humanité l'est aussi. L'humanité, comme l'Église, est tour à tour persécutée et délivrée, et par la même raison. L'Église est persécutée, parce qu'elle possède des droits et qu'elle impose des devoirs ; l'humanité l'est, parce qu'elle a aussi dans son domaine des devoirs et des droits. La justice nous pèse, n'importe sur quelle tête elle réside, et nous cherchons à lui échapper, non-

seulement au détriment de Dieu, mais au détriment de l'homme. Nous nions les droits de l'homme comme nous nions les droits de Dieu; et c'est une grande erreur de croire qu'il n'y a ici-bas qu'un combat, et que, l'Église ayant sacrifié ses intérêts éternels, il ne resterait pas d'autres intérêts pour lesquels il faudrait tirer l'épée. Non, Messieurs, détrompons-nous, les droits de Dieu et les droits de l'humanité sont conjoints; les devoirs envers Dieu et les devoirs envers l'humanité ont été confondus dans la loi de l'Évangile aussi bien que dans la loi du Sinaï; tout ce qui se fait pour ou contre Dieu se fait pour ou contre l'homme. Comme Dieu est persécuté, nous le sommes aussi; comme Dieu est délivré, nous le sommes pareillement. L'histoire du monde, aussi bien que l'histoire de l'Église, a ses persécuteurs et ses libérateurs : je pourrais vous en dresser des tables; mais le temps nous presse, laissons le passé, et venons de nouveau à ce cher et glorieux O'Connell, pour le voir fils de l'homme après l'avoir vu fils de Dieu.

Il avait cinquante-quatre ans le jour où fut conquis le bill d'émancipation des catholiques. Cinquante-quatre ans, Messieurs, c'est un âge terrible, non parce qu'il approche de la vieillesse, mais parce qu'il possède assez de force pour être ambitieux avec assez de lassitude pour être content du passé et songer au repos de la gloire. Il est peu d'hommes qui, ayant obtenu par trente années de travaux un triomphe éclatant, et surtout un triomphe auguste comme celui de l'acte d'émancipation, aient assez de courage pour commencer une seconde carrière et pour exposer leur renommée aux coups de la fortune, tandis qu'ils peuvent jouir d'une vieillesse heureuse et toute couronnée. D'autres se laissent aller au piège d'une vulgaire ambition. On voit ces tribuns du peuple, après avoir servi dans leur premier âge la cause de la justice et de la liberté, se détacher d'elle sous quelque couleur de devoir, se persuader qu'il y a deux manières de les servir, et, trompés par l'inconstance, faire de la seconde part de leur vie une insulte à la première.

O'Connell, Messieurs, sut éviter l'un et l'autre écueil; il de-

meura jeune et ignorant des années jusqu'à la fin de sa vie. J'aperçois des jeunes gens dans cet auditoire. O'Connell, Messieurs, fut de votre âge tant qu'il n'eut pas disparu du milieu de nous ; il a vécu, il est mort dans la sincérité d'une inaltérable jeunesse. A peine s'était-il donné le temps de voir son triomphe, à peine avait-il forcé, par une seconde élection, les portes du Parlement, qu'il se leva de son siège, et que, à l'étonnement de toute l'Angleterre, il courut en Irlande. Qu'y va-t-il chercher ? Il va dire à sa chère Erin que ce n'est pas assez d'avoir affranchi la conscience, que Dieu et l'homme sont inséparables, et qu'après avoir servi la patrie du Ciel, s'il reste quelque chose à faire pour la patrie de la terre, c'est n'avoir accompli que le premier commandement, mais non pas le second, et que tous les deux n'en faisant qu'un, n'avoir pas accompli le second, ce n'est pas même avoir accompli le premier. Il lui confesse, vieux et comblé de gloire, que son intention est de recommencer sa vie, et de ne pas se reposer un seul jour tant qu'il n'aura pas obtenu l'égalité des droits entre l'Angleterre et l'Irlande. Car tel était, en ce qui concerne le droit humain, l'état des deux pays, que l'un paraissait à peine le satellite de l'autre. L'Angleterre avait diminué la propriété, le commerce, l'industrie, tous les droits de l'Irlande, pour augmenter les siens ; et cette odieuse tactique plaçait l'Irlande dans un état d'infériorité qui allait jusqu'à l'impuissance de vivre. Tel est le despotisme, Messieurs, et nous en sommes tous coupables à un certain degré ; tous, plus ou moins, nous diminuons les droits d'autrui pour augmenter les nôtres, et l'homme qui est exempt de cette tache si opiniâtre dans notre espèce, peut croire qu'il est arrivé au dernier point de perfection de la nature humaine.

O'Connell a tenu parole ; il n'a pas manqué un seul jour de réclamer l'égalité de droits entre l'Angleterre et l'Irlande, et il a usé dans ce second travail les dix-sept dernières années de sa vie. Il obtint que le Ministère présentât plusieurs bills dans le sens de l'égalité des droits ; le Parlement les repoussa constamment. Le libérateur ne se rebuta point ; il eut le plaisir de voir tom-

ber sous ses coups les municipalités d'Irlande exclusivement composées de protestants, et le premier catholique depuis deux siècles, il vit sur sa poitrine les insignes de Lord-Maire de Dublin.

Cette constance à revendiquer les droits humains de sa patrie, sans jamais se laisser abattre ni par l'âge ni par l'insuccès, eussent suffi, Messieurs, pour marquer la place d'O'Connell parmi les libérateurs de l'humanité ; car quiconque sert son pays dans le sens général des droits de tous n'est pas l'homme d'un temps ni d'un lieu ; il parle pour les peuples présents et à venir, il leur donne l'exemple et le courage, il jette dans le monde une semence que le genre humain moissonnera tôt ou tard. Nous jugerons mieux encore l'action civile d'O'Connell si nous examinons les bases où il la plaça et la doctrine qu'il nous a léguée au sujet de la résistance à l'oppression.

Réclamer le droit, tel fut pour O'Connell le principe de la force contre la tyrannie. Il y a, en effet, dans le droit, comme dans tout ce qui est vrai, une puissance propre, éternelle et indestructible, qui ne peut disparaître que lorsque le droit n'est plus même nommé. La tyrannie serait invincible si elle réussissait à anéantir l'idée du droit avec son nom, à créer sur la terre le silence du droit. Elle tâche du moins d'approcher de ce terme absolu et de diminuer par tous les moyens de violence et de corruption la bouche de la justice. Tant qu'il reste une âme juste avec des lèvres hardies, le despotisme est inquiet, il s'agite, il se doute que l'éternité conspire contre lui. Le reste lui est indifférent ou du moins ne l'effraie que peu. En appelez-vous aux armes ? c'est l'affaire d'une bataille. A l'émeute ? c'est l'affaire de quelques agents de police. La violence est du temps, le droit est du ciel. Quelle dignité, quelle force dans le droit qui parle avec calme, avec honnêteté, avec sincérité, par le cœur d'un homme de bien ! Sa nature est contagieuse ; dès qu'on l'entend, l'âme le reconnaît et l'étreint ; il suffit quelquefois d'un moment pour que tout un peuple le proclame et soit à ses genoux. On oppose, il est vrai, que la réclamation du droit n'est pas toujours

possible et qu'il est des temps et des lieux où l'oppression est déjà si invétérée, que la parole du droit y est aussi chimérique que sa réalité. Il en peut être ainsi ; mais ce n'était point la position d'O'Connell et de sa patrie. O'Connell et l'Irlande pouvaient parler, écrire, pétitionner, s'associer, élire des magistrats et des députés. Le droit de l'Irlande était méconnu, mais non pas désarmé, et dans cet état de choses, la doctrine d'O'Connell était celle du christianisme et de la raison. La liberté est une œuvre de vertu, une œuvre sainte, et par conséquent une œuvre de l'esprit.

Mais la réclamation du droit doit être persévérante. L'affranchissement d'un peuple n'est pas l'affaire d'un jour ; il rencontre infailliblement dans les idées, les passions, les intérêts et l'entrelacement toujours profond des choses humaines, mille obstacles accumulés par le temps, et que le temps seul est capable de soulever, pourvu qu'on aide son cours par une action parallèle et ininterrompue. Il ne faut pas, disait O'Connell, parler aujourd'hui et demain, écrire, pétitionner, s'associer aujourd'hui et demain ; il faut parler toujours, écrire toujours, pétitionner toujours, s'associer toujours, jusqu'à ce que le but soit atteint et le droit satisfait. Il faut laisser la patience de l'injustice et forcer la main de la Providence. Vous l'entendez, Messieurs, ce n'est pas ici l'école des désirs vains et sans vertu, c'est l'école des âmes trempées pour le bien, qui en savent le prix et ne s'étonnent pas qu'il soit grand. O'Connell, du reste, a donné à ses leçons la sanction de ses exemples ; ce qu'il disait, il le faisait ; et nulle vie n'a été jusqu'au dernier moment plus infatigable et mieux remplie que la sienne. Il travaillait devant l'avenir avec la certitude qu'inspire le présent ; il n'était jamais surpris ni mécontent de n'être pas au terme ; il savait qu'il ne l'atteindrait pas de son vivant, il en doutait du moins, et on eût dit, à la ferveur de ses actes, qu'il n'avait plus qu'un pas et qu'un jour à franchir. Qui comptera le nombre des assemblées où il a porté la parole et présidé, les pétitions qu'il a dictées, ses voyages, ses démarches, ses triomphes populaires et cet inexprimable arsenal d'idées et de

faits qui composent le tissu fabuleux de ses soixante-douze ans ? C'était l'héroule de la liberté.

A la persévérance dans la réclamation du droit il ajoutait une condition qui lui parut toujours d'une souveraine importance, c'était d'en être un irréprochable organe, et, à expliquer cette maxime par sa conduite, on voit d'abord qu'il entendait que tout serviteur de la liberté la voulût également et efficacement pour tous, non pas seulement pour son parti, mais pour le parti adverse ; non pas seulement pour sa religion, mais pour toutes ; non pas seulement pour son pays, mais pour le monde entier. L'humanité est une, et ses droits sont les mêmes partout, encore que leur exercice diffère selon l'état des mœurs et des esprits. Quiconque excepte un seul homme dans la réclamation du droit, quiconque consent à la servitude d'un seul homme, blanc ou noir, ne fût-ce même que par un cheveu de sa tête injustement lié, celui-là n'est pas un homme sincère et ne mérite pas de combattre pour la cause sacrée du genre humain. La conscience publique repoussera toujours l'homme qui demande une liberté exclusive ou même insouciant du droit d'autrui, car la liberté exclusive n'est plus qu'un privilège, et la liberté insouciant des autres n'est plus qu'une trahison. L'on voit tel peuple arrivé à un certain développement de ses institutions sociales, s'arrêter tout court ou même retourner en arrière. Ne vous demandez pas pourquoi. Vous pouvez être sûrs qu'il se passe au sein de ce peuple quelque sacrifice occulte du droit, et que les défenseurs apparents de sa liberté, incapables de la vouloir pour d'autres que pour eux, ont perdu le prestige qui la conquiert et qui la sauve, qui la conserve et qui l'étend. Fils dégénérés des saints combats, leur parole éternée roule dans un cercle vicieux où il suffit de les écouter pour leur avoir déjà répondu.

Il n'en fut jamais ainsi d'O'Connell ; jamais, en cinquante ans, sa parole ne perdit une seule fois le charme invincible de la sincérité. Elle vibrat pour le droit de son ennemi comme pour le sien. On l'entendait flétrir l'oppression de quelque part qu'elle vint et sur quelque tête qu'elle tombât ; aussi attirait-il à sa cause, à

la cause de l'Irlande, des âmes éloignées de la sienne par l'abîme des dissentiments les plus profonds ; des mains fraternelles cherchaient sa main de tous les points les plus éloignés du monde. C'est qu'il y a dans le cœur de l'homme honnête qui parle pour tous, et qui, en parlant pour tous, semble même quelquefois parler contre lui ; il y a là, dis-je, une toute-puissance de supériorité logique et morale qui produit presque infailliblement la réciprocité.

Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais ; donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne où vous êtes esclaves.

O'Connell entendait encore en un autre sens cette maxime, qu'il fallait être irréprochable dans la réclamation du droit. Il voulait qu'on portât à l'autorité, et à la loi qui en est la plus haute expression, un respect sincère et religieux. Car l'autorité est aussi une liberté, et quiconque, voulant défendre celle-ci attaque celle-là, ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. L'autorité est une partie intégrante de la liberté, comme le devoir rentre dans le droit par une corrélation manifeste, puisque le droit d'un homme entraîne nécessairement le devoir d'un autre. C'est pourquoi les chartes civiles, aussi bien que la grande charte évangélique, consacrent en même temps le droit et le devoir, la liberté et l'autorité. Toute main qui les sépare les anéantit, et jamais un peuple qui ne les vénère pas au même titre ne sera capable de devenir un peuple libre. O'Connell poussait jusqu'à la superstition le respect de la loi ; il se permettait tout jusqu'à la limite où il rencontrait une loi évidemment en vigueur. Et pourtant nul homme n'a fait sous des lois, même persécutrices, un plus surprenant usage de l'espace qu'elles laissaient à sa disposition. Sa profonde connaissance du droit servait admirablement la magie de ses marches et de ses contre-marches, et il a eu l'honneur de mourir, après quarante-sept ans de luttes civiles, sans avoir encouru une seule condamnation judiciaire définitive. Une fois, lors de cette

fameuse assemblée de Clontarf, il eut peur d'avoir été pris dans un piège où il n'aurait pas laissé sans tache la robe baptismale de son tribunat populaire et chrétien. La veille de l'assemblée, à quatre heures du soir, au moment où Dublin et l'Irlande regorgeaient de troupes britanniques, le vice-roi fit proclamer une ordonnance d'interdiction. Les cheveux se dressèrent sur la tête d'O'Connell par la pensée d'une collision inévitable entre le peuple et l'armée. On le vit, pâle et agité, expédier toute la nuit avertissements sur avertissements, courriers sur courriers ; et enfin, à l'aube du jour, après une nuit affreuse, il eut le bonheur que pas une âme ne se trouvât sur ce champ de Clontarf qui en attendait cinq cent mille.

Ce fut l'occasion de son dernier triomphe. Vous savez comment l'Angleterre voulut lui faire expier une fois cette agitation semi-séculaire où il avait tenu tout une partie de l'empire ; comment il fut cité, condamné, emprisonné, et, enfin, la sentence portée devant la Chambre des Pairs¹ d'Angleterre par l'appel de l'homme qui devait y compter tant d'ennemis. Moment célèbre, où toute l'Irlande vint visiter dans sa prison le libérateur captif, où les évêques assemblés émirent une prière à Dieu pour que l'homme d'Erin fût conforté dans la tribulation et en sortit victorieux ! Cette prière de tout le peuple fut exaucée, et après un magnanime arrêt qui déclara qu'O'Connell n'avait point failli, l'Irlande eut encore une fois l'orgueil et la consolation de porter son vieux père dans toute la gloire qu'elle lui avait faite, et qui semblait ne pouvoir plus ni croître ni finir.

Selon les pensées des hommes, O'Connell eût dû mourir ce jour-là. Mais l'arbitre des destinées et le juge des cœurs en avait autrement décidé. O'Connell était chrétien ; la foi et l'amour de Dieu avaient été les principes vivifiants de toute son existence ; toutefois, si vrai fidèle qu'il eût été, il avait pu n'être pas insensible au magnifique enchaînement de ses jours. La gloire est un poison subtil qui pénètre l'airain des cœurs les mieux trempés ; O'Connell méritait que Dieu le purifiât vivant, et mit sur sa tête, après tant de couronnes qui ne s'y étaient jamais flétries, cette

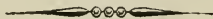
couronne suprême de l'adversité sans laquelle aucune gloire n'est parfaite ni sur la terre ni dans le Ciel.

O'Connell vit une partie des siens se détacher de lui ; son âme fut blessée dans l'orgueil et dans l'amitié ; elle le fut aussi dans le peuple, qu'il avait si tendrement et si efficacement servi. Une famine horrible moissonna sous ses yeux les enfants d'Erin ; il vit des maux contre lesquels l'éloquence et le génie ne pouvaient rien, et sentit jusqu'au fond toute l'impuissance de la gloire. Mais, pendant qu'il était en proie à cette douloureuse agonie, tout à coup, sur les rives sacrées du Tibre, une voix fut entendue qui fit tressaillir le monde et la chrétienté. L'une et l'autre attendaient un père qui ressentit les besoins des siècles nouveaux, qui les prit dans sa main pontificale et pacifique, et les élevât de terre jusqu'à la hauteur même de la religion. Cette attente et ces vœux étaient exaucés : O'Connell pouvait mourir, Pie IX était au monde ; O'Connell pouvait se taire, Pie IX parlait ; O'Connell pouvait descendre dans les langes du tombeau, Pie IX était debout sur la chaire de saint Pierre. Le vieil et mourant athlète de l'Église et de l'humanité ne s'y trompa point ; la force et la faiblesse de sa vie lui furent révélées, il connut qu'il n'avait été que le précurseur d'un plus grand libérateur que lui, et comme Jean-Baptiste allait visiter dans le désert l'envoyé qu'il attendait, et dont il ne se croyait pas digne de délier la chaussure, O'Connell tourna les yeux vers Rome, et, faisant un dernier effort sur l'âge et sur le malheur, il partit dans la simplicité et dans la joie du pèlerin. Mais il était trop tard ; le souffle lui manqua sur les bords de la Méditerranée, lorsqu'il entrevoyait déjà les coupoles et l'horizon de Rome. Tout Rome l'attendait et lui préparait des arcs de triomphe. Son cœur seul arriva dans la ville, où Pie IX le reçut. Le pontife, posant les mains sur le fils d'O'Connell, lui dit ces mots : « Puisque je suis privé du bonheur, si longtemps désiré, d'embrasser le héros de la chrétienté, que j'aie du moins la consolation d'embrasser son fils ! » Ne cherchons pas ailleurs, Messieurs, le tombeau d'O'Connell ; il n'est point en Irlande, si digne qu'elle fût de le posséder éternellement : le tombeau d'O'Con-

nell est dans les bras et dans l'âme de Pie IX. C'est là qu'il nous faut regarder pour dire au libérateur la parole suprême, la parole et la prière de l'adieu.

Recueillons-nous un moment.

Messieurs, les intérêts de l'Église sont ceux de l'humanité, et les intérêts de l'humanité sont ceux de l'Église. Le Christianisme, dont l'Église est le corps vivant, n'est parvenu à un aussi haut degré de puissance qu'à cause de la fusion profonde qui existe entre lui et l'humanité. Or, la société moderne est l'expression des besoins de l'humanité, et par conséquent elle est aussi l'expression des besoins de l'Église ; et ce peu de mots vous donne la signification intime de la vie d'O'Connell. O'Connell a été, dans notre âge de divisions, le premier médiateur entre l'Église et la société moderne ; ce qui revient à dire qu'il a été, dans ce même âge, le premier médiateur entre l'Église et l'humanité. Il faut le suivre, Messieurs, si nous voulons servir Dieu et les hommes. Sans doute c'est le monde qui s'est séparé de nous, qui a voulu vivre et se gouverner sans nous ; mais qu'importe d'où soit venu le mal, et en qui ait été l'orgueil de la séparation. Nous sentons aujourd'hui le besoin que nous avons les uns des autres ; allons au-devant du monde, qui lui-même nous recherche et nous attend. Cette admiration qu'il verse sur la mémoire d'O'Connell, ces cris d'amour qu'il élève autour de Pie IX, c'est un vœu qu'il épanche à la face du ciel, et une preuve qu'il n'est pas insensible envers qui comprend ses maux et ses besoins. Comprenez-les, Messieurs ; marchons de loin, mais avec foi, sur les traces glorieuses que nous venons de parcourir ; et si déjà vous en sentez le vouloir, si les vaines ombres du passé diminuent dans votre esprit, si la force vous vient, et avec elle un pressentiment que vous ne serez pas inutiles à la cause de l'Église et de l'humanité, ah ! n'en cherchez point la cause, dites-vous que Dieu vous a parlé une fois par l'âme d'O'Connell.



ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CH. - AUGUSTE DE FORBIN-JANSON ,

ÉVÊQUE DE NANCY ET DE TOUL.



ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CH.-AUGUSTE DE FORBIN-JANSON,

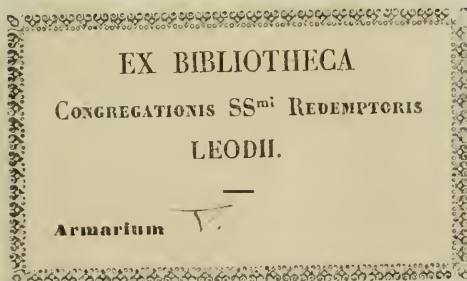
PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NANCY,

LE 28 AOUT 1844,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Des Frères Prêcheurs.



PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue des Saints-Pères, 64.



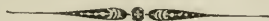
1844.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CHARLES-AUGUSTE DE FORBIN-JANSON,

ÉVÊQUE DE NANCY ET DE TOUL.



MONSEIGNEUR ¹,

MESSIEURS ,

Parmi les hommes que la Providence de Dieu a donnés à l'Eglise de France depuis quarante ans , il en est peu qui ait attiré l'attention de ses contemporains au même degré que Mgr. Charles-Auguste de Forbin-Janson , évêque de Nancy et de Toul , primat de Lorraine , maintenant retourné à Dieu. Il en est peu surtout qui , avec des qualités de cœur aussi remarquables , avec les dons d'une intelligence aussi vive, ait moins triomphé des obstacles de sa vie , et moins placé sa personne et sa mémoire à l'abri des sentimens contraires. Sur les rivages de

¹ Mgr. Menjaud , évêque de Nancy et de Toul.

l'Asie , aux bords plus lointains des fleuves de l'Amérique , il a vu des populations s'attacher à ses pas , s'enivrer de sa parole , l'appeler tout haut des noms les plus chers à l'homme ; il en a vu d'autres le repousser de leur sein , et il est mort loin de son siège épiscopal , après quatorze années d'exil , dans un âge prématuré. Moins heureux qu'un autre évêque de son temps , dont le palais fut détruit deux fois par la tempête , il n'a pu mourir au milieu de son troupeau , et recevoir dans son cercueil cette dernière visite des peuples qui leur inspire , quand tout est fini , un sentiment plus modéré de leur puissance et une équité plus calme dans leurs jugemens. Je viens , Messieurs , parler sur cette tombe que vous n'avez pas vue , et que vous ne verrez jamais ; j'y viens parce que la vie de Mgr. de Janson mérite d'être étudiée dans ses succès et dans ses revers , parce qu'elle peut profiter à plusieurs , parce que l'Eglise de France lui doit un souvenir : mais j'y viens aussi par un sentiment qui m'est personnel. Chose singulière ! les deux évêques de France que la foudre de ce siècle a le plus frappés , sont les deux évêques qui m'ont aimé davantage. Je n'ai pu rendre à l'un les derniers devoirs de la piété filiale , je viens les rendre à celui-ci.

Ne croyez pas toutefois que j'abuserai des droits de la mort ; si la mort favorise la justice , elle ne doit

point favoriser la flatterie ; elle m'avertit , au contraire , en reportant ma pensée vers les sévères jugemens de Dieu , qu'en nulle autre occasion je ne dois me sentir plus fort de mon ministère pour remplir envers toute créature les obligations sacrées de la vérité et de la sincérité. Je serai vrai, Messieurs, je serai juste ; je serai surtout chrétien, c'est-à-dire, que j'honorerai la justice et la vérité par un accent qui ne blessa le cœur de personne.

Dois-je , Messieurs, vous entretenir des ancêtres de Mgr. de Janson ? C'est un penchant naturel à l'homme de rechercher son origine , de démêler dans la suite innombrable des générations les canaux par où lui est arrivée cette goutte de vie qu'il possède, goutte amère et précieuse , qui a traversé les siècles pour venir de Dieu à lui , et qui doit sans doute son originalité propre à toutes les vicissitudes d'un si extraordinaire chemin. Comme un navigateur échoué, dans des contrées inconnues, à l'embouchure d'un fleuve , en remonte le cours , et s'avance de campemens en campemens vers les montagnes mystérieuses qui en contiennent la source , ainsi l'homme , voyageur déposé par l'éternité dans un point du temps et de l'espace , se retourne vers sa source , et se cherche lui-même dans des âges où il n'était pas encore. Mais hélas ! les nations elles-mêmes ne connaissent pas leur origine ; elles se rencontrent

tout-à-coup dans l'histoire , le lendemain d'un combat, et c'est en vain qu'elles veulent passer plus haut, pour arracher à l'antiquité le secret de leur destin primitif. Comment un simple homme pourrait-il obtenir du temps ce que les grands peuples n'ont jamais obtenu de lui ? Aussi les plus illustres familles n'aspirent-elles qu'à des aïeux récents , et par de là ce terme où commence si près de nous leur hérédité constante, elles se perdent avec le reste de l'humanité dans une commune ignorance de ce qu'elles furent jadis. Mais si peu loin qu'un homme puisse atteindre ses pères , c'est toujours pour lui une consolation d'en regarder le visage , et nous , spectateurs des vies célèbres , nous sommes volontiers curieux de la question de leurs ancêtres.

Quels étaient donc les ancêtres de Mgr. de Janson ? Jusqu'où son regard plongeait-il dans le passé, lorsque , jeune encore , il cherchait à se deviner lui-même ? Ne fût-ce que pour apprécier le cours de ses idées et la valeur de ses sacrifices , nous avons besoin de connaître le sang qu'il trouva dans ses veines. Or, Messieurs , il eut , dans un siècle plébéien , l'incomparable malheur de naître d'une race historique. A toutes les époques , une grande naissance est un fardeau ; mais n'ai-je pas le droit de l'appeler un malheur lorsqu'elle ne rencontre plus rien autour d'elle qui lui réponde , et que l'élévation qui

en résulte encore n'attire que la défiance , n'obtient que l'exclusion , ne crée que l'impossibilité ? Ah ! ceux-là sont heureux qui naissent à la mesure de leur temps , patriciens dans un siècle patricien , plébéiens dans un siècle plébéien ! Ceux-là sont heureux , et la moindre justice qu'ils doivent à ceux qui n'ont pas la même fortune , c'est de comprendre combien est dure leur position. L'homme n'est fort que par sa correspondance au mouvement réel de l'humanité , et toutes les fois qu'il reste en dehors de ce mouvement ou qu'il lutte contre lui , il est semblable au passager laissé dans un désert par le vaisseau qui le portait , et dont il suit de l'œil sur les flots l'irréparable fuite. En vous parlant des ancêtres de Mgr. de Janson , Messieurs , je vous parle donc de son premier malheur , et plus je vous ferai voir qu'ils étaient grands , plus vous aurez à conclure que le mérite de leur héritier , s'il en a eu quelqu'un , a été un rare et difficile mérite.

Le douzième siècle avait déjà ouï le nom des Forbin ; l'Angleterre et l'Italie le lui avaient répété. Au treizième siècle , Charles I^{er} d'Anjou , comte de Provence , les appela dans ses états , et les combla d'honneurs et de bienfaits. Ils s'allièrent même par des mariages à cette famille souveraine. Plus tard , au quinzième siècle , le comte Charles IV étant menacé de mourir sans héritiers , ce fut Palamède de

Forbin , surnommé le grand , qui le disposa à faire son testament en faveur de Louis XI , et qui ménagea ainsi la réunion du comté de Provence à la couronne. Louis XI le récompensa de cet éminent service , qui reliait la France à l'Italie , en lui déléguant l'autorité souveraine sur la Provence , et en lui donnant cette devise , qui est encore celle des Forbin : *J'ai fait le roi comte , et le comte m'a fait roi*. Ainsi devint purement française la maison de Forbin , en apportant à la France une de ses plus riches et de ses plus ingénieuses provinces , et depuis elle ne cessa d'honorer ce premier titre de sa gloire en produisant dans les armes , dans le gouvernement , la magistrature et l'Eglise , des hommes d'un haut talent. Je remarque dans le nombre deux figures historiques : d'abord Toussaint de Forbin , cardinal de Janson , évêque de Digne , de Marseille et de Beauvais , grand aumônier de France , et ambassadeur de Louis XIV en Toscane , en Pologne et à Rome. Ce fut lui qui , à la diète de Pologne de 1674 , fit élire pour roi le fameux Jean Sobieski , sauveur de la chrétienté sous les murs de Vienne , et qui conclut , sous Innocent XII , la réconciliation de la France et du Saint-Siège , dont la bonne harmonie avait été troublée depuis longtemps par la déclaration de l'assemblée du clergé en 1682. L'autre personnage que je tenais à vous nommer , est le comte de Forbin , grand amiral du roi de Siam à la fin du dix-septième siècle , revenu

depuis en France, et l'un des officiers qui honorèrent le plus notre marine sous la vieillesse de Louis XIV. Dans la seule année 1707, il battit cinq fois les flottes anglaises, et rapporta une valeur de six à sept millions, fruit de ses expéditions navales.

Telle était, Messieurs, la maison de Forbin, divisée en plusieurs branches, qui avait pour aînée celle de Forbin-Janson. La Providence ne laissa guère au jeune Charles-Auguste, dont nous vous exposons la vie, le temps de s'énorgueillir de sa naissance. Il n'avait pas encore atteint l'âge du discernement, que déjà grondait dans sa force l'orage qui devait abaisser la majesté des rois, ravir la puissance aux familles antiques, appeler tous les enfans de la France aux mêmes devoirs et aux mêmes droits, et créer dans le court espace de vingt-cinq ans, sur des ruines colossales, une histoire, une gloire et une nation toutes nouvelles. Je ne dirai rien davantage de ce moment, auquel nulle autre époque du monde ne saurait être comparée, sinon qu'il convient à nous, générations présentes, de considérer quelle blessure nous avons faite au passé, et d'admettre au moins qu'il a pu rester à d'autres des souvenirs, des regards, quelque chose qui n'est ni étranger ni ennemi, mais qui seulement n'est pas aussi jeune que nous. Si les soldats de Clovis ou les paladins de Charlemagne ressuscitaient de leur tombe,

leur stupeur en nous voyant , n'accuserait pas leur patriotisme ; elle n'accuserait que le temps , et cette difficulté de l'esprit à suivre assez vite l'effroyable précipitation des choses humaines. Et si nous-mêmes nous avons reçu dans nos veines le lait du passé , si un quart d'heure seulement nous avons respiré un air plus vieux que le nôtre , nous connaîtrions combien les révolutions de l'esprit sont plus lentes que les révolutions des empires , et nous jugerions avec plus d'indulgence cette immutabilité des idées et des mœurs qui nous semble un obstacle dans les autres , et qui un jour nous paraîtra dans nous-mêmes fermeté et vertu.

Charles-Auguste fut emporté en Allemagne par ses parens qui fuyaient devant la tempête. Il n'y resta que peu ; sa famille le ramena en France dès que la société nouvelle commença de surgir à travers les débris de l'ancienne. Ce fut en France qu'il accomplit le premier acte solennel de la vie , je veux parler de la première communion. C'était plus que jamais alors pour les Chrétiens un acte doux et mémorable. Ils avaient vu leurs autels profanés , leurs églises abattues ou fermées, leurs prêtres meurtris et dispersés ; une puissance gigantesque s'était déclarée leur ennemie, et en même temps qu'elle portait aux frontières de la patrie une glorieuse terreur, elle rapportait au-dedans ses triomphes , pour

s'en faire contre Dieu un invincible trophée : mais voilà qu'encore une fois la parole divine s'était accomplie , et les chrétiens répétaient dans la langue de David ces chants prophétiques qui , depuis trois mille ans , accusent d'impuissance leurs persécuteurs : *Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité des choses vaines ? Les dominations de la terre se sont assemblées contre le Seigneur et contre son Christ; elles ont dit : Rompons leur joug, et jetons-le pardessus nos têtes ! Mais celui qui habite dans les cieux se rira de leur dessein , et le Seigneur s'en moquera*¹. La joie des chrétiens était d'autant plus pure , que le retour de leur liberté s'était fait par le dedans et non par le dehors ; il n'y avait pas eu émigration de la foi ; la foi était demeurée dans la patrie aux jours des revers comme aux jours de la prospérité ; elle avait embrassé en pleurant et en espérant la terre de Clovis et de saint Remy , et cette terre fidèle à elle-même aussi bien qu'à Dieu , avait , par une germination insensible , relevé vers le ciel ses tiges un moment abaissées. Charles - Auguste s'assit donc pour la première fois à la table sainte en portant dans son cœur et sur son front plusieurs joies ensemble , la joie de sa jeunesse , la joie de la patrie retrouvée , la joie du christianisme renaissant , la joie des anges qui étaient descendus pour le visiter.

¹ Psaume 2, vers. 1, 2, 3, 4.

L'onction de ce jour là demeura dans son âme comme une blessure qui ne se ferma plus ; encore que sa physionomie ressortît entre des lignes fortement accentuées, comme celles de toutes les vieilles races, il revêtit par-dessus leur énergie native une grâce pieuse qui lui obtint la première conquête qu'il ait faite pour Dieu.

D'ordinaire, c'est l'âge mûr qui conduit l'enfance à Dieu. Il a sur elle le triple empire de l'expérience, de la raison et de l'autorité, et cet empire ne lui fut donné sans doute que pour inspirer le bien et la vérité à l'intelligence ignorante et docile de l'enfant. C'est surtout la plus sacrée fonction du père. Mais pour donner Dieu, qui renferme seul tout bien et toute vérité, il faut le posséder soi-même ; il faut le connaître, l'aimer, et le servir. Or le père du jeune Forbin appartenait au siècle qui venait de s'achever ; son oreille était pleine encore du rire ingénieux et illustre qui depuis cinquante ans poursuivait en Europe l'ouvrage du fils de Dieu sur la terre. Il est vrai que depuis, le sang et les larmes du monde avaient fait assez de bruit pour distraire de la moquerie les esprits les plus légers ; mais s'il y avait stupeur, il n'y avait pas conversion. On s'étonnait qu'une catastrophe aussi terrible fût sortie de doctrines aussi gracieuses ; on regrettait le siècle passé comme un modèle d'esprit, d'élégance, de mœurs

heureuses, d'une société accomplie, et l'on s'en prenait à tout de sa chute, excepté à Dieu et à soi. Tant il est difficile à l'aveuglement des hommes de discerner la révélation divine jusque dans les événements où elle éclate le plus ! Quand Balthasar, les vases du temple de Jérusalem à la main, regardait sur la muraille le doigt de Dieu qui écrivait son arrêt, l'infortuné tremblait bien de tous ses membres, mais il ne comprenait pas encore son crime.

Le marquis de Janson dut à son fils la lumière que ne lui avaient point donnée les ruines d'une société corrompue. Il ne pouvait le voir à l'église sans attendrissement ; la paix de ses traits, l'élévation de son âme qui montait doucement jusqu'à son visage pour l'illuminer, la joie sereine qui enveloppait toute sa personne, ce spectacle du plus chaste bonheur, renouvelé sans cesse sous les yeux du père, le plongeait dans une sorte de contemplation en lui faisant de son fils même une apparition de la vérité. Enfin un jour il vit Dieu clairement ; l'âme du père et du fils se rencontrèrent dans les inébranlables certitudes de la foi ; ils adorèrent, ils prièrent, ils aimèrent ensemble, et tel fut, Messieurs, le premier apostolat de Mgr. de Janson.

Il y avait alors sur le trône de France un homme supérieur à tous ses contemporains non seulement par

le génie de la guerre et de la législation , mais surtout par la profondeur de ses instincts religieux. Aussi grand par la conquête que Cyrus , Alexandre , César et Charlemagne , il avait eu le mérite de reporter sa nation vers Dieu , et bravant jusque dans ses généraux les derniers sifflemens de l'incroyance populaire , on l'avait vu saisir d'une main courageuse , et tenir ensemble dans un même faisceau l'épée , le sceptre et la croix de Jésus-Christ. Ce grand homme n'avait de haine contre rien , ni contre Dieu , parce que lui-même était puissant et le créateur d'un monde nouveau , ni contre la noblesse , parce que lui-même descendait en droite ligne de tous les vieux héros , ni contre le peuple , parce que lui-même il en était l'enfant , ni contre le passé et l'avenir , parce qu'il se croyait aussi fort qu'eux. Homme social , il embrassait dans sa large poitrine toutes les pensées honnêtes de l'humanité , et n'y proscrivait rien que la bassesse et l'incapacité. Son armée , ses palais , ses conseils , sa main s'étaient ouverts à tous les débris épars de la société française , et l'on rencontrait chez lui le marquis de l'ancien régime à côté du baron de l'empire , l'homme de la convention à la gauche de l'émigré , le soldat de la dernière victoire avec un abbé de Saint-Sulpice. Napoléon , Messieurs , discerna le jeune Forbin , et le nomma auditeur au conseil d'état ¹.

¹ Napoléon sans doute commit de grandes fautes contre la

C'était pour un jeune homme de vingt-deux ans, héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, vif, aimable, prompt d'esprit, c'était, dis-je, une préparation naturelle aux emplois les plus élevés de l'ordre administratif. Charles de Forbin n'avait plus qu'à suivre la pente facile du temps et de sa situation. Mais d'autres pensées roulaient au fond de son âme. Napoléon avait fait beaucoup pour la religion en lui rendant de la liberté, une partie de ses monumens, et en lui assurant une dotation publique en échange de ses anciennes possessions ; mais alors même qu'il eût fait davantage, il n'eût apporté à la religion qu'un secours humain, utile sans être nécessaire, digne de reconnaissance, mais incapable de lui donner la vie. Dieu seul est la vie de la religion en la communiquant aux âmes, et il la communique aux âmes par d'autres âmes qui s'y dévouent, qui en deviennent l'expression par leur sainteté, l'organe par leur dévouement, la preuve vivante et populaire par leur autorité. Donner des âmes à la religion, voilà ce que les conquérans et les hommes d'état ne sauraient faire, et ce que fait tous les jours un pauvre prêtre en mettant les mains sur son cœur

religion et contre les libertés publiques ; mais un catholique ne saurait oublier qu'il tira la France du chaos, signa le concordat, se fit sacrer par le Pape, et mourut dans les bras de l'Eglise.

pour le sevrer des vaines joies du monde , et en les reportant purifiées sur le cœur des autres hommes , après les avoir levées en gémissant vers Dieu. De saints prêtres ! Tel est dans tous les temps le cri de la religion ; mais en quels temps devait-elle le pousser plus haut qu'au commencement de ce siècle ? La mort et l'exil avaient tari la lignée de ce vieux clergé français qui, par une tradition ininterrompue de savoir et de vertus, remontait jusqu'au double et sacré berceau du christianisme et de la monarchie ; une foule d'églises abandonnées, beaucoup d'autres dirigées par de tout jeunes hommes attestaient la misère profonde de l'Eglise de France. Les temples étaient rouverts ; mais les pierres des temples , froides et muettes , ne répondaient point à la voix des peuples qui venaient y redemander Dieu.

C'est le propre des grands cœurs, Messieurs, de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent, et de s'y consacrer. Or, le premier besoin de l'empire, dans les brillantes années qui l'avaient inauguré, c'était assurément de relever la religion en repeuplant le sanctuaire d'âmes choisies. Déjà, en dehors de l'enceinte sacrée, Dieu avait suscité d'illustres esprits qui étonnaient la France par la nouveauté de leur style et de leurs idées, et qui commençaient sur les hauteurs du monde, à travers l'encens de la poésie, la réédification imprévue de la cité de Dieu.

Ne fallait-il pas que le sanctuaire s'unît à ce mouvement, et qu'ainsi concourût à la régénération sociale le triple génie du gouvernement, de la pensée et de la sainteté ? Charles de Forbin se consumait intérieurement dans cette inspiration de sa foi. Déjà il s'était uni à plusieurs jeunes gens de son âge pour s'exercer avec eux aux œuvres de la charité et aux pratiques d'une piété plus ardente, et ce fut, dans Paris, les prémices de cette jeunesse chrétienne qui, trente ans plus tard, au bruit de nouvelles révolutions, devait fonder la Société de saint Vincent de Paul. Le troupeau de ces jeunes-gens était petit alors ; il avait pour directeur un prêtre dont le nom n'est pas venu jusqu'à vous, Messieurs, parce que la modestie quelquefois est plus puissante que le talent, mais qui a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont entendu ce lien immortel que produit l'éloquence entre l'orateur et son auditoire. Il s'appelait Delpuits ; j'ai plaisir à le nommer. D'autres ont acquis plus de gloire dans leurs rapports avec la jeunesse de France ; aucun ne l'a méritée davantage.

Cependant, quelque fût le zèle de Charles de Forbin, il n'était pas sans trouver en lui-même des obstacles à son dessein. Il avait beaucoup à sacrifier ; son nom, sa fortune, son âge, ses succès dans le monde, son goût pour tous les exercices du corps lui suscitaient à l'envi des raisons de rester ce qu'il était. Sa

mère, issue des princes de Galéan, conspirait aussi contre sa vocation, soit qu'elle considérât l'abaissement extérieur où était tombé le clergé de France, soit par cette tendresse inexplicable dans une femme chrétienne, qui se persuade qu'elle perdra quelque chose de son fils s'il devient un homme de Dieu. Elle employa toutes les ruses du génie maternel pour le détourner de sa résolution; elle essaya de l'arrêter en nouant son cœur par ces liens purs, mais forts, où la jeunesse s'éprend avec un abandon si digne d'être récompensé; elle ne put y parvenir.

Le jeune homme de vingt-quatre ans triompha de son cœur, comme déjà il avait triomphé des illusions du rang, de la richesse et de l'ambition. L'heure finale du sacrifice était venue; en 1809, Charles de Forbin entra au séminaire de Saint-Sulpice, sous la direction du célèbre et vertueux Emery. Ses contemporains se rappellent encore la ferveur qu'il y apporta, et qui s'y manifestait par une sévérité envers lui-même qu'on n'eût pas attendu d'un adolescent élevé dans les délicatesses du grand monde. Quelque soin qu'il prit à cacher ses pratiques, ses condisciples en découvrirent quelques unes; on remarqua qu'en plein hiver, il laissait ses fenêtres ouvertes pendant la nuit, afin que son sommeil, devenu aussi léger que possible, ne durât que le temps nécessaire à la réparation du corps. Il préludait de la sorte à l'in-

fatigable ardeur de son apostolat, sachant que la soumission du corps à l'âme est la seule voie que Dieu ait ouverte aux grandes ambitions morales , et que sans l'austérité extérieure, c'est en vain qu'on aspire à la sainteté ou au génie.

L'année 1844 fut pour l'abbé de Janson l'année sacerdotale. Il eut dû en recevoir l'onction des mains du cardinal Maury ; mais le cardinal avait accepté le siège archiépiscopal de Paris malgré la volonté du Souverain-Pontife prisonnier, et bien qu'il eût reçu des vicaires généraux légitimes les pouvoirs nécessaires à l'ordination , l'abbé de Janson ne voulut point lui devoir une grâce aussi précieuse que celle du Sacerdoce. Il prit ses mesures pour être ordonné à Chambéry, des mains de l'évêque de cette ville , qui le nomma son vicaire général , et lui confia le gouvernement de son séminaire diocésain.

Cette situation dura peu. Les fonctions administratives s'adaptaient péniblement au génie de l'abbé de Janson. Il revint à Paris, et s'adonna à l'instruction des enfans dans la paroisse de Saint-Sulpice. Vous remarquerez , Messieurs, cette brusque transition ; de la direction d'un diocèse l'abbé de Janson passe subitement à l'humble ministère du catéchiste ; l'apostolat , qui est sa vraie , son unique vocation , le tourmente et l'emporte dès les premiers jours de son

sacerdoce. Déjà il ne se contenait plus dans Paris ; il jetait des yeux avides sur les contrées lointaines où le christianisme opprimé réclame à toute heure la parole et le sang apostoliques ; il errait en esprit de l'Amérique à la Chine , de la Chine aux bords du Gange et de l'Euphrate ; la main de Dieu l'avait saisi, et le promenait, d'aspiration en aspiration, à travers tous les lieux désolés de la terre , pour y choisir un poste où son dévouement ne fût pas à l'étroit.

Tout-à-coup , au sein même de la patrie , un cri prodigieux s'élève : le descendant de Cyrus et de César, le maître du monde avait fui devant ses ennemis ; les aigles de l'empire , ramenées à plein vol des bords sanglans du Dniéper et de la Vistule, se repliaient sur leur terre natale, et s'étonnaient de ne plus ramasser dans leurs serres puissantes que des victoires blessées à mort. Dieu, mais Dieu seul, avait vaincu la France commandée jusqu'à la fin par le génie , et triomphante encore au quart d'heure même qui signalait sa chute. Je ne dirai point les causes de cette catastrophe ; outre qu'elles ne sont pas de mon sujet, il répugne au fils de la patrie de creuser trop avant dans les douleurs nationales, et il laisse volontiers au temps tout seul le soin d'éclaircir les leçons renfermées par Dieu même au fond des revers.

Une position nouvelle était sortie pour tout le

monde de la révolution qui venait de s'accomplir ; les desseins de l'abbé de Janson en reçurent nécessairement le contre-coup. La France lui apparut sous un aspect qu'elle n'avait pas eu d'abord à ses yeux. Il crut que le mouvement d'ascension religieuse commencé sous l'empire allait continuer son développement avec une force plus décisive, et il chercha dans son zèle les moyens d'y concourir et de le hâter. Il comprit très-bien que l'empire n'avait constitué que la partie administrative et pastorale de l'Eglise de France, et qu'il manquait à ce corps tout jeune l'arme de l'apostolat, c'est-à-dire, le service actif et dévoué de la parole. La religion est une pensée , et la parole est le soleil qui rend la pensée visible , vivante et communicable ; comme le soleil fait chaque jour le tour du monde pour éclairer les corps , ainsi la parole , fille aînée de Dieu , doit chaque jour aussi faire le tour du monde pour éclairer les esprits. Son premier mot , à l'origine des choses , avait été celui-ci : *Fiat lux*, — *que la lumière soit faite !* ¹ C'est encore sa devise et sa fonction ; ce sera l'une et l'autre jusqu'au siècle futur où le Verbe de Dieu lui-même illuminera directement l'assemblée des esprits dans la Jérusalem éternelle. Et jusque là le ministère de la parole restera le premier ministère du monde ; le ministère de la vérité , de la sainteté , de la justice ,

¹ Genèse, ch. 1 , vers. 5.

de l'ordre, de la création, de la résurrection, de la vie et de la mort. Parlez ! Ne vous taisez pas ; ne vous taisez ni devant le glaive qui vous menace, ni devant la majesté qui vous regarde, ni devant votre sœur qui vous conjure, ni devant votre mère qui se met à genoux pour vous supplier, ni devant les peuples qui vous crient : silence ! ni devant les flots de la mer qui s'émeuvent pour étouffer votre voix. Parlez ! Tel avait été l'ordre de Jésus-Christ à ses apôtres, et l'un d'eux, saint Paul, écrivait joyeusement : *Je travaille pour l'Evangile jusqu'à porter des chaînes comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée ; — laboro usque ad vincula, quasi malè operans, sed verbum Dei non est alligatum.*¹ Tout, en effet, importe peu à l'Eglise, pourvu qu'elle parle ; mais alors même qu'elle est libre, elle n'exerce pas toujours et partout cette puissance de la parole en la même manière ni au même degré. Il est des temps et des lieux où, tranquille maîtresse des esprits, n'ayant à combattre que des désordres, suite naturelle de l'infirmité de notre cœur, elle se borne à une parole d'édification qu'on pourrait appeler la prédication intérieure et pastorale. Il en est d'autres où elle trouve des intelligences rebelles, soit parmi les peuples qui n'ont pas encore reçu le mystère de la vérité, soit parmi ceux-là mêmes qui en furent

¹ Deuxième épître à Timothée, ch. 2, vers. 9.

éclairés, mais qui, dégoûtés de la lumière patrimoniale, en détournent les yeux pour se faire des astres de leur choix. Alors l'Eglise appelle à son secours une parole qu'il serait difficile de définir par des caractères constans, à cause de la variété des erreurs qu'elle doit combattre et des âmes qu'elle veut convaincre, mais qu'on peut appeler la prédication extérieure ou apostolique.

M. de Janson crut que l'état des esprits en France appelait un grand déploiement de la prédication apostolique. Il le crut avec d'autant plus de raison qu'il ne s'agissait pas seulement de lutter contre l'affaiblissement de la foi produit par les controverses philosophiques du dernier siècle, mais encore de se tenir au niveau d'un temps où la liberté de la parole humaine étant consacrée par les institutions publiques, exigeait pour contre-poids toute l'activité de la parole divine. C'était là, Messieurs, une pensée juste, élevée, libérale. La parole humaine avait-elle droit de se plaindre si la parole divine cherchait un lit plus large et plus profond pour y couler? N'était-ce pas la parole divine qui, en conquérant sa liberté propre, avait fini par affranchir la parole humaine? Ne pouvaient-elles vivre ensemble sur le terrain commun du droit nouveau, soit qu'elles dussent s'y combattre, soit qu'elles eussent le désir de s'y réconcilier?

Il est vrai que, pour juger une pensée, il ne suffit pas de la considérer dans sa conception intime ; mais qu'il faut encore en voir la réalisation. Eh ! bien , qu'était-il résulté de la pensée de M. de Janson ? Tout-à-coup une nuée de missionnaires s'était précipitée du nord au midi dans les grandes villes du royaume , appelant le peuple à des cérémonies étranges , inconnues de la tradition catholique , à des chants qui n'exprimaient pas seulement les espérances de l'éternité , mais encore celles de la politique profane , à des prédications où l'excès du sentiment suppléait à la faiblesse de la doctrine , où l'on s'attaquait moins au cœur qu'à l'imagination , au risque de ne produire qu'un ébranlement passager à la place d'une solide conversion. Était-ce là une œuvre sainte, une œuvre digne ? Suffisait-il pour la justifier de l'entraînement des populations , et , sans parler des désordres qui protestèrent contre elle dans plusieurs nobles cités , ne faut-il pas tenir compte de la répulsion profonde qu'inspirait à la partie éclairée de la nation le peu de gravité de ce prosélytisme religieux ? Ah ! ce n'était pas ainsi que les apôtres avaient conquis le monde ; ce n'était pas ainsi que saint Paul s'était présenté dans Athènes et dans Corinthe ; ce n'était pas même ainsi que les missionnaires modernes avaient charmé les peuplades sauvages des deux Amériques. Fallait-il, après que le monde , élevé et fortifié par le christianisme , avait

acquis plus de délicatesse et de profondeur, le traiter avec si peu de respect dans les efforts d'une conquête plus difficile que la première?

Ces reproches, Messieurs, ont été dans la bouche d'un grand nombre de nos contemporains. Était-ce justice? Je dirai ce que répondaient les partisans du nouvel apostolat.

C'était une erreur d'attribuer à M. de Janson la création des missions de France. Elles existaient depuis deux siècles, et avaient eu pour premier auteur l'un des hommes de France dont le nom est demeuré le plus populaire; je veux dire saint Vincent de Paul. C'est lui qui, en 1626, avait posé à Paris les fondemens d'une société religieuse destinée à donner des missions dans l'intérieur même du pays, société qui fut approuvée en 1652, par une bulle du Pape Urbain VIII, sous le nom de *Congrégation des prêtres de la mission*. Depuis, soit en France, soit en d'autres contrées catholiques, des instituts semblables s'étaient formés; les missionnaires, conduits par leur zèle et leur expérience, avaient imaginé de joindre à la prédication des chants et des cérémonies qu'ils jugeaient propres à exciter dans les fidèles la foi, le repentir et tous les sentimens chrétiens. Une tradition s'en était formée peu-à-peu, et, à la fin du dernier siècle, la voix puissante et célèbre du Père

Brydaine donnait encore à ces règles une glorieuse confirmation. M. de Janson n'avait fait que ressusciter une pensée qui commençait à saint Vincent de Paul et qui finissait à Brydaine. Il est vrai que la prédication des missionnaires anciens et nouveaux était généralement moins savante que populaire ; mais était-ce donc un sujet de plainte dans un temps de démocratie ? Ne pouvait-on, au dix-neuvième siècle, travailler pour le peuple ? Si le langage des missionnaires déplaisait aux hommes de savoir et de goût , qui les contraignait de venir l'écouter ? Ou plutôt , sous ces plaintes du goût blessé , ne se cachait-il pas la peur que le christianisme ne reprît de l'ascendant sur la partie pauvre et laborieuse de la société ? Ceux qui poursuivaient les missionnaires n'étaient-ils pas les mêmes qui poursuivaient les Frères des Ecoles Chrétiennes , et la révolution de 1830 n'a-t-elle pas réhabilité et couronné les Frères des Écoles Chrétiennes par la voix de ses ministres , de ses philosophes , de ses orateurs , et par la voix plus significative encore du peuple lui-même ?

Je n'irai pas plus loin , Messieurs ; il me suffit de vous avoir montré que la question avait deux faces sérieuses , et quand une question a deux faces sérieuses , un homme de bien peut, le devoir et l'honneur étant saufs, choisir l'une ou l'autre. C'est votre droit,

Messieurs, c'est le mien ; c'était aussi le droit de M. de Janson.

Je n'entrerai pas dans le détail de ses travaux apostoliques. Au milieu même de leur cours , il était naturellement ramené à la pensée de missions plus lointaines , et voulut du moins visiter la terre qui avait été le point de départ de tous les apôtres. En 1817 , il partit pour l'Orient , évangélisa dans Smyrne plusieurs nations ensemble , et s'étant ainsi préparé à voir Jérusalem , il y chercha pieusement les traces du maître qu'il désirait servir avec plus d'ardeur que jamais.

Tout autre que M. de Janson , Messieurs , n'eût recueilli de ce voyage que de doux souvenirs personnels. Pour lui , le cœur tout plein des émotions qu'il en avait reçues , il conçut le dessein d'en faire jouir ses frères , non par un récit plus ou moins imparfait , mais par une image vivante de la réalité. A l'occident de Paris , sur une hauteur embrassée de trois côtés par les replis de la Seine , et d'où l'œil regardait tranquillement un immense horizon , M. de Janson possédait , avec un simple manoir , une chapelle ornée de quelques tombeaux de famille. Il était venu là souvent comme en un lieu domestique et solitaire ; il y avait réfléchi sur lui-même et sur toutes les grandeurs dont le théâtre se développait à

ses pieds. Quelque route qu'il prît, il arrivait à des lieux célèbres. Un sentier le conduisait à Nanterre, berceau de sainte Geneviève ; un autre à la Malmaison, séjour illustré par la fortune de Napoléon et la disgrâce de Joséphine ; plus loin, mais tout proche encore, c'était Marly, où Louis XIV venait se reposer de Versailles ; sur le revers opposé, on touchait à la forêt de Saint-Cloud et aux îles ombragées de Neuilly ; aux extrémités de la plaine, apparaissaient Saint-Germain, Saint-Denys et Paris. Il était impossible de s'asseoir là sans que l'âme y fût visitée par de bonnes visions, tant la nature y était belle, l'espace sublime, les souvenirs radieux. M. de Janson résolut de donner ce lieu désert à un million d'hommes en y plantant une croix. Il se rappelait que le Sauveur du monde avait dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi*¹. Sa parole était-elle si fort glacée par l'âge, qu'elle ne pût s'accomplir à la face de Paris ? La croix fut plantée ; les fondemens d'un hospice et d'une église se montrèrent de loin au-dessus du sol : la solitude cessa. On vit chaque année des pèlerins sans nombre, étrangers et citoyens, se presser aux portes de Paris, passer le fleuve sur des ponts et des barques, et gravir joyeux les pentes escarpées ou sinueuses de la montagne, attirés par cette croix qui depuis dix-huit siècles tient le monde suspendu

¹ Evangile de saint Jean, ch. 12, vers. 32.

à ses bras. Sainte montagne , comment vous aurais-je oubliée dans mon récit ? Ne vous ai-je pas visitée quand ma jeunesse était florissante , et que la vérité commençait de se révéler à moi ? N'ai-je pas connu tous vos détours ? Ne me suis-je pas assis sur vos pierres pour y parler de Dieu à l'ombre brillante du soleil couchant ? Et plus tard , après vous avoir vue dans vos jours de fête , je vous ai revue dans vos jours de désolation ; comme un ami fidèle , qui survit à la fortune , j'ai suivi vos sentiers abandonnés , j'ai mangé à la table du vieux manoir demeurée hospitalière dans le malheur , j'ai regardé de pieuses mains enlever de votre cimetière des os précieux qu'elles n'osaient plus vous laisser. Tout était changé pour vous , hormis le cœur de ceux à qui vous avez fait du bien , et en qui vous revivez par l'immortalité de leur souvenir.

Nous voici , Messieurs , en l'année 1824. M. de Janson était dans la force de sa gloire et de sa maturité. Il avait fondé une société religieuse qui remplissait la France de l'éclat de ses œuvres , et élevé , à la vue de Paris , un monument qui attestait l'énergie toujours subsistante du christianisme. Sa voix , d'une éloquence vive et naturelle , s'était fait entendre aux principales villes du royaume ; Bordeaux , Tours , Poitiers , Fontainebleau , Avignon , Marseille , Toulon , Nantes honoraient ses prédications d'un souvenir recon-

naissant. Il y avait laissé non seulement la mémoire de son esprit, mais la mémoire plus précieuse du zèle et de la charité. On l'avait vu passer ses journées et une partie de ses nuits à entendre des communications de conscience ; on l'avait trouvé plus d'une fois dans sa chambre , étendu par terre, vaincu par le sommeil auquel il n'avait pas voulu se livrer. On savait que son cœur et sa bourse étaient ouverts aux pauvres , et qu'il leur donnait jusqu'à ses vêtements les plus nécessaires. Il existe un billet de sa mère, qui est ainsi conçu : « Je vous envoie, Mon-
« sieur , deux douzaines de chemises pour mon fils ;
« mais je vous prie de ne pas les lui remettre toutes
« à la fois , car il n'en garderait que deux , et
« donnerait tout de suite le reste aux pauvres. » Une si belle carrière, parvenue comme d'un seul jet à son midi , semblait présager un soir paisible , une vieillesse entourée d'hommages unanimes. Il n'en a pas été ainsi : le terme des succès était arrivé pour M. de Janson ; il allait descendre avec amertume la seconde pente de la vie.

Le roi lui offrit en 1824 l'évêché de Nancy et de Toul. Jusque là les honneurs du commandement ne l'avaient point tenté ; lorsque les missions de France furent fondées , il en avait refusé le gouvernement , et avait appelé les suffrages sur M. l'abbé Rauzan , qu'il estimait supérieur à lui par son âge , son talent

et son expérience ; il avait pareillement repoussé les offres du cardinal de Périgord , grand aumônier de France , qui , à l'époque du concordat passé entre le Saint-Siège et le roi Louis XVIII , lui avait proposé tel siège épiscopal qu'il lui plairait de choisir parmi ceux qu'on venait d'ériger. M. de Janson , dans ces deux rencontres , n'avait point cédé aux instances de ceux qui l'aimaient et qui le vénéraient ; en 1824 , il jugea convenable de leur obéir.

C'était un dévouement , Messieurs , mais un dévouement qu'une amitié tendre et sévère eût pu appeler une faute. Car la Providence et la nature sont tout ensemble prodigues et avares de leurs dons ; quand elles ont accordé à un homme des qualités extraordinaires , presque toujours elles lui refusent certains avantages médiocres , dont l'absence doit l'avertir des bornes de l'humanité. M. de Janson avait reçu de Dieu , dans l'ordre naturel , les dons magnifiques de la naissance , de la fortune et de l'esprit ; il en avait reçu , dans l'ordre surnaturel , les dons plus précieux encore de l'apostolat et de la charité : c'était une dotation trop riche , pour qu'elle n'eût pas , quelque part dans sa personne , un utile contre-poids. Tant que M. de Janson n'avait pas commandé , tant qu'il avait pu dire :

Je ne suis qu'un soldat , et je n'ai que du zèle ,

la partie moins lumineuse de sa nature était demeurée comme ensevelie dans l'auréole de ses rares mérites. Mais le commandement exige, avec quelque chose de très-haut dans l'intelligence et dans le cœur, certaines habitudes domestiques, qui n'ont point d'éclat, et qui néanmoins tombant goutte à goutte dans le commerce de la vie, adoucissent les relations, diminuent les difficultés, répandent sur les affaires une heureuse onction. Je nommerai l'exactitude, pour me faire comprendre. Qu'est-ce que l'exactitude? N'est-ce pas une vertu du dernier degré? Ne connaissons-nous pas tous des hommes sans portée qui sont parfaitement exacts? Et pourtant l'exactitude est tellement nécessaire dans ceux qui commandent, qu'on a dit d'elle avec autant de justesse que de grâce, *qu'elle est la politesse des rois*.

M. de Janson, Messieurs, n'avait jamais eu l'occasion d'acquérir tous ces ornemens de détail qui achèvent la structure morale d'un homme, et ajoutent aux grandes lignes de sa physionomie l'expression d'un travail fini. Il n'avait jamais gouverné ni souffert; il avait été libre et heureux depuis qu'il était au monde; il arrivait à quarante ans face à face d'un diocèse, avec la stricte obligation d'y vivre et d'y mourir, lui qui avait eu jusque là le monde entier pour horizon, et qui encore s'y trouvait comme à l'étroit. N'ai-je pas le droit de penser que c'était

mettre son dévouement à une trop forte épreuve ? Je remarque aussi qu'il allait avoir à traiter directement avec la société moderne, et je doute si sa naissance et son éducation l'avaient suffisamment initié à l'esprit de cette société. Mais vous me demanderez peut-être : Qu'est-ce que l'esprit de la société moderne ? Bien qu'il soit difficile de parler de son siècle, et qu'on soit à son égard dans la même position qu'un sujet vis-à-vis de son souverain, c'est-à-dire, entre la crainte de l'insolence et celle de la flatterie, je vous en parlerai pourtant, afin de ne fuir aucun des périls de ma situation, et que, tout autre mérite m'échappant, celui de la franchise me reste.

La société moderne est fondée sur deux idées capitales, qui peuvent bien, si on ne les regarde qu'à certains momens et dans certaines occasions, s'obscurcir aux yeux du spectateur et même disparaître, mais qui remontent toujours à la surface, comme ces plantes enracinées au fond d'un fleuve, nourries de ses eaux et de son limon, et qui, blessées quelquefois par la force du courant, baissent un moment la tête, mais finissent toujours par ramener au-dessus des flots leur tige et leur couronne. La première de ces idées, c'est qu'il n'existe entre les hommes d'autre distinction sérieuse que la distinction du mérite personnel, et que ni la naissance, ni la fortune, ni les emplois publics ne font rien pour

élever un homme, s'il ne s'élève lui-même par sa capacité, ses services et sa vertu. La seconde, c'est qu'il existe au-dessus de tous, même au-dessus de la souveraineté, et en faveur de tous, des droits qui ne peuvent être ni retirés, ni méprisés, ni prescrits, et qui ne sont pas seulement protégés par la force idéale de la nature et de la religion; mais encore par la force sociale des lois, des mœurs et de l'opinion publique. Les limites de ces deux idées varient dans les esprits; les uns en étendent le cercle, les autres le rétrécissent, mais tous, à part un petit nombre d'hommes, les vénèrent comme l'arche sacrée du siècle présent. Ce n'est pas que les adversaires de ces principes ne disent rien à leur sujet qui mérite d'être considéré; ils disent, au contraire, des choses remarquables, entre autres celles-ci : Que réduire l'homme à son mérite personnel, l'isoler dans l'ordre de la gloire, tandis qu'il n'est isolé ni par le sang, qui se transmet, ni par la fortune qui se transmet aussi, ni par la mémoire, qui le rattache invinciblement à ce qui l'a précédé, c'est violer l'instinct le plus fort de la nature, attaquer l'esprit de famille et de tradition, et ne faire plus de l'humanité qu'un tourbillon de poussière sans lien et sans nom. Ils disent que la solidarité dans le mérite, loin de nuire au développement du mérite personnel, en est le plus vif aiguillon, et que de même qu'un père est excité par la pensée de ses enfans à augmenter son patri-

moine, il l'est pareillement à accroître la dignité de son nom, comme aussi les enfans, par le souvenir de leur père, sont portés à ne pas dégénérer de son rang dans l'opinion des hommes. Ils disent aussi qu'élever le droit des peuples par-dessus la souveraineté qui régit l'ensemble du corps social, c'est élever la liberté plus haut que l'autorité, et les mettre dans un conflit perpétuel, où nul n'étant arbitre du débat, chacun sera le maître de couvrir la tyrannie du nom de l'ordre, et la révolte du nom de la justice; que, du reste, il suffit de regarder le monde moderne pour connaître la vanité des idées sur lesquelles il est assis, puisqu'on ne peut rien voir à la fois de plus misérable et de plus chancelant : la possession de l'or devenue le seul titre à l'exercice de tous les droits civiques, l'ambition vendant et achetant les consciences à ciel ouvert, le commerce deshonoré par une banqueroute qui n'a plus même la pudeur pour frein et la honte pour châtiment, l'obéissance sans amour, le pouvoir sans paternité, des mœurs qui ont l'hypocrisie de l'égalité et de la liberté plutôt qu'elles n'en ont le culte, et, par-dessous ce triste spectacle, le bruit d'une terre qui se remue, qui soupire et qui attend.

Je n'ai point à répondre, Messieurs, j'ai voulu seulement vous indiquer comment de nobles esprits peuvent rester en dehors de la société moderne, et

protester contre ses principes, ses voies et son avenir. Le temps décidera entre eux et nous, et peut-être est-il écrit, dans une région plus haute, que la victoire ne sera ni pour nous ni pour eux, mais pour Dieu seul. Peut-être sera-t-il établi par l'inévitable révélation des choses, que la vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé, et que la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré.

Maintenant, Messieurs, je n'ai plus qu'un mot à dire : la révolution de 1850 sépara Mgr. de Janson de son troupeau et anéantit tous ses travaux antérieurs ; des millions d'hommes se levèrent et écrasèrent les pensées et les œuvres d'un homme.

Mgr. de Janson avait quarante-cinq ans. C'est l'âge de la plénitude, l'âge où tout ce que l'on a semé dans sa vie lève autour de l'homme ses branches chargées d'ombre et de fruits, et cet âge-là même était celui où Mgr. de Janson venait de perdre son passé, et voyait sa vie gisante devant lui comme un arbre coupé jusqu'à la racine. Il est difficile à ceux qui ne l'ont pas éprouvé de connaître à fond la douleur de cette situation, et quel courage il faut pour n'y pas succomber. Mgr. de Janson n'y succomba point. Il ne vit pas sa disgrâce sans émotion ni sans regret ; mais il trouva dans son cœur des

ressources pour la supporter devant Dieu , pour l'honorer devant les hommes , et pour la faire servir au bien de ses frères. Sa fortune devint plus que jamais le patrimoine des pauvres ; il prenait part à toutes les bonnes œuvres de la capitale , et secourait une foule des misères sans nom qui s'y cachent même à la charité ; il ouvrait sa main avec la joie d'un évêque et la libéralité d'un prince. Il donnait jusqu'à ses vêtemens pontificaux. Un jour qu'il demandait quelque ornement dont il avait besoin pour officier , on vint lui dire qu'on n'en trouvait aucun ; il s'était dépouillé peu de jours auparavant en faveur d'un pauvre évêque de l'Océanie.

Neuf années s'écoulèrent dans ces occupations charitables , dont Dieu seul a tout le secret , et qui , de la veille au lendemain , ne laissent aucune trace dans le cœur même qui en faisait son aliment. Mais le nombre des jours mesurés par la Providence à Mgr. de Janson approchait de son terme , et comme ces lampes qui , avant de s'éteindre , jettent un dernier éclat , il sentit renaître en lui les visions lointaines de sa première jeunesse. En 1859 , il partit pour l'Amérique , seul , sans serviteurs , accompagné de quelques missionnaires qu'il établit , d'une manière fixe , à la Louisiane , et pour lui , choisissant le Canada , qui est une terre française , pour le théâtre principal de ses courses apostoliques , il y déploya pendant dix-

huit mois une infatigable activité. Nous n'avons pas l'idée des triomphes de la parole dans ces contrées transatlantiques, et du spectacle qu'y présentent les populations, lorsqu'elles accourent se suspendre aux lèvres d'un missionnaire. Mgr. de Janson prêchait souvent en plein air à des auditoires de dix et de vingt mille hommes; le sommet des montagnes, le bord des fleuves et des lacs lui servaient de basiliques, à défaut des églises devenues trop étroites; il donna ainsi coup sur coup plus de soixante missions dans les campagnes, sans parler de ses travaux à la Nouvelle-Orléans, à Mont-Réal, à Québec, à New-York, et de ses excursions parini les tribus sauvages qui le reçurent avec une naïve admiration. Les évêques des Etats-Unis l'appelèrent au concile de leur église; il en signa les actes, ainsi que la lettre adressée par eux aux archevêques de Cologne et de Posen, pour les féliciter d'avoir opposé un inébranlable courage aux persécutions de la puissance civile. Revenu en Europe sur la fin de 1844, Mgr. de Janson alla solliciter de la reine d'Angleterre la grâce de six cents Canadiens exilés de leur pays par suite de troubles politiques: peu de temps après, les bannis furent rappelés.

Ce n'était là que le prélude des desseins de Mgr. de Janson. Une fois rentré dans la vie apostolique, il reconnut son élément naturel, et sa jeunesse s'y ral-

luma tout entière. Quand on jette un regard sur les conquêtes du christianisme dans le monde, on le voit maître de l'Europe et des Amériques, possesseur d'une grande partie des côtes africaines, s'étendant, par le septentrion, de l'Asie jusqu'aux murailles de la Chine, touchant à la Perse, dominant dans l'Inde, protecteur ou souverain des îles de toutes les mers, et n'ayant plus devant lui, comme point d'arrêt, depuis la chute de la puissance ottomane, qu'un seul grand empire, qui est l'empire chinois. Séparé de nous par de vastes terres sans civilisation et par plusieurs océans, cet empire a bravé jusqu'ici notre prosélytisme, et étouffé dans les plus barbares persécutions la semence de l'Evangile, que la Providence ne cesse d'y verser par des générations de missionnaires martyrs. Ce fut là que Mgr. de Janson marqua sa tombe, espérant que Dieu lui ferait la grâce de mêler son sang à tout le sang chrétien qui, depuis trois siècles, monte de ce pays vers le ciel pour y appeler la miséricorde et la vérité. Mais il voulut tenter un effort suprême, et n'arriver en Chine qu'avec des plans et des ressources que lui seul était capable de concevoir et de réaliser. Il résuma ses plans et chercha ses ressources dans une œuvre qu'il appela *l'OEuvre de la Sainte-Enfance*, laquelle avait pour but l'achat, le baptême et l'éducation des enfans chinois abandonnés par leurs parens. Car, c'est une coutume de cet empire, attestée par

tous les voyageurs, d'exposer les enfans dont la naissance surcharge la pauvreté des familles, et s'il nous en coûtait de croire à un si grand oubli des sentimens naturels , il nous suffirait de jeter les yeux sur les plus célèbres républiques de l'antiquité , pour y retrouver plus ou moins cette pratique dénaturée. Mgr. de Janson ayant mûri son projet, en fit part au public par des écrits et des prédications destinés à lui obtenir le concours de toute la chrétienté. Sa pensée était de visiter successivement la plupart des royaumes de l'Europe , en y prêchant cette nouvelle croisade , et une fois l'œuvre assurée sur le fondement d'une immense association , de s'embarquer lui-même pour la Chine. Déjà il avait parcouru la Belgique et une partie de la France ; le roi et la reine des Belges avaient donné à leurs enfans le protectorat de l'œuvre dans leurs états ; une multitude d'enfans de toutes les conditions s'étaient inscrits sur les listes ; un grand nombre d'évêques avaient promis leur coopération. Rentré à Paris pour y passer l'hiver et s'y reposer de ses voyages, Mgr. de Janson y continuait par sa correspondance et dans des réunions publiques l'exécution de son vaste dessein. C'est là que nous le vîmes atteint du mal qui devait le ravir à l'Eglise ; courbé sous la fatigue, oppressé, presque sans voix , il nous surprit par la sérénité de son visage et l'ardeur de son entretien. Depuis quatorze ans que nous approchions de sa personne, nous

l'avions toujours trouvé spirituel, aimable, bienveillant, laissant dans le cœur une impression qui ramenait vers lui; mais, pour la première fois, il nous toucha et nous parut vénérable. La disproportion de ses forces avec sa pensée était si manifeste, son air de sécurité contrastait si fort avec le ravage de la maladie, que nous crûmes voir un enfant ou un saint se jouer des affaires et de la mort.

Non qu'il s'aveuglât sur sa situation; il en avait conscience depuis longtemps, et, dès la fin de son séjour en Amérique, quoique l'exaltation de son zèle voulut lui cacher les ruines prématurées d'un corps qu'il avait usé pour Dieu, et auquel il venait de porter le dernier coup, il écrivait ces lignes touchantes : « Quelquefois il me vient en pensée que
« je ne résisterai point à cette maladie d'épuise-
« ment, et que je vous enverrai seulement à Nancy
« quelques restes de moi, ce pauvre cœur, par ex-
« emple, qui n'a guère été bien connu que de vous
« et de quelques amis et enfans dans notre ville
« épiscopale. Je présume cependant que notre ca-
« thédrale lui accordera bien un dernier lieu de
« repos et de paix. Que la très-sainte volonté de
« Dieu s'accomplisse ! ¹ »

Pourquoi tairais-je comment je vis pour la der-

¹ Lettre du 16 août 1841, à Mgr. Menjaud.

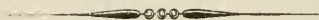
nière fois Mgr. de Janson? J'allais quitter Paris ; quelques jeunes gens m'entouraient dans ma chambre des cordiales démonstrations de leur pieuse amitié ; le bruit d'une voiture se fit entendre ; un moment après la porte s'ouvrit, et nous vîmes le vieil évêque de Nancy, le cœur et les mains toutes jeunes, s'avancer vers nous, en tirant de sa poitrine affaissée quelques sons imparfaits, mais si sincères et si bons, qu'ils nous allèrent au fond de l'âme.

Cinq mois après, le 11 juillet 1844, aux portes de Marseille, Mgr. de Janson rendait à Dieu son âme immortelle.

Ainsi, monseigneur, disparaissent tour-à-tour, par un appel de Dieu trop rapide, les hommes de foi qui, les premiers, ont reconstruit, sur le sol renouvelé de la France, notre antique église. Aucun parmi ces pères de notre âge, n'a porté sur les ruines du sanctuaire une main plus illustre que votre prédécesseur immédiat, aucun, une main plus dévouée, plus active et plus meurtrie. Renversé par une tempête qui a déraciné des rois, il a laissé d'un côté de sa vie des œuvres détruites, et de l'autre côté des œuvres inachevées, mais aussi et d'autant plus, le souvenir d'une âme apostolique que le rang et la fortune ne détournèrent point de sa vocation, que le travail ne rebuta jamais, que le malheur

éprouva sans l'abattre ni l'aigrir. Vous vivrez longtemps, Monseigneur, sur ce siège que vous tenez de son choix, et où votre présence nous rappellera son esprit de discernement; vous y vivrez pour faire aimer et bénir la religion, qui est le premier bien des hommes, leur force et leur gloire, et qui pourtant reçoit aussi d'eux, par les vertus mêmes qu'elle leur donne, la puissance et l'honneur. Et vous, mes frères dans le sacerdoce de Jésus-Christ, qui avez deux fois perdu par l'absence et par la mort un évêque qui vous était si cher, nous tous, en voyant tomber si vite les appuis que Dieu avait suscités à son Eglise, nous connaissons davantage nos devoirs et la brièveté du temps qui nous est dispensé pour les accomplir; nous ferons sur nous-mêmes de plus sérieux retours, et nous nous hâterons de cultiver ces courtes années qui ont été commises à notre fidélité. Plus riches que nos prédécesseurs, nous possédons le fruit de leur travail, l'exemple de leurs vertus, et un siècle qui a mûri lui-même sous la lumière miséricordieuse des plus grands événemens. Férons-nous pourtant mieux et plus que nos pères? Héritiers de Zorobabel qui releva les ruines du Temple, rebâtissons-nous, comme Néhémias, les murs et les tours de la sainte cité? Dieu seul, qui lit au plus lointain des âges, Dieu le sait. Mais si cette gloire nous est refusée, si la truelle et l'épée tombent de nos mains avant d'avoir achevé l'enceinte de Jérusalem,

puissions-nous du moins laisser aux enfans de la captivité une mémoire de nous qui les fortifie , un parfum qui s'élève de notre tombe , et qui porte à leur cœur , avec de bonnes nouvelles du passé , un présage heureux de l'avenir !



ÉLOGE FUNÈBRE

DU

GÉNÉRAL DROUOT,

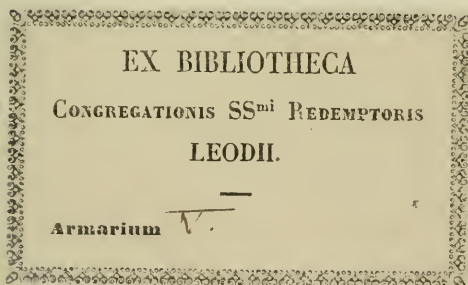
PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NANCY,

Le 25 Mai 1847,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

DES FRÈRES PRÊCHEURS.



LOUVAIN,

CHEZ C. J. FONTEYN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—
1847.

IMPRIMERIE DE VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

ÉLOGE FUNÈBRE

DU

GÉNÉRAL DROUOT.

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

LA France venait d'être visitée par les plus grands revers de son histoire. Tandis que les flots emportaient loin d'elle l'homme qui lui avait ouvert dix fois les capitales du monde, ses propres chemins lui ramenaient de tous côtés les débris vaincus de ses légions. On vit alors un jeune général, qui avait en vain défendu la patrie jusqu'au dernier quart d'heure, abdiquer le service militaire et rentrer volontairement sous le toit de sa famille où ne le conviaient ni les jouissances de la fortune ni les grandeurs du sang. Il rapportait aux siens vingt années de guerre, des grades obtenus lentement l'un après l'autre, des titres qui n'effaçaient point l'éclat de son mérite personnel, un nom connu de la France et respecté de l'armée. Mais si belle que fût cette part d'un soldat, elle ne l'avait point conduit au premier degré de l'illustration. Il n'avait pas, comme d'autres, présidé au sort des batailles, dirigé des sièges, conquis et gouverné des royaumes; il avait toujours eu devant sa gloire une gloire plus haute que la sienne. Une fois rentré dans la vie domestique, il ne la quitta plus; insensible aux occasions qui venaient tenter sa solitude, il laissa ses compagnons d'armes poursuivre dans des sentiers nouveaux

(1) Monseigneur Menjaud, évêque de Nancy et de Toul.

une carrière qui n'était point achevée , et pour lui , plus modeste que fatigué , il se crut au terme de tout ce qui pouvait lui donner encore de l'empire et du renom. L'âge et les maux du corps semblèrent correspondre à ses pensées de retraite , et , sans lui ôter jamais la pieuse activité des devoirs obscurs , achevèrent de jeter sur son existence un voile de plus en plus profond , jusqu'à ce qu'enfin rassasié de jours , mais prêt encore à vivre , il entendît cette voix qui vient d'en haut , et qui appelle tout homme , quel qu'il soit , au tribunal de Dieu.

La France , avait eu le temps d'oublier ce vieux serviteur. Trente-deux années pleines d'événemens la séparaient de l'époque où il avait cessé de combattre pour elle , et le bruit de sa fin ne devait , ce semble , éveiller dans les nouvelles générations qu'un souvenir affaibli et une louange sans caractère. Il n'en fut pas de la sorte. La mort le ressuscita tel que les premiers jours du siècle l'avaient vu aux champs de Wagram , de la Moskwa , de Lutzen et de Bautzen , de Dresde et de Hanau ; elle le montra tirant dans Waterloo le dernier coup de canon de la France ; elle fit revivre des mots fameux qui avaient été dits de lui ; elle amena la France tout entière visiter son jardin , sa maison , et regarder son visage encore une fois. La piété publique lui composa de royales funérailles , et l'opinion , voulant exprimer la pensée commune , rencontra pour parler de lui des expressions qui venaient du cœur de tous. Quel était donc cet homme ? Qu'avait-il fait ? Quelle avait été sa vie ? Pourquoi , parmi de plus illustres , était-il plus cher et plus admiré ? Je viens vous le dire , Messieurs , quoique vous le sachiez tous ; je viens , en vous entretenant de cette belle carrière , rendre au héros que nous avons perdu un honneur religieux , donner à votre âme une consolation qu'elle recherche , et peut-être aussi à nos contemporains des enseignemens qui les toucheront , puisqu'ils sortiront d'une vie honorée de tant d'amour et consacrée par tant de respects. C'est avec cette triple intention , et sous la garde de Dieu , que je commencerai l'éloge du très-bon , très-grand , très-mémorable soldat et citoyen , Antoine Drouot , général d'artillerie , gouverneur de l'île d'Elbe , commandant de la garde impériale , grand-croix de la Légion-d'Honneur , comte de l'Empire et pair de France.

L'homme qui devait un jour porter tous ces titres et mêler son nom aux plus célèbres événemens de l'histoire moderne, était né à Nancy le 11 Janvier 1774 d'une famille plébéienne et pauvre, qui vivait honnêtement dans cette ville du rude métier de la boulangerie. Dieu leur avait donné douze enfans ; Antoine Drouot était le troisième des douze. Issu du peuple par des parens chrétiens, il vit de bonne heure dans la maison paternelle un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'envie d'un autre sort, ni le regret d'une plus haute naissance, il y vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui en rapportant tout à Dieu élevait tout jusqu'à lui, la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme, et il apprit de la joie qu'il goûta lui-même au sein d'une position estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au travail et sa grandeur à la religion. Jamais le souvenir de ces premiers temps de son âge ne s'effaça de la pensée du général Drouot ; dans la glorieuse fumée des batailles, aux côtés même de l'homme qui tenait toute l'Europe attentive, il revenait par une vue du cœur et un sentiment d'action de grâces à l'humble maison qui avait abrité avec les vertus de son père et de sa mère la félicité de sa propre enfance. Peu avant de mourir, comparant ensemble toutes les phases de sa carrière, il écrivait : « J'ai connu le véritable bonheur dans l'obscurité, l'innocence et la pauvreté de mes premières années. » Puisque tel était le charme qui rappelait le héros vers les commencemens de lui-même, approchons-en de plus près, et cherchons dans quelques vestiges subsistans ce qu'il y avait donc de si aimable en cette enfance demeurée si chère.

Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très-précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des Ecoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parens, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les cliens, se

tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit les inconvéniens d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César.

Telle était cette enfance dont la mémoire poursuivait le général Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries. Vous vous en étonnerez peut-être; vous vous demanderez quel charme il y avait à cela. Il vous l'a dit lui-même : c'était le charme de l'obscurité, de l'innocence et de la pauvreté. Il croissait sous la triple garde de ces fortes vertus; il croissait comme un enfant de Sparte et de Rome, ou pour mieux dire encore, et pour dire plus vrai, il croissait comme un enfant chrétien en qui la beauté du naturel et l'effusion de la grâce divine forment une fête mystérieuse que le cœur qui l'a connue ne peut oublier jamais. Drouot l'avait connue. Il avait puisé dans cette expérience de sa jeunesse la souveraine persuasion qu'il ne faut à l'homme, pour être heureux, ni richesses ni dignités, mais que le strict nécessaire suffit à la joie du corps, la culture désintéressée des lettres à la joie de l'esprit, l'accomplissement du devoir à la joie de la conscience, l'amour de Dieu et des hommes à la joie surabondante de l'âme tout entière. Il croyait à cela, il y croyait de toutes les forces de son être; il faisait plus qu'y croire, il en avait la démonstration, le sentiment, le goût, la réalité vivante au-dedans de lui. Chaque mouvement de son cœur prenait sa source dans cette invincible et stoïque certitude. Ou plutôt, elle n'était pas stoïque, elle ne lui coûtait nul effort. Elle était devenue sa nature même, et lui avait donné cette modestie

surhumaine de désirs qu'on lisait dans tous ses traits comme dans toutes ses actions,

Il s'en fallut peu que le Ciel ne cachât à la terre le trésor qu'elle possédait. A seize ou dix-sept ans, Drouot songeait à revêtir l'habit de Chartreux. Mais le cours des siècles et de la Providence avait amené sur le monde une heure célèbre : l'éternité nomma 1792 , la France se leva , et avec la destinée des rois et des nations , la destinée de Drouot fut elle-même changée.

J'ai tort de dire qu'elle fut changée ; car elle ne le fut qu'extérieurement et non pas dans son fonds. Tel qu'il eût été dans les cloîtres de saint Bruno , calme , simple , vivant de devoir , méprisant la mort et la pauvreté , tel il le fut dans les camps , sous le feu de l'ennemi. De toutes les analogies morales , nulle n'est plus frappante que l'analogie du religieux et du soldat. C'est la même discipline et le même dévouement. Mais chez Drouot , à cause de l'extrême pureté de son âme , la ressemblance était plus vive et plus remarquable encore. Quoi qu'il en soit , la France avait besoin de soldats pour défendre son indépendance contre les conjurations de l'étranger. Sans alliés au dehors , bouleversée au dedans par la ruine subite de toutes ses traditions sociales , privée de la plus grande partie de son ancienne noblesse militaire , elle avait besoin de trouver dans les générations plébéiennes le talent , le courage , la confiance et l'héroïque fortune qui pouvaient seuls la sauver. Elle les trouva ; elle les trouva non pas une fois et dans une heure d'exaltation , mais pendant vingt-cinq ans. Soit qu'elle prévînt ou qu'elle attendît les desseins de l'Europe , jamais durant un quart de siècle , elle ne fut au-dessous de la tâche d'un peuple qui se défend contre tous. Il fallut que la nature s'armât contre elle en moissonnant d'un seul coup toutes ses vieilles bandes , et encore n'eût-elle pas succombé , si les circonstances intérieures de sa vie lui eussent laissé la même foi et la même ardeur qu'au commencement de cette gigantesque lutte. Drouot fut un des hommes que la Providence lui donna pour en soutenir l'effort ; il parut au premier coup de canon , il tira le dernier.

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante

jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre La Place y faisait , au nom du gouvernement , l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant. La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan , petit de taille , l'air ingénu , de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau-venu. L'examineur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise , et sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen , il lui permet de s'asseoir. On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions , La Place reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites naturelles ; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal : les réponses sont toujours claires , précises , marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. La Place est touché ; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. L'école se lève tout entière , et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après , La Place disait à l'Empereur : « Un des plus beaux examens que j'ai vu passer dans ma vie , » est celui de votre aide-de-camp , le général Drouot. »

Vous ne m'eussiez point pardonné , Messieurs , si , sous le prétexte d'une certaine dignité de la parole , j'avais tenu hors de vos regards ces premiers pas de votre concitoyen dans la vie publique. Vous l'allez voir paraître sur les champs de bataille ; mais quelque gloire qu'il doive y acquérir , le triomphe de Châlons-sur-Marne est un péristyle où vous aurez aimé à le reconnaître et à le saluer.

Un décret de la Convention nationale , qui appelait au service les dix premiers élèves de la promotion où il avait été compris , ne tarda pas d'envoyer Drouot à l'armée du Nord en qualité de second lieutenant au premier régiment d'artillerie à pied. L'armée du Nord avait à sauver Dunkerque assiégé par les Anglais et les Hollandais sous le commandement du duc d'York. Successivement chassé de toutes ses positions , l'ennemi s'était retranché au pied de la petite ville d'Hondtschoote , par où il couvrait encore les places de Bergues , de Furnes et de Dunkerque. Il s'agissait de l'arracher de ce poste ,

qui était son dernier point d'appui. L'armée française s'y porta deux fois sans réussir dans son attaque, à cause de l'artillerie qui la foudroyait. Dans une troisième tentative, Drouot, qui commandait la quatorzième compagnie de son régiment en l'absence du capitaine et du premier lieutenant, établit de lui-même une batterie qui assura le succès du mouvement et le gain de la bataille par la prise de la redoute d'Hondtschoote. Un représentant du peuple vint lui adresser des félicitations. Drouot, remarquant qu'on ne poursuivait pas les Anglais dont la retraite était fort périlleuse, on lui fit entendre que les troupes étaient fatiguées : « Des troupes victorieuses, répondit-il, n'ont pas besoin de repos. »

Le service que rendit Drouot à la bataille d'Hondtschoote, il le rendit cent fois dans le cours de sa vie militaire. Mais tant qu'il occupa des grades inférieurs, la renommée n'en apprit que peu de chose à la France. Doué d'un coup d'œil sûr, d'une intrépidité égale à sa présence d'esprit, il possédait l'art d'obtenir du canon dans un moment donné un effet décisif. C'est ainsi que sur les bords de la Trébia, en 1799, il couvrit la retraite du général Macdonald, qui, avec les restes de l'armée de Naples, avait en vain tenté dans un combat sanglant de se faire jour à travers les forces russes et autrichiennes pour rejoindre Moreau dans le Piémont. Le général Macdonald, élevé aux premiers honneurs de la guerre, n'oublia point l'officier de la Trébia. Il le retrouva dans une occasion mémorable où Drouot avait à disputer contre une accusation capitale sa vie et son honneur, et il lui rendit un témoignage digne de tous les deux. Ce fut la source d'une amitié qui s'épancha de longues années dans une correspondance d'un intérêt touchant. On n'eût pu croire que tant de délicatesse ingénieuse et tendre sortit de l'âme de deux vieux soldats.

Laissez-moi suivre rapidement, Messieurs, ces commencemens militaires de Drouot.

Avant d'être envoyé à l'armée de Naples, il avait passé de l'armée du Nord à celle de Sambre-et-Meuse, et pris part à cette grande bataille de Fleurus qui nous livra la Belgique et la Hollande. De l'Italie, il court au Rhin sous le commandement de

Moreau , et il assiste à cette autre fameuse bataille de Hohenlinden qui eut pour couronnement la paix de Lunéville. Moreau remarque le jeune capitaine. L'apercevant un jour à sa table , il se prit à dire à ses officiers : « Une des plus belles » compagnies d'artillerie que j'aie jamais vue, est la quatorzième du premier régiment. Elle était alors commandée par » un enfant, et cet enfant, ajouta-t-il, c'est le capitaine Drouot » que vous voyez là. »

Une expédition navale destinée aux Antilles se préparait en 1804 dans le port de Toulon. Drouot partit sur l'escadre comme directeur de l'artillerie de débarquement. Il souffrait beaucoup en mer , et sans aucune relâche , si ce n'est lorsqu'à la rencontre de vaisseaux ennemis , il entendait le bruit du canon : alors reprenant ses sens et sa force morale comme par enchantement , il paraissait debout sur le pont , animé et maître de lui , jusqu'à ce que le combat étant fini et le péril passé, le mal reprit son empire avec une nouvelle énergie.

Dans la campagne de 1808, il assiste à l'attaque et à la prise de Madrid en qualité de major de l'artillerie à pied de la garde impériale. L'année suivante , il est à Wagram , et , dans un moment d'hésitation de l'armée , il forme et porte en avant une batterie qui jette le trouble au plus fort des bataillons autrichiens. Plusieurs fois depuis , l'Empereur manifesta le regret de n'avoir pas rendu à cette manœuvre toute la part qui lui appartenait dans le succès de cette grande journée. Il commençait cependant à connaître Drouot que le général Lariboisière mourant à Berlin lui avait légué comme le plus beau présent qu'il pût lui faire. Il le nomma officier de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille , et peu après baron de l'empire.

La campagne de Russie s'ouvrit. Drouot se trouva aux principales affaires avec la garde impériale. Il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur à la Moskwa , où son artillerie se signala de nouveau. Un genre de mérite plus haut et plus rare allait achever de le rendre cher à l'Empereur. Les élémens s'étaient déclarés contre la France. Ces héroïques bandes qui , de Lisbonne à Moscou , des Pyramides à Berlin , n'avaient pu rencontrer de vainqueurs , s'étonnaient à la fin de

sentir leur poitrine oppressée et leurs bras hésitans. La Providence avait fait un signe à la nature, et le cœur de ces hommes, hardis tant de fois à l'encontre de toutes les fortunes, se voyait pris de faiblesse pour la première fois. La science ni le courage militaires ne suffisaient plus à les sauver ; il y fallait une autre science, un autre courage. Pardonnez, Dronot, si nous parlons sur votre tombe des désastres de la patrie ; vous vivant, nous n'eussions osé vous en rappeler le souvenir ni pour vous plaindre ni pour vous louer. Votre âme en souffrait encore après trente ans ; elle en comptait chaque année les douloureux anniversaires, et vous n'eussiez pas cru possible qu'on tirât de nos malheurs quoi que ce soit qui pût aller à votre gloire et la grandir. Pardonnez si tous nos respects vous survivent, excepté celui qui nous empêcherait de vous reconnaître tout entier ! Il fallait, disais-je, aux victorieux fugitifs de Moscou, une autre science et un autre courage que ceux du soldat ; il leur fallait la science de la force morale, le courage de souffrir et d'espérer toujours. Dronot les avait. Il eût pu croire sans trahison qu'il les avait pour lui seul, et qu'il ne devait pas prodiguer cet incomparable et si opportun trésor. Mais il n'était pas capable d'une telle avarice de sa vertu. Sans s'inquiéter s'il en aurait assez pour tous, il résolut de la communiquer à ses compagnons d'armes, à ceux du moins qui lui étaient particulièrement confiés, et qui allaient partager avec lui le sort de cette formidable aventure. Chaque matin donc, en plein air, comme s'il eût été sous le ciel de Naples, il ôtait son uniforme, ouvrait le col de sa chemise, appendait un miroir à l'affût d'un canon, se faisait la barbe et se lavait le visage devant toute sa troupe. Il n'y manqua pas un seul jour, à quelque degré douloureux que la température descendit. La Providence récompensa son dévouement. Il ramena jusqu'en Pologne toutes ses batteries, sans avoir perdu un seul canon. C'est vous dire assez qu'il n'avait pas seulement sauvé le matériel, mais qu'il avait eu le bonheur de sauver aussi la plus grande partie de ses enfans.

L'empereur le nomma immédiatement général de brigade d'artillerie, et l'attacha à sa personne comme aide-de-camp. C'était en janvier 1813.

Tant que la France avait été victorieuse , c'est-à-dire pendant vingt ans , Drouot , malgré ses services , était demeuré dans un rang inférieur et comme à l'arrière-garde de la gloire. Il avait vu se former dans les batailles tous nos capitaines renommés , les Jourdan , les Hoche , les Marceau , génération primitive d'où avait fleuri le rameau plus fécond encore de l'Empire , les Victor , les Macdonald , les Duroc , les Lannes , les Bessières , et tant d'autres à qui le discours , pour obéir aux lois de la sobriété , fait bien plus défaut que la mémoire. Tous , vivans ou morts , étaient parvenus avant nos revers au comble de la réputation et des honneurs. Drouot seul était en retard de son immortalité. Comme une plante modeste et peu hâtive , il s'était caché à l'ombre des grands noms , et Dieu se servant de sa vertu même pour en suspendre l'éclat , l'avait réservé à nos jours de malheur. La France fut étonnée d'apprendre , au bruit des campagnes de 1813 et de 1814 , qu'elle possédait depuis longtemps le premier officier d'artillerie de l'Europe. Elle sut que le coup décisif des batailles de Lutzen , de Bautzen , de Wachau , avait été porté par ces immenses batteries de cent et cent cinquante bouches à feu , que le général Drouot rassemblait et conduisait avec une dextérité fabuleuse , et qui suppléaient par leur soudaine action à l'infériorité numérique de nos armées. Elle admira un mérite si lent à se produire ; elle en aima l'à-propos touchant ; elle considéra Drouot comme le dernier rejeton de cette généreuse lignée qui avait commencé à Jemmapes et qui devait finir à Waterloo. Elle rattacha son souvenir au souvenir éloquent de ces combats où la victoire elle-même était mélancolique et découragée parce qu'elle donnait la gloire sans donner le salut. L'Empereur en jugea comme la France. Il discerna dans son aide-de-camp un génie et une intrépidité militaires qui lui faisaient dire à Sainte-Hélène , « qu'il n'existait pas deux » officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie , et » à Drouot pour l'artillerie. » Il le reconnut supérieur à un grand nombre de ses maréchaux , et capable de commander cent mille hommes , ainsi qu'il l'affirmait encore dans ses entretiens de l'exil. Mais ce qu'il y remarqua surtout , c'était la simplicité , le désintéressement , la religion , une trempe d'âme

enfin qui était comme la résurrection des physionomies les plus pures de l'antiquité. Il l'appela *le sage de la grande armée*. Et à mesure que décroissait sa fortune, voyant croître le dévouement de Drouot, il sentait mieux le prix de ce dernier et suprême présent que le Ciel avait fait à sa destinée.

On était à l'automne de 1813. L'armée française réduite à quatre-vingt mille hommes par la déroute de Leipsick, s'avavançait sur le défilé de Hanau pour s'ouvrir la route de Mayence. Mais un corps de soixante mille Bavares l'avait prévenue, et battait avec une artillerie formidable l'issue du défilé. Le moment était solennel ; il fallait gagner le Rhin ou périr. L'Empereur dit à Drouot : « Allez voir ce qu'il y a à faire. » Drouot pousse son cheval, et voit l'avant-garde française, rejetée en désordre par le feu et par la cavalerie de l'ennemi. Il marque de l'œil un terrain qu'il croit propice, et retourne chercher l'ordre de faire avancer cinquante pièces de canon. L'Empereur veut juger par lui-même du lieu et de l'instant. Mais les boulets sillonnent la terre et brisent les arbres autour de lui. Drouot le fait retirer, et met en position deux pièces qui sont immédiatement démontées. Il persiste ; il en établit dix autres, puis cinquante, et ouvre un feu terrible. A ce moment, la cavalerie bavarroise arrive à toute bride sur nos batteries. Drouot, qui était à pied au milieu de ses canonniers, suspend le feu, attend l'ennemi, et écrase à propos par une décharge simultanée, ces escadrons lancés à pleine course. Cependant ceux qu'épargne le hasard de la mort se précipitent de tout leur poids sur nos batteries ; un officier bavarrois lève l'épée sur le général, et tombe lui-même avant d'avoir frappé. L'armée française était maîtresse du passage, et l'Empereur couche à Francfort le lendemain.

Hélas ! l'héroïsme donnait encore de l'espérance au jour et au défilé de Hanau ; il n'en donna bientôt plus. C'est pourquoi je ne dirai rien de vous, journées de 1814, où Drouot garda si bien à côté de son maître la place qu'il y avait conquise, journées de Vauchamps, de Mormant, de Craone, de Laon ! Les décrets de la Providence avaient décidé que des journées plus fameuses encore, que Champaubert et Montmirail ne sauveraient pas l'Empire. Mais quand tout est perdu, c'est

l'heure des grandes âmes. Si l'Empire eût été plus fort que ses fautes et que ses ennemis , nous eussions vu le général Drouot porter le bâton de maréchal , siéger au sénat , et gouverner comme ministre le département de la guerre. C'était la pensée favorite de Napoléon pour le Fabricius moderne ; il lui disait quelquefois avec une affectueuse prévision : « Vous » serez un jour mon ministre de la guerre. » Mais si haute qu'eût été cette fortune pour le fils d'un artisan, elle eût pourtant trouvé à côté d'elle le souvenir et l'exemple d'une égale élévation. La ruine de l'Empire , en mettant le général Drouot aux prises avec le malheur , lui prépara une illustration qui n'a laissé autour de sa mémoire rien de semblable à lui. Il aimait l'Empereur et l'Empire avec une passion toute chevaleresque : l'Empire , parce qu'il l'estimait le plus haut point de gloire où la France fût parvenue depuis Charlemagne ; l'Empereur , parce qu'il avait vécu avec lui pendant deux années de souffrances et de revers , et qu'il avait senti le cœur de l'homme à travers l'éclat du prince et l'orgueil du conquérant. La chute de ces deux géans , l'Empereur et l'empire , fut pour lui un coup dont nous ne pouvons nous faire aucune idée , nous déjà si loin de ces événemens , et qui n'y avons pris d'autre part que d'en lire sur un papier froid et souvent ingrat le pâle récit. Mais ceux qui avaient mis dans ce prodigieux édifice vingt années de leurs fatigues et de leur sang ; ceux qui avaient vieilli sur les champs de bataille entre la gloire et la mort à tout moment présentes et confondues , et qui dans l'élévation de la France , croyaient avoir servi une cause patriotique et juste : ceux-là devaient éprouver , le jour où tomba cet ouvrage , une angoisse d'âme que nous aurions vainement l'espoir de peindre ou de ressentir. Drouot l'éprouva d'autant plus dans son âpre et généreuse amertume , que seul entre tous il ne perdait rien. L'Empereur , si élevé de caractère que nous le supposons , ne pouvait échapper au sentiment profond de sa ruine personnelle ; d'autres avaient à s'inquiéter de leur part dans le nouveau règne qui s'inaugurerait : pour Drouot , s'il n'eût regardé que lui-même , la fin de l'Empire était une délivrance depuis longtemps souhaitée ; il y avait déjà bien des jours qu'il aspirait à quitter la vie pu-

blique , et qu'interrogé par l'Empereur sur ses projets intimes, il avait répondu : « Sire, je ne désire qu'une chose , » c'est de me retirer dans ma ville natale et d'habiter sur la » parolse où j'ai été baptisé. » L'homme qui disait cela, et qui a prouvé qu'il disait vrai , était assurément désintéressé quant à lui-même dans la catastrophe de son prince et de son pays. Elle ne le touchait que comme un simple soldat , et c'est pourquoi il en reçut le coup tout entier.

Il y eut à Fontainebleau un dernier lever. L'Empereur ne fut pas surpris d'y voir Drouot. Quand il monta en voiture , après avoir dit adieu aux restes de la vieille garde , Drouot était encore avec lui. L'aide-de-camp du Souverain avait résolu de partager la fortune de l'exilé. Vous attendiez cette conduite , Messieurs, vous en étiez certains, et pourtant le sacrifice était plus grand pour votre concitoyen que pour aucun autre. Dans un homme qui aimait tant sa patrie, et qui avait toujours caressé l'espérance de briser sa carrière pour retourner au milieu de vous comme le plus obscur des Lorrains, il avait dû se passer un bien dur combat entre le penchant de la nature et l'appel de la fidélité. Le combat n'était pas entre l'égoïsme et le dévouement, mais entre deux héroïsmes. La balance pencha du côté du malheur. Dans les tristes jours qui précédèrent le départ , Napoléon demanda au général quelle était sa fortune , et sur sa réponse , qu'elle s'élevait à deux mille cinq cents francs de rente environ , il lui dit : « C'est trop peu , on ne sait pas ce qui peut m'arriver ; je ne veux pas qu'après moi vous vous trouviez dans » le besoin ; je vais vous donner deux cent mille francs. » Drouot refusa, et voyant l'Empereur peiné , il lui dit : « Si » Votre Majesté me donnait de l'argent à l'heure qu'il est , » on dirait que l'empereur Napoléon , dans l'adversité , n'a » trouvé des amis qu'à prix d'or, en l'on dirait de moi que » j'ai suivi Votre Majesté parce que j'étais payé pour cela. »

Les dernières grâces reçues par Drouot avant la chute de son maître , étaient sa promotion au titre de comte de l'empire et au grade de général de division. Il fut nommé gouverner de l'île d'Elbe. En cette qualité, il dut présenter , à la fin de 1814 , le budget des dépenses militaires pour l'année

suiivante. L'empereur lui fit remarquer qu'il s'était oublié sur la liste des traitemens, et lui en demanda la raison. « Sire, répon- » dit Drouot, Votre Majesté me loge, elle me nourrit, elle me » fait donner un cheval de son écurie, lorsque j'ai l'honneur » de l'accompagner dans ses promenades. Mes dépenses se » réduisent donc à mon entretien, à un faible traitement pour » mon secrétaire et aux gages d'un serviteur, et mon revenu, » qui est connu de Votre Majesté, est plus que suffisant pour » répondre à ces besoins. » Le budget lui ayant été rendu deux jours après, il s'y trouva porté pour une somme annuelle de six mille francs. C'est au souvenir de pareils traits, que Napoléon disait de lui à Sainte-Hélène : « Drouot est un homme » qui vivrait aussi satisfait, pour ce qui le concerne person- » nellement, avec quarante sous par jour qu'avec les revenus » d'un souverain. Plein de charité et de religion, sa morale, » sa probité et sa simplicité lui eussent fait honneur dans les » plus beaux jours de la république romaine. »

Le général Drouot, Messieurs, touchait au moment le plus difficile de sa carrière. En suivant Napoléon dans l'exil, il avait cru n'accepter qu'un sacrifice, celui de vivre loin de sa patrie et hors de la retraite qu'il s'était de tout temps préparée dans son cœur. Il ne se doutait pas qu'il serait appelé à la terrible complicité d'un acte qui devait amener sur la France de nouveaux malheurs et de plus grands abaissemens. Huit jours avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon s'ouvrit à son fidèle serviteur, en lui faisant entendre que la nation le rappelait et qu'il rencontrerait de l'appui même à l'étranger. Malgré ces assurances, Drouot éprouva un sentiment de consternation, et n'omit rien de ce qui pouvait fléchir l'homme inébranlable auquel il s'était dévoué. Tout fut inutile. Drouot, l'âme candide s'il en fut jamais, l'âme pour qui le devoir avait toujours été plus que la vertu et que le bonheur ensemble, parce qu'il avait été l'essence même de sa vie, Drouot se trouva en proie à la plus douloureuse des perplexités. Rentrer en France les armes à la main comme un aventurier, si ce n'était comme un traître, appeler sur son pays une seconde invasion, sacrifier à l'intérêt d'un homme l'intérêt de trente millions d'hommes, c'était là l'un des côtés de la question :

mais d'une autre part , abandonner l'Empereur , son souverain , son ami , un héros malheureux , un homme seul contre l'Europe , l'abandonner au moment de l'entreprise la plus périlleuse , quand un coup de fusil peut-être allait lui faire un tombeau que vingt batailles et cent combats ne lui avaient pas fait : quelle lâcheté ! quel oubli des lois de l'honneur et de l'amitié ! Le Sage de la grande armée roulait encore de tristes pressentiments dans son cœur quand les brises embaumées de la France accueillirent l'esquif de l'île d'Elbe , et enflèrent ce drapeau qui devait *voler de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame*. Drouot s'était décidé par l'idée du serment qu'il avait prêté à l'Empereur comme son nouveau sujet , son sujet de l'exil. Ce n'était pas à lui de juger les actions de son souverain ; il obéissait en soldat , c'était son devoir , le devoir de la reconnaissance et de la fidélité.

Nous ne comprenons plus guère aujourd'hui , Messieurs , ce pieux et chevaleresque empire de la fidélité. Nous voyons dans nos princes les hommes de la nation , commis par elle au règlement de ses destinées , et nous estimons qu'il est des cas où le droit du chef doit succomber devant le droit du peuple , plus général et plus profond. Il ne semble pas que cette pensée , contenue dans de certaines bornes , soit contraire aux notions de la justice et de la souveraineté. Elever un homme si haut qu'aucun événement ne doive le précipiter jamais du pouvoir de commander , c'est une sorte d'idolâtrie qui perd le prince lui-même en l'exposant à ne plus reconnaître de bornes , parce qu'il ne connaît plus de péril. Mais il n'en est pas moins vrai que la fidélité est un des sentimens les plus généreux de notre nature , un de ceux à qui le raisonnement pardonne même en le combattant. Figurez-vous que vous avez vécu dans l'amitié d'un prince , qu'il a dépouillé pour vous la plupart des rayons de la majesté , que vous avez touché sa main , mangé à sa table , vu dans son cœur ; qu'il a été votre compagnon d'armes , et que côte à côte avec lui , vous avez cheminé dans les hasards de la vie. Supposez qu'il ait conquis votre admiration par des qualités que la grandeur n'aura pas détruites en lui , et que même , par une exception du sort commun des rois , il ait appelé sur

sa tête une couronne de gloire plus belle que la couronne de sa naissance. Ajoutez qu'il soit devenu malheureux , que vous n'ayez plus rien à espérer de lui que des dangers , et qu'il réclame enfin votre foi comme le dernier asile de sa fortune périe. Rassemblez ces traits dans votre esprit : c'était la position du général Drouot , l'invincible prestige qui pesait , au retour de l'île d'Elbe , sur son cœur si pur et si droit. Le mal , s'il en avait , était pour lui l'honneur même. Et si plusieurs s'étonnent du soin que je prends de le justifier , c'est qu'ils ne savent point tout ce que lui coûta cette cruelle position , et que d'en être sorti plus vénéré de tous , comme il en est sorti , est un des grands triomphes que l'âme d'un honnête homme ait jamais remporté sur les jugemens du monde.

Faut-il maintenant vous peindre et même vous nommer , jour de Waterloo ! Vous trompâtes jusqu'au dernier moment le cœur des braves. La victoire se faisait un reproche et une douleur de les abandonner , elle qui s'était accoutumée à les servir jusque dans leurs revers. La veille , l'avant-veille , le matin même , le soir encore , elle était avec eux ; l'Anglais et le Prussien , séparés par d'habiles manœuvres , allaient l'un après l'autre nous ouvrir sur leurs débris le chemin de Bruxelles. Tout à coup Dieu retira sa main. C'est en vain que , sous les ordres de l'Empereur , Drouot multiplie son infatigable intrépidité , tout est perdu. Napoléon , enseveli dans des réflexions profondes , relève la tête , et dit encore une fois cette parole qu'il avait si souvent prononcée : « Où est Drouot ? » Il ne devait plus le dire. L'air emporta cet adieu avec les dernières fumées du champ de bataille.

Quelques jours après , le général Drouot , qui avait été créé pair de France par un décret antérieur , parut à la tribune , et essaya , quoique l'Empereur eût abdiqué l'avant-veille , de ranimer le patriotisme public en exposant à la Chambre toutes les ressources qui restaient pour préserver la France d'un second envahissement de l'étranger. Sa voix se perdit dans le trouble et le découragement universels. Le gouvernement provisoire le nomma commandant de la garde impériale qui venait d'arriver sous les murs de Paris , espérant que mieux que personne , par l'ascendant de son caractère ,

il y maintiendrait la discipline et l'obéissance aux nécessités du moment. Ce moment était critique. Soixante-dix mille hommes de l'armée française étaient ralliés entre Paris et Laon ; d'autres troupes s'avançaient pour les soutenir ; une partie de la garde était devant Paris même ; Paris contenait cinq cents pièces de canons de campagne. Il ne s'agissait plus des destinées d'un homme, mais de l'honneur national. La pensée de voir encore une fois, après une seule bataille, l'étranger maître de Paris, agitait jusqu'au fond le cœur du soldat. Il ne fallait qu'une heure et qu'un hasard pour qu'un mouvement militaire éclatât, et que personne ne fût plus maître de gouverner les événemens. Le général Drouot comprit tout le péril, et que c'était un péril sans issue favorable pour les intérêts de la France. Un mouvement national sans doute eût repoussé l'étranger ; il l'avait dit lui-même à la tribune, en invoquant l'exemple de Rome après la défaite de Cannes. Mais ce mouvement national n'existait pas, et nul n'était capable de le créer. Le commandant de la garde impériale n'avait donc qu'un devoir à remplir, qui était de maintenir l'ordre, de calmer les esprits, de leur inspirer la résignation aux volontés du Ciel, manifestées par des événemens plus forts que tout le courage des hommes et que tout leur dévouement. Il y réussit. Le soldat reconnut et respecta la voix de l'homme qui, après avoir aimé Napoléon jusqu'à l'exil, et ne l'avoir pas quitté un seul jour depuis 1813, avait lui-même entendu la voix de la patrie lui demandant le sacrifice d'une fidélité qui ne pouvait alors que la desservir. La garde se laissa conduire sur les bords de la Loire, et entraîna par son exemple le reste de l'armée. Là, Drouot prit sous ses yeux la cocarde blanche et signa le premier l'acte de soumission au roi.

Il en est, Messieurs, qui regretteront peut-être de voir ce signe au front de Drouot. Ils auraient mieux aimé ne lui voir jamais d'autres couleurs que les couleurs de l'Empire. Pour nous, qui avons étudié sa vie, il est peu d'instans où il nous ait paru plus digne de ce nom de Sage que Napoléon lui avait donné. Il montra là sous une nouvelle face ce discernement et ce courage du devoir qui, en arrachant à l'homme le sacri-

fice de ses instincts les plus spécieux, l'élèvent à toute la gloire de l'homme de bien.

Drouot était encore à la tête de la garde lorsqu'il connut une ordonnance du roi dans laquelle il était proscrit avec d'autres comme coupable de haute trahison. Rien ne lui était plus facile que de fuir. C'est le conseil de la prudence dans les momens où les passions politiques ne laissent pas aux hommes les meilleurs le sang-froid de l'équité. Mais Drouot n'était pas capable de vivre un quart-d'heure sous le poids d'une accusation qui touchait à l'intégrité de sa conscience. Il quitta le jour même le commandement de la garde, et vint se présenter à Paris, aux portes de la prison de l'Abbaye. On ne voulut pas le recevoir. Il lui fallut faire plusieurs démarches pour obtenir son incarcération. Sur quoi il racontait plus tard avec une grâce parfaite, qu'il n'avait sollicité que deux places dans sa vie, lesquelles lui avaient d'abord été refusées toutes deux l'une chez les Frères des Ecoles chrétiennes, étant tout enfant, et l'autre à la prison de l'Abbaye.

L'instruction de son procès fut longue. Il demanda plusieurs fois la grâce d'être enfin jugé. Il ne l'obtint qu'après une attente et une captivité de huit mois. Un puissant intérêt l'avait suivi dans sa prison, et l'accompagna devant le conseil de guerre qui allait prononcer sur son sort. Il établit toute sa défense sur ce point, que l'empereur Napoléon était souverain véritable de l'île d'Elbe, sans aucune restriction des droits de la souveraineté; qu'il lui avait juré fidélité comme à un souverain reconnu de toutes les puissances de l'Europe, et sur la foi d'un traité qui permettait à quatre cents Français d'unir leur sort au sien. Il était un de ces Français. Quoi de plus sacré! Avait-on voulu tendre un piège à ces soldats qui adoptaient le malheur et la patrie de leur Empereur tombé? Avaient-ils pu être à la fois les serviteurs de deux princes et de deux pays, être liés par deux devoirs contraires, soumis à deux sermens qui se combattaient? Lui Drouot, n'en avait prêté qu'un. Il l'avait prêté à l'empereur Napoléon, son ancien, son nouveau, son unique souverain. En vertu de ce serment, il devait l'obéissance du sujet et du soldat; on l'avait réclamée de lui; il l'avait rendue en sujet fidèle, en soldat dévoué.

Cette défense , si simple et si généreuse qu'elle fût , avait pourtant quelque chose d'inouï. Une raison froide et impartiale pouvait y rechercher des défauts ; les passions politiques le pouvaient bien davantage encore. Mais la vie de Drouot s'était assise avec lui au siège de l'accusé ; il prouvait son innocence bien moins par le raisonnement que par l'impossibilité où l'on était de le croire coupable. L'esprit résistait peut-être ; l'âme était persuadée que le général Drouot ne s'était pas trompé sur une question de devoir et d'honneur. Une émotion visible gagna les juges et l'assemblée lorsqu'à la fin d'un discours simple et ferme comme son cœur , l'accusé prononça ces paroles : « Telle a été ma conduite dans les dernières cir- » constances ; je n'ai été guidé que par l'honneur et les obli- » gations qui m'étaient imposées. Tant que la reconnais- » ce , la fidélité aux sermens , l'obéissance et l'attachement au » souverain seront des vertus parmi les hommes , ma conduite » sera justifiée aux yeux des gens de bien. Quelques-uns trou- » veront peut-être que j'ai mal apprécié ma position , que je » me suis exagéré les obligations qu'elle m'imposait ; mais » j'ai suivi la ligne que j'ai cru tracée par l'honneur , et je » serais coupable si je m'en étais écarté. Quoique je fasse le » plus grand cas de l'opinion des hommes , je tiens encore » davantage au témoignage de ma conscience , et mourir plu- » tôt mille fois que de résister à ses impulsions. J'attends , » Messieurs , avec une respectueuse confiance le jugement que » vous allez prononcer. Si vous croyez que mon sang soit né- » cessaire pour assurer la tranquillité de la France , mes der- » nières momens auront encore été utiles à mon pays. »

Tout autre que Drouot eût succombé. Lui-même ne fut ab- sous qu'à la minorité de trois voix contre quatre , et après six heures de délibération. Il dormait d'un sommeil paisible dans sa cellule de l'Abbaye lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de son acquittement. C'était déjà beaucoup. Mais Dieu préparait à son serviteur , au soldat chrétien de la Ré- publique et de l'Empire , un triomphe plus complet et digne de sa vertu. Le lendemain , vers le soir , une voiture vint le prendre à l'Abbaye par les ordres du roi , et le conduisit au château , où il fut introduit près de Louis XVIII. Le roi le

reçut avec bonté , lui parla de l'attachement qu'il avait montré pour Napoléon , loua la reconnaissance comme la religion des grandes âmes , et ajouta qu'il comptait désormais sur sa fidélité. Le proscrit de la veille s'inclina respectueusement. Le roi , en le congédiant , lui dit que des ordres étaient donnés pour qu'il n'y eût point appel de la sentence du conseil de guerre , et que dès ce moment il était libre. Drouot traversa les appartemens des Tuileries qu'il ne devait plus revoir ; il descendit cet escalier par où il avait vu monter tant de grandeurs évanouies , et lui-même , debris de ces grandeurs , fils d'un temps qui n'était plus , il prit sans regret et pour toujours le chemin de la solitude et de l'obscurité.

Ici , Messieurs , je devrais m'arrêter peut-être. Ce serait à vous , Lorrains , de vous lever maintenant , et de raconter au monde les trente années de paix qui ont achevé sous vos yeux cette vie sublime et modeste. Tant de qualités rares mais simples , tant de faits glorieux mais cachés , en composent le tissu , que la parole s'effraie d'avoir à dire ce que le cœur de tout le monde sent avec une éloquence qui lui coûte si peu.

Rien n'est plus difficile , même aux hommes supérieurs , que de supporter le repos. Quand l'âme et le corps se sont habitués au travail solennel des grands événemens , ils ne peuvent plus souffrir la simple et pacifique succession de jours. Cette paix froide leur est un tombeau. Ils regrettent le bruit , l'agitation , les alternatives des revers avec les succès , et toute cette tragédie des choses humaines où ils avaient naguère leur part et leur action. L'histoire ne compte qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient passé de la vie publique à la vie privée en conservant , avec la tranquille possession d'eux-mêmes , la plénitude de leur grandeur. La plupart se consomment dans un ennui vulgaire ; d'autres demandent aux passions des sens l'oubli d'eux-mêmes et de leur dignité ; les plus élevés succombent au poison mystérieux du chagrin. A regarder les vicissitudes qui avaient enlevé le jeune Drouot de la boutique de son père , pour le porter aux pieds d'un trône et aux côtés d'un conquérant , il semble que nul plus que lui n'aurait dû éprouver , dans l'affaissement subit de sa destinée , le désespoir des souvenirs et l'impuissance de vivre avec soi. Qui avait

vu davantage et plus vite? Qui avait passé en moins de temps par plus de contrastes et d'émotions? Il est vrai, mais cette âme était plus grande encore que les événemens dont la Providence lui avait donné le spectacle; elle revenait fortifiée et non pas abattue, donner elle-même au monde un spectacle capable de l'instruire et de le consoler. Vous en avez été, Messieurs, les heureux, les plus proches témoins, et la France vous rend cette justice que vous en avez mérité l'honneur et connu tout le prix.

Vous avez vu pendant trente années le général Drouot volontairement descendu des hautes charges, oublier lui seul ce qu'il avait été, n'en parler jamais qu'avec l'alarme d'une exquise pudeur, ne se souvenir enfin du passé que pour élever les services des autres et honorer la mémoire du héros dont il avait été le serviteur et l'ami. Vous l'avez vu content d'une maison dans un faubourg de votre ville, réduire ses besoins avec l'austérité d'un Spartiate et le calcul d'un chrétien qui aime les pauvres avec la pauvreté. Vous l'avez vu pénétré d'une foi sincère, rapporter à Dieu tout le cours de sa vie, et donner de la vérité de sa religion par la sainteté de ses mœurs, une preuve que les camps eux-mêmes n'avaient point affaibli. Vous l'avez vu se suffire à lui-même dans une solitude presque constante, non par éloignement des hommes, mais par une certaine force intérieure qui lui faisait de la retraite un besoin et comme un devoir. Vous l'avez vu pendant vingt ans assiégé d'infirmités douloureuses, totalement aveugle les quatorze dernières années de sa vie, et néanmoins toujours calme et serein, ne parlant de son sort que pour le bénir et l'estimer plus heureux qu'aux jours de sa jeunesse et de sa prospérité. On n'approchait de sa maison que comme d'un sanctuaire, pour y chercher les plus saintes leçons de la vie; on n'y entendit jamais que des actions de grâces et des louanges pour Dieu. Un parfum d'honneur, de sincérité, de justice, de droiture, de piété et de joie s'en exhalait à toute heure, et y appelait une gloire que le temps ne diminuait pas. Vous savez si je dis vrai, Messieurs, vous savez si j'abuse de la parole et de l'assentiment de votre cœur.

On ne cessa de vous envier le trésor que vous possédiez. La

Restauration voulut rappeler votre concitoyen dans les rangs de l'armée avec son grade de lieutenant-général, et en lui restituant les arrérages de sa solde qui s'élevaient à plus de quarante-cinq mille francs. Il refusa l'une et l'autre faveur, ne voulant pas, comme il l'a dit lui-même, se rapprocher des honneurs et des emplois *pendant que son bienfaiteur gémissait dans les fers sur un rocher de l'Atlantique*. Louis XVIII ne put s'empêcher de dire : « Je chercherais vainement dans mon royaume un second Drouot. » Il refusa pareillement de consentir au vœu de M. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, qui lui offrait la charge de gouverneur des princes ses fils.

Ce n'était pas seulement les rois heureux qui réclamaient ses services. L'exil se souvenait de lui. Le prisonnier de Sainte-Hélène ne parlait de Drouot qu'avec tendresse et vénération. Peu avant de mourir, il le désigna pour être demandé de sa part au Gouvernement français. Drouot s'y était préparé dans la plus intime espérance de son cœur. Arraché en 1815 des côtés de son maître par le commandement imprévu de la garde impériale et par une captivité de huit mois, il avait toujours conservé la volonté active de le revoir et de se dévouer à lui. En apprenant sa mort, il tomba dans une sorte d'anéantissement qui dura plusieurs heures sans lui permettre de prononcer un seul mot. Heureux les princes tombés qui conservent de tels amis ! Heureux les camps où se forment ces admirations et ces attachemens contre quoi ne peuvent rien les injures de la politique et du sort !

Les événemens de 1830 vinrent tenter sous une autre forme l'abnégation du général Drouot. Appelé coup sur coup au commandement de la troisième et cinquième division militaire, au gouvernement de l'Ecole polytechnique et à la pairie, il déclina sans faste ces retours de la fortune et ces preuves d'une estime qui venaient le chercher avec une si glorieuse opiniâtreté. Mais s'agissait-il de rendre à l'État un service impérieusement réclamé par des circonstances critiques, sa modestie et ses infirmités ne l'arrêtaient plus. Vous le vîtes bien, Messieurs, à cette même époque de 1830, lorsqu'il parut dans votre Hôtel de ville, et y siégea deux jours et deux

nuits , malgré de vives douleurs , et maintint le bon ordre par l'ascendant de sa présence et de ses conseils. Metz le vit aussi dans les mêmes jours , et admira ce que peut sur un vaste peuple la vertu d'un seul homme.

Si donc le général Dronot vécut trente années dans le silence et la retraite ; si , à l'âge de quarante-deux ans à peine accomplis , il disparut de la scène du monde , c'est qu'il le voulut fermement , par un acte de souveraine élection. Pourquoi le voulut-il , et quel était le mystérieux aliment de cette vie auparavant si agitée , tout à coup si calme , c'est , Messieurs , le secret que je dois vous dire , sous peine de ne vous avoir montré que le dehors de ce grand homme , et de trahir à la fois , avec votre admiration , votre juste et sainte curiosité. Ouvrons donc , il en est temps , ouvrons ce cœur dont nous venons de suivre pendant un demi-siècle les actes magnanimes et jamais démentis ; pénétrons jusqu'au sanctuaire , et cherchons-y la flamme où s'alluma toute cette généreuse vie. Vous l'avez deviné ou pressenti , un triple amour en était l'incorruptible et immortel foyer , l'amour des lettres , l'amour des hommes , l'amour de Dieu.

L'amour des lettres ! Oh ! faut-il que je surprenne par là peut-être quelqu'un de mes auditeurs ? Sommes-nous si loin déjà du temps où la culture des lettres pour elles-mêmes était une passion distinctive de toutes les natures noblement trempées ? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux , pour qui les lettres sont autre chose qu'une vague reminiscence de la jeunesse ou un vulgaire métier ? Je n'ose le croire ; je ne me persuade pas , malgré des signes affligeans , que nous penchions vers la décadence , et que le bataillon sacré des intelligences d'élite soit chaque jour éclairci par des pertes qui ne se réparent point. Le général Drouot avait appris dans les laborieuses études de sa jeunesse cet amour antique des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait , un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchemens. Penser en lisant un vrai livre , le prendre , le poser sur sa table , s'enivrer de son parfum , en aspirer la substance , c'était pour lui , comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre , une naïve

et pure volupté. Le temps coule dans ces charmans entretiens de la pensée avec une pensée supérieure ; les larmes viennent aux yeux ; on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée, et lui enlevait les heures que le cours de son âge lui apportait. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles ; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il y faut le cœur et la vertu. Ce n'est pas sans raison que les anciens l'appelaient du nom de culte, et comme on dit la religion de l'honneur, on pouvait dire aussi la religion des lettres.

Ce premier amour se liait naturellement dans le général Drouot, à un autre amour plus grave et plus efficace encore : il aimait sincèrement les hommes. Né et nourri dans la pauvreté, elle ne lui avait pas été une occasion de jeter des yeux d'envie sur les hauts rangs du monde. Il les acceptait sans colère, sans mépris, sans orgueil, avec une parfaite cordialité. Content de son sort, il n'estimait pas qu'il y en eût de plus heureux, et il a dit quelquefois, dans les ouvertures qu'il faisait de son âme, qu'il devait à Dieu la grâce de n'avoir jamais rien envié. Mais si la pauvreté ne lui avait point appris la haine des riches et des grands, elle lui avait profondément inculqué l'amour des petits. Il redescendait vers eux comme vers sa source, et dès que la fortune commença de lui sourire, il prit la résolution de partager avec les pauvres les bénéfices de sa vie. C'est là le véritable signe de l'amour : quiconque ne partage pas n'aime pas. Le général Drouot fit son calcul. Il jugea qu'avec une petite maison, un petit jardin, et deux fois douze cents francs de rente, il serait ; quoi qu'il advînt, au-dessus de tous ses besoins et de tous ses désirs. Il régla d'après ce point de vue sa dépense et ses économies, et consacra le surplus à des actes ou à des fondations de charité. Toutes les dotations et gratifications qu'il reçut sous l'empire passèrent à de bonnes œuvres, et il leur affecta constamment son traitement de la Légion-d'Honneur. Rentré dans la

vie privée, son revenu annuel composé de ses économies, de sa pension de retraite, de son indemnité comme donataire de l'Empire et de son traitement de la Légion-d'Honneur, finit par s'élever à environ douze mille francs. Il ne s'en réservait pour lui, infirme et aveugle, que deux mille quatre cents : c'était la somme qui lui avait paru, dès sa jeunesse, pouvoir suffire à toutes les nécessités de son existence et de sa position. Napoléon lui avait laissé deux cent mille francs par son testament ; il n'en reçut que soixante mille, par suite de la réduction des legs, et il les employa au soulagement d'anciens militaires dénués de secours. « Je suis heureux, écrivait-il, » mille fois heureux d'avoir pu reconnaître les bienfaits de » l'Empereur en les répandant sur les soldats qui ont sup- » porté les fatigues de nos longues guerres sans en recevoir la » récompense, et surtout sur les braves vétérans de la garde » qui ont suivi mon bienfaiteur à l'île d'Elbe, et qui lui ont » donné tant de preuves de leur amour et de leur dévoue- » ment. »

Le général Drouot n'était point marié. Il s'était soumis volontairement à cette grande loi du célibat religieux et militaire qui est un des premiers besoins de l'humanité, et sans laquelle l'esprit de sacrifice ne peut prendre qu'un essor beaucoup trop restreint. Il s'était senti capable d'en porter le fardeau, non comme une lâche abdication des devoirs de la famille qui se dédommage dans la licence, mais comme une sainte condition de son noble métier de soldat, et l'expérience lui en ayant révélé tout le fruit et tout l'honneur, il n'avait plus voulu ôter de son front cette magnanime couronne de célibat pur et dévoué. Libre ainsi d'entraves, la bonté de son cœur s'exerçait à l'aise à l'égard des siens et des infortunes d'autrui. Il aimait tendrement ses frères et ses neveux, et leur en donna des preuves touchantes jusqu'à la fin de sa vie. Mais cet attachement naturel ne diminuait point ses entrailles pour les malheureux. Il les assistait bien souvent au delà de ses forces, et il écrivait un jour : « Lorsque » mes ressources seront entièrement épuisées, ou bien qu'el- » les viendront à me manquer, je me présenterai à l'hospice » Saint-Julien pour occuper moi-même un des lits que j'y

» ai fondés en faveur des vieux soldats. Si ce moment arrive , il ne sera certainement pas le moins doux de ma vie.»

Quelques mois avant sa mort, n'ayant plus rien à donner , il se souvint d'un grand uniforme qu'il conservait comme une sorte de relique de ses anciens jours. Il en fit découper et vendre les galons. Un de ses neveux en témoigna du regret , disant qu'il aurait eu du plaisir à le transmettre à ses enfans.

« Mon neveu , répondit le général , je vous l'aurais donné volontiers ; mais j'aurais craint que vos enfans , en voyant l'uniforme de leur oncle , ne fussent tentés d'oublier une chose qu'ils doivent se rappeler toujours , c'est qu'ils sont les petits-fils d'un boulanger. »

Sans doute, Messieurs, la nature du général Drouot était une nature admirablement douée. Mais si droite, si bonne, si grande qu'elle fût de son fonds, elle n'aurait point atteint le degré de perfection où elle est parvenue sans un principe supérieur aux pensées et aux affections de la terre. Lui-même a confessé hautement qu'il devait tout à Dieu, non pas au Dieu abstrait de la raison, mais au Dieu des chrétiens manifesté dans toute l'histoire par un commerce positif avec le genre humain. La vie entière de l'homme est une révélation de ce Dieu bon et puissant qui n'a pas voulu nous donner d'autre fin que lui-même, et qui nous attire incessamment au propre centre de sa lumière et de sa félicité. Nous n'entendons pas tous du premier coup cette voix supérieure qui parle à notre conscience et l'appelle par tous les événemens dont nous sommes les témoins et les acteurs. Longtemps nous lui résistons ; longtemps nous prenons l'ombre des choses pour leur corps, et l'éternelle réalité pour une chimère. Quelquefois la mort seule déchire le bandeau qui couvre nos yeux, et nous fait apparaître, au dernier moment de notre liberté, les rivages que nous avons fuis. Le général Drouot avait été plus heureux. Quoique enfant d'un siècle léger, et avant d'avoir vu la grande révolution qui en illumina la fin, il avait sucé avec le lait de sa mère une foi qui avait été confirmée par la forte éducation du travail et de la pauvreté. Cette foi ne chancela pas un seul jour, et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publique-

ment chrétien. Il lisait la Bible appuyé sur un canon ; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre les faiblesses des cours. Quand Napoléon , sans détourner la tête , prononçait cette brève parole : « Drouot ! » l'aide-de-camp recommandait son âme à Dieu , partait à toute bride , et quelques minutes après , on le voyait précipiter au galop cinquante ou cent bouches à feu qui , sans paraître s'arrêter , vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Ou bien descendant de cheval à côté des artilleurs inexpérimentés de 1813 et de 1814 , il leur enseignait froidement la manœuvre à travers une grêle de boulets qui pleuvaient tout autour de l'héroïque leçon. Mais aussi , quand l'heure des hasards était passée , Drouot se retrouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action , plein de mépris pour le mensonge comme il l'avait été pour la mort ; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles , il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité. Il prenait hardiment l'intérêt du soldat trop souvent sacrifié , il méritait que l'Empereur l'appelât le tribun du soldat aussi justement qu'il l'avait appelé le Sage de la grande armée.

Ne vous persuadez même pas , Messieurs , que la foi du général Drouot fût une foi qui ne s'élevait point jusqu'aux pratiques vulgaires de la religion. Il croyait à tout et il accomplissait tout. Vous l'avez entendu dire à l'Empereur *qu'il ne désirait qu'une chose qui était d'habiter sur la paroisse où il avait été baptisé*. L'idée de son baptême , par lequel il avait été fait enfant de Dieu , pénétrait son cœur d'un pieux souvenir , et l'église où il avait reçu ce sacrement de la vie véritable formait pour lui , avec tout son territoire , une patrie spirituelle qui ne lui était pas moins chère que la patrie temporelle. Il disait souvent qu'il eût préféré une cabane dans ce coin sacré de la terre natale à un palais-bâti partout ailleurs. Il y acheta , en effet , la modeste habitation où il a passé les vingt dernières années de sa vie , et où vous l'avez vu mourir. Il ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort de son père , de sa mère , et de l'empereur Napoléon. Il communiait plusieurs fois dans l'année , et l'on ne

saurait dire avec quel respect militaire et filial il recevait dans sa solitude le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, protégé sa vie de soldat, et qui répandait sur la fin de ses jours une inénarrable consolation. La prière jaillissait de son cœur avec une onction dont le secret a été plus d'une fois surpris. Un jeune artiste, introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle qui se croyait seul avec Dieu, lever à plusieurs reprises ses mains vers le ciel dans un épanchement religieux attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une pure et divine joie. Aussi, à la mort du sage, le peuple ne s'est pas trompé, il est venu vénérer bien moins le héros que le chrétien, bien moins la vertu qui donne la gloire du monde, que la vertu qui révèle et qui donne la gloire de Dieu.

O mon Dieu ! Dieu de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon, Dieu des grands capitaines qui ont fondé ou défendu l'Europe, nous vous remercions d'avoir montré à notre âge, et surtout à la France, un exemplaire incontesté de l'homme, du soldat et du citoyen, tels qu'ils se forment sous l'inspiration de votre grâce et dans l'imitation de votre Fils ! Nous acceptons ce gage de vos desseins sur nous ; nous y saluons moins une relique qu'un avant-coureur de vos dons, et une certitude de vous voir jusqu'aux derniers jours du monde fécond et admirable dans vos serviteurs.

Et maintenant, Messieurs, que nous avons achevé l'éloge du général Drouot en rendant grâce à Dieu qui nous l'avait donné, que reste-t-il, sinon de lui dire cette parole suprême, par où doivent se clore ici-bas toute vie, toute amitié, toute admiration ? Recevez-la, général ; recevez ce second adieu que nous avons voulu vous faire en présence des autels du Dieu véritable, devant les images et les réalités d'une foi qui vous fut commune avec nous. Il nous eût été facile d'appeler autour de votre tombeau les mânes chrétiens de vos anciens frères d'armes, et de mêler votre gloire avec la leur dans un spectacle solennel. Même, nous eussions appelé le héros dont vous fûtes l'ami ; il n'eût pas dédaigné de venir à vos funérailles comme vous étiez venu à ses malheurs. Mais tant de pompe eût alarmé la chaste modestie de votre âme ; vous

nous eussiez reproché de troubler pour vous la paix des morts et des grands souvenirs. Nous ne le ferons pas ; nous voulons obéir à vos vertus jusque dans la tombe qui les recouvre , et nous ne laisserons approcher de vous , dans cette heure sacrée , que les pauvres qui survivent à vos bienfaits , et que nous-mêmes qui survivons aux leçons de votre vie. Puissent ces leçons nous servir ! Puisse notre génération , incertaine encore dans ses voies , apprendre de vous la simplicité , la pauvreté , le désintéressement ! Puisse-t-elle , sur vos traces , demander très-peu au monde pour son bonheur , et beaucoup à Dieu ! Et vous qui avez nourri ce grand homme , vieille terre de France et de Lorraine , conservez-en avec respect tout ce que l'éternité n'a pu vous ravir encore , jusqu'au jour où votre poudre , sanctifiée par la sienne , entendra la voix de Dieu , et où le général Drouot nous apparaîtra tel que nous le connûmes , soldat sans tache , capitaine habile et intrépide , ami fidèle de son prince , serviteur ardent et désintéressé de la patrie , solitaire stoïque , chrétien sincère , humble , chaste , aimant les pauvres jusqu'à se faire pauvre lui-même ; l'homme enfin le plus rare , sinon le plus accompli , que le dix-neuvième siècle ait présenté au monde dans la première moitié de son âge et de sa vocation.

FIN.

EX
4705
• 2252
L67
1841
5MP

DISCOURS
POUR LA TRANSLATION DU CHEF
DE
SAINT THOMAS D'AQUIN.



DISCOURS

POUR LA TRANSLATION DU CHEF

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN,

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN DE TOULOUSE,

LE 18 JUILLET 1852,

PAR LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

DES FRÈRES PRÊCHEURS.



Bruxelles,

J. - B. DE MORTIER, ÉDITEUR,

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,

26, rue d'Édimbourg, faubourg de Namur.

1852

DISCOURS
POUR LA TRANSLATION DU CHEF
DE
SAINT THOMAS D'AQUIN.

Euntes docete omnes gentes (1).
Allez et enseignez toutes les nations.

MES FRÈRES,

C'était une parole bien simple que celle-là : *Allez et enseignez toutes les nations* : et cependant c'était une parole bien extraordinaire, puisqu'elle était dite à des gens qui ne savaient rien ; et eussent-ils su quelque chose, eussent-ils possédé toute la science dont le genre humain était alors le maître, c'eût été encore une étonnante et miraculeuse hardiesse que de dire à des hommes : *Allez et enseignez toutes les nations*. Car, pour enseigner toutes les nations, il faut que la doctrine ainsi commise à des lèvres mortelles se suscite à jamais des apôtres, c'est-à-dire des âmes qui se dévouent à la porter jusqu'aux extrémi-

(1) Saint Matthieu, chap. 28, vers. 19.

tés du monde, abandonnant pour elle leur patrie, leur famille, leurs amitiés, leur langue native, tout ce qui fait l'espérance, le cours et l'illusion de la vie. Sans quoi le monde ne verra point l'effet de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*, parce que le monde ne va point de lui-même au devant de la vérité, heureux lorsqu'il la reçoit des mains qui la lui portent, et ne répond point au plus généreux des sacrifices par le mépris et la persécution.

Aussi faut-il à la doctrine, si elle veut parvenir à toute la terre et justifier le maître qui lui en a donné l'ordre, lui faut-il plus encore que des apôtres : il lui faut des hommes capables de la défendre contre cette haine mystérieuse que le monde a vouée à la vérité, et qui le pousse à la combattre, tantôt par le raisonnement, tantôt par la ruse, tantôt par la violence et la proscription. Et comme la vérité est descendue du ciel sans armes, que Dieu l'a envoyée au milieu de nous ainsi qu'un agneau, selon sa propre expression, il est nécessaire de la défendre, non pas en répandant le sang, mais en donnant le sang, non pas en soldat, mais en martyr. Et plus ou moins, toute chose qui doit vivre ici-bas a besoin de ses martyrs, parce que toute chose étant sujette à la discussion et à l'inimitié, a besoin d'hommes prêts à donner leur vie pour elle, et quand parmi nous une chose ne trouve plus de gens qui veulent mourir à son profit, cette chose n'existe plus, elle est morte : mais bien plus la vérité, parce que la vérité, nue et désarmée de sa nature, n'a de ressource pour se soutenir qu'une foi qui aille jusqu'au sang, et ainsi le sang qui est la vie de l'homme, est aussi la vie de la vérité.

Encore les apôtres, aidés des martyrs, ne suffiront-ils pas à cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il y faudra joindre d'autres hommes simples et modestes, contents de peu, vivant au milieu des peuples sans richesse ni puissance, et cependant avec une autorité constante, respectée, remarquable par sa simplicité même. Ce seront les pasteurs, hommes de chaque jour, nourrissant leur troupeau de la vérité qu'auront prêchée les apôtres, et que les martyrs auront scellée de leur sang.

Mais sera-ce tout ? Et quand Dieu le père de la vérité, l'auteur de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*, aura trouvé parmi nous assez de héros pour faire des apôtres, des martyrs et des pasteurs, aura-t-il assuré l'œuvre de l'enseignement universel ? Ne le croyez pas : il lui manque encore une race particulière d'hommes, sans laquelle l'expansion de la vérité ne serait pas possible, et le règne de la lumière sur tous ne serait que le songe d'une impuissante bonté : il lui manque les docteurs. Et ce nom, mes Frères, vous avertit que nous touchons à l'objet imposant de la solennité qui nous rassemble, puisque ce titre de docteur est celui-là même qui orne le front et la mémoire de l'homme vénéré dont les reliques sont sous vos yeux.

Mais qu'est-ce donc que le docteur ? Que fait-il ? Quelle est sa part dans l'accomplissement de cette parole souveraine : *Allez et enseignez toutes les nations* ? Étranger aux éloquents pérégrinations de l'apôtre, au témoignage sanglant du martyr, aux paisibles cultures du pasteur, ou ne les connaissant que par un hasard qui les lui surajoute, quelle est sa mission dans l'œuvre propagatrice de la vérité ? Est-ce lui qui la crée ? Non, car Dieu lui-même ne crée pas la vérité ; il la voit en lui et il la donne, et encore qu'il en fût le créateur, il n'appartiendrait pas à des hommes de la créer après lui ou avec lui : mais ni Dieu, ni l'homme, ni personne au monde ne crée la vérité, elle est éternelle, elle est de soi par soi.

Que fait donc le docteur, puisqu'il ne crée pas la vérité, qu'il ne la propage point par la parole, qu'il ne donne pas son sang pour elle, et ne la cultive point dans l'âme d'un troupeau confié à ses soins de chaque jour ? Ce qu'il fait, mes Frères, je vais vous le dire, il fait ou développe la théologie : et par conséquent, ayant à célébrer devant vous l'un des plus grands docteurs de l'Église, si ce n'est le plus grand, je ne puis vous donner une idée de lui qu'en posant ces deux questions.

Quelle est la place que la théologie occupe dans le monde ?

Quelle est la place que saint Thomas d'Aquin occupe dans la théologie ?

Ces deux questions, à en entendre le simple énoncé, semblent ne vous promettre que des aperçus difficiles, austères, peu accessibles à la plupart de mes auditeurs : mais qu'ils se rassurent. La vérité est comme l'univers : si l'univers contient des lois profondes que les mathématiques n'expriment qu'à l'aide de calculs incompris de la multitude, il sait les revêtir sous les yeux de tous de magnificence et de clarté ; la lumière s'échappe de ces ombres abstruses, et les plus petits, en regardant le ciel, le comprennent et l'admirent aussi bien que Newton. Il en est de même de la vérité : plus haute encore et plus profonde que l'univers, qui n'en est qu'une pâle manifestation, elle sait, soit qu'elle apparaisse dans l'Évangile et sur le visage du Christ, soit qu'elle se montre sur les lèvres de ses envoyés, mettre en eux la splendeur qui éclaire et la bonté qui touche. Ainsi la verrez-vous dans ce discours malgré l'indignité de son interprète, et quoi que je lui ôte, il lui restera toujours assez pour vous instruire et vous pénétrer.

Je me demande quelle est la place que la théologie occupe dans le monde : par conséquent c'est une question de lieu que je pose, car on ne peut savoir la place ou le rang d'un objet qu'en déterminant son lieu. Or, il n'y a dans les choses que trois lieux existants : Dieu, l'intelligence, l'univers ; Dieu qui est le lieu des esprits, l'intelligence qui est le lieu de la pensée, l'univers qui est le lieu des mondes. Dieu contient les esprits, l'intelligence contient la pensée, l'univers contient les mondes.

En laquelle de ces trois régions habite la théologie ? Ce n'est pas en Dieu : car la théologie raisonne, elle a des ombres, et en Dieu ne se trouvent ni déduction ni obscurité, mais une pleine et parfaite lumière. Ce n'est pas non plus l'univers qui est le lieu de la théologie : car l'univers n'est que l'ensemble des êtres matériels, et la théologie n'est point un corps. C'est donc moins haut que Dieu et plus haut que l'univers qu'il nous faut la chercher, dans cette région moyenne à laquelle nous appartenons nous-mêmes par la partie la plus élevée de notre être : c'est l'intelligence qui est le lieu de la théologie. La théologie est une

habitante de notre esprit, une forme de notre pensée, et à ce titre elle est déjà quelque chose de grand. Mais ce n'est pas la connaître et avoir suffisamment déterminé sa place dans le monde que de s'arrêter là : il nous faut savoir la fonction qu'elle exerce dans notre esprit, le rang qu'elle y tient, ses rapports avec l'ensemble de nos facultés, et conclure de là ce qu'elle est entre Dieu, l'homme et l'univers.

Or le premier acte de l'esprit, son acte le plus simple, est ce que nous appelons la science. La science est la connaissance des réalités de la nature et de l'histoire : elle nous emporte de nous, qui ne sommes qu'un point et qui n'avons qu'une heure, aux immensités où se meuvent les mondes et aux siècles peuplés des générations qui ne sont plus ; elle nous dit des uns leurs phénomènes et leurs lois, des autres leur liberté, leurs passions, leurs vertus, leurs monuments. Oui, l'homme armé de sa seule intelligence a sondé les deux abîmes où il est suspendu, l'abîme de l'espace et l'abîme du temps. Il a porté sa main de l'équateur qui partage la terre aux pôles qui régissent sa course, mesuré leur distance, déterminé l'orbite qui soutient sa demeure autour du soleil et en fait une nef stable dans un mouvement qui ne se repose jamais. Il a de son regard embrassé le ciel, compté les astres, assujéti à ses calculs leurs influences et leurs relations, visité les profondeurs où ils se perdent, et là même où ses yeux ni ses influences ne pouvaient plus atteindre, ses sublimes pressentiments l'ont encore servi. Et pendant qu'il explorait cet océan privé de rivages, sans quitter le sol étroit qui le retient captif, il arrachait au passé ses plus impénétrables secrets ; il saisissait dans les mystères du langage la trace des séparations et des transmigrations des peuples, tirait de la fable des certitudes, évoquait la vie des nécropoles, et scrutateur des ruines en faisait jaillir l'humanité disparue, tenant ainsi d'une main le sceptre de la nature, de l'autre celui de l'histoire, et mêlant la science des actes de l'homme à la science des actes de Dieu.

Et pourtant, mes Frères, hommes mortels qui m'écoutez et dont je raconte les dons et la puissance, pourtant tout ce que je

viens de dire, ces explorations, ces découvertes, ce magnifique enchaînement de faits et de lois soumis à votre génie, tout cela, si grand qu'il soit, n'est encore que le portique du temple et comme le vestibule de votre esprit. Vous vous étonnez peut-être, vous me demandez ce qui viendra donc après : Ah ! ce qui viendra !..... Nous étions tout à l'heure à l'extrémité des mondes, aux limites où les instruments mêmes que nous avons créés perdant leur force, l'homme peut à peine pressentir ce qu'il ne peut plus calculer : eh bien ! là, aux confins des choses finies, et qui, parce qu'elles sont finies, demeurent petites dans leur immensité et font de la science qui les mesure un élément inférieur et initial de notre esprit, là, un horizon nouveau s'est dévoilé devant nous, l'horizon de l'infini. Prophètes sans effort, nous avons regardé par delà le ciel, et deux noms tombés sur nos lèvres nous ont révélé la lumière et la loi des êtres intelligents ; nous avons nommé la vérité et la justice, nommé Dieu qui est leur père, et notre âme, inclinée devant cette première et inépuisable source de tout vrai, de tout bien, de tout beau, s'est relevée, connaissant dans le créateur ce qui ne se crée pas, et ayant dans la raison un reflet des choses que Dieu voit en lui éternellement.

Ainsi à la science s'est ajoutée la raison, à la connaissance des faits celle des causes, à l'obscure clarté du fini la clarté plus vaste et plus pure de l'infini. Je ne veux pas dire que, selon l'ordre des temps, la science ait précédé la raison, mais laissant là le mystère de leur génération successive ou simultanée, je mets l'une au-dessus de l'autre selon que l'une voit plus que l'autre. La science fait le savant, la raison fait l'homme ; la science est de quelques-uns, la raison est de tous. C'est elle qui, se propageant et survivant à tout au milieu des peuples, engendre ce bon sens populaire qui, pour me servir d'une expression célèbre, *est le maître de la vie*. En vain une science paricide s'efforcera d'abolir dans l'esprit humain la notion de la justice, le nom même de la vérité, ou de les séparer de Dieu, qui est leur principe et leur siège, pour en faire je ne sais quelles filles des

intérêts de l'homme : la raison toute simple, abandonnée à son seul cours, résistera dans l'âme des peuples aux blasphèmes du génie, et même avec des erreurs, maintiendra le nom, l'idée, le règne de la justice et de la vérité. Mais encore, pour se manifester et se défendre, la raison n'est pas réduite à cette seule forme, toute sublime qu'elle soit, du bon sens populaire ; elle en a une autre que Dieu lui a donnée, et par où devenue méditative et profonde, habitante illustre de quelques âmes prévues et préparées, elle impose sa gloire à toute la terre et se fait un rempart des plus grands noms que l'homme ait portés. Je veux dire la philosophie : je veux dire ces hommes, Confucius, Zoroastre, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Épictète, admirables et bons génies, dispersés par la Providence le long des siècles, et qui même avant le plein-midi de l'Évangile, luttant contre des ténèbres dont ils n'étaient pas la cause, ont servi de leur éloquence la justice et la vérité, et obtenu des Pères mêmes de l'Église d'avoir un nom et un honneur dans leurs écrits, comme si nos docteurs eussent voulu les convertir à la foi malgré leur mort, ou plutôt transformer leurs travaux en un patrimoine naturel du Christianisme. C'est qu'en effet quiconque voue son âme à la lumière supérieure *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, et la défend dans son siècle par l'admiration qu'il inspire, celui-là, malgré les ténèbres involontaires qui lui restent, est un précurseur s'il n'est un héraut des doctrines plus hautes qu'il n'a pas connues.

C'est vous dire, mes Frères, que la raison, si élevée qu'elle soit, ne termine pas pourtant cette belle hiérarchie de notre esprit. La raison conçoit l'infini, l'éternel, l'absolu, le nécessaire ; elle tire de cette notion métaphysique la notion morale de la vérité et de la justice, et de toutes les deux le nom et la preuve de Dieu. Mais là, à ce faite des choses, elle commence à se troubler ; elle cherche, elle hésite, elle se demande quelle est l'essence divine, quelle sa vie, ses conseils, ses volontés. Qui les lui dira ? Comment une intelligence finie, abordée par un miracle de sa nature aux rivages qui n'ont point de bornes, en mesure-

rait-elle la largeur, la hauteur et la profondeur ? Un homme ne connaît pas la pensée d'un autre homme sous le voile de chair qui la lui cache : comment connaîtrait-il la pensée de Dieu ! Il ne le peut sans doute que si Dieu la lui dit dans une conversation de son âme avec la nôtre. Et pourquoi cette conversation n'aurait-elle pas lieu ? Pourquoi celui qui s'est manifesté à nous par l'univers et la raison, ne poursuivrait-il pas cette œuvre de bonté sous une forme plus simple encore, sous la forme d'un esprit conversant avec un esprit. Ah ! je le crois, Dieu nous ayant faits comme des fils, nous a parlé comme à des fils ; et autant il est impossible de concevoir un père qui n'aurait jamais parlé à ses enfants, autant il est impossible de concevoir un Dieu qui n'aurait jamais entretenu sa créature intelligente pour lui laisser dans le cœur des secrets de famille. Ces secrets, nous les avons ; ces secrets sont notre plus précieux héritage, et ils ont un nom, le dernier que je dois vous dire : on les appelle la Foi. La raison fait l'homme, la Foi fait le chrétien ; la raison nous mène au bord de l'infini, la Foi nous donne Dieu tout entier.

Mais il y a une chose que j'admire, c'est que la théologie n'a point encore paru. Où donc est-elle ? D'où vient qu'elle ne se montre point ? Scrutant avec vous le temple de notre âme, ce lieu que nous avons dit être le lieu de la théologie, nous y avons rencontré et défini la science, la raison, la Foi, choses grandes, qui s'entr'aident les unes les autres et portent ensemble notre esprit jusque dans l'esprit de Dieu : quelle place reste à la théologie ? Qu'a-t-elle à faire maintenant ? Y aurait-il quelque chose au delà de Dieu, et la théologie serait-elle la porte d'un monde où Dieu lui-même n'aurait plus le premier rang ? Non, mes Frères, il n'y a rien au delà de Dieu connu par la science, la raison et la Foi, si ce n'est Dieu vu face à face, dans la splendeur divine de son essence, et la théologie n'a point mission de nous le faire voir ainsi sur la terre. Quelle est donc sa mission, il est temps de vous le dire, parce qu'à cette heure vous êtes en état de l'entendre.

Chose étonnante, mes Frères, et plus douloureuse encore

qu'étonnante, ces trois éléments qui forment notre intelligence et ne devraient jamais s'en séparer, la science, la raison et la Foi, ces trois éléments non-seulement peuvent s'isoler l'un de l'autre, mais ils peuvent devenir ennemis. La science peut dédaigner la raison, ne voir en elle qu'un songe décoré du nom de métaphysique, un effort stérile de l'imagination trompée, qui, des certitudes de la nature, veut s'élever par un élan conjectural à des régions inaccessibles pour nous ; elle peut allant plus loin encore, mépriser les notions de vérité et de justice, blasphémer le nom de Dieu, et réduire tout l'homme à des sens se débattant sur un peu de boue dans les voluptés d'une nuit. Cela s'est vu tantôt dans le mystère d'obscures initiations, tantôt au plein jour de la discussion publique, et bien qu'il semble que le bruit de ces lamentables négations diminue à notre oreille, cependant il est encore assez terrible pour qu'en vous parlant des hostilités de la science contre la raison, je n'aie pas besoin de vous en donner la preuve. De son côté, la raison peut s'élever contre la Foi : engendrée et nourrie des mystères les plus profonds de l'infini, accoutumée à des lumières qui s'élèvent des abîmes, elle s'irritera pourtant des obscurités contenues dans la parole de Dieu. Elle rejettera, sous prétexte de ne pas les entendre, des affirmations qui ne sont que l'éclaircissement de ses propres mystères, et fille plus inconséquente encore que dénaturée, elle préférera la science qui l'insulte à la Foi qui l'honore ; elle demandera des armes à la matière contre le Dieu de l'esprit, et l'on verra les sages unis aux savants, ennemis en tout le reste, conspirer dans une joie commune pour détruire l'Évangile du Christ et séparer l'homme de Dieu. Ce sont là, chrétiens, *ces guerres plus que civiles* dont parlait Tacite, les guerres que nous ont léguées nos aïeux et que nous lèguerons peut-être à nos descendants, parce que s'il est difficile de ramener la paix parmi les nations qui ont une fois tiré l'épée, il l'est bien davantage encore de la rétablir entre les facultés mêmes de notre entendement.

Or, cette paix de nos trois puissances, cette paix de la science, de la raison et de la Foi, sans laquelle le monde est voué à un

trouble éternel, cette paix première d'où naissent toutes les autres, vous le pressentez déjà, c'est la théologie qui la prépare, qui la signe et la fait. La théologie n'est ni la science, ni la raison, ni la Foi, elle est toutes les trois dans un accord sublime ; elle est le sommet conciliateur de notre esprit, le repos de l'âme se possédant tout entière et n'ayant plus qu'une ombre à franchir pour voir Dieu. Comme l'univers, l'intelligence et la parole de Dieu, ne sont que les degrés d'une même connaissance, un triple portique d'une seule vérité, il est aisé d'entendre comment passant de l'un à l'autre, puis les tenant embrassés d'un seul regard, la théologie les ramène à la lumière et à la béatitude de l'unité. Ainsi, du haut des montagnes, le voyageur contemple en un indivisible instant les collines, les vallées, les lacs, les forêts, les maisons habitées par l'homme, les chemins publics et les sentiers perdus, et de cette multitude d'objets épars et divers, il se fait sans peine un seul et ravissant spectacle. Mais autant le ciel l'emporte en grandeur sur la terre, autant l'infini surpasse l'immensité, autant et plus l'harmonie de la science, de la raison et de la Foi dans la théologie, surpasse les spectacles que nous nous faisons dans l'ordre étroit et pourtant magnifique de l'univers. La théologie emprunte à la science tout ce qu'elle a découvert des lois de la nature et de celles de l'humanité, non pour les dire comme elle, mais pour en déduire la connaissance de Dieu et de l'homme ; elle emprunte à la raison, sous sa forme populaire et sous sa forme philosophique, des vérités qui sont déjà la religion, quoiqu'elles ne la soient pas tout entière, et elle les élève en un fondement et un préambule de plus hautes vérités ; enfin elle emprunte à la Foi, fille du verbe de Dieu, une vision et une certitude des choses divines qu'elle reporte ensuite sur les choses de la nature et de l'humanité, donnant à la science une plus grande élévation, à la raison une plus grande étendue, à la Foi une plus grande clarté, à toutes l'unité qui fait leur force, leur joie, et leur efficacité pour le bonheur du genre humain.

Que dirais-je de plus, mes Frères, sinon que cette science

reine et maitresse existe réellement, qu'elle existe sous des noms fameux, dans des ouvrages innombrables, et que depuis dix-huit siècles accomplis, elle soutient, avec une éloquence et une énergie que personne ne peut méconnaître, la lutte du bien contre le mal. Mais, remarquez-le, elle n'existe qu'en une seule religion, dans le Christianisme. Partout ailleurs, même au sein des nations les plus ingénieuses, elle n'a pu se former. C'est en vain que vous en chercherez la trace, soit dans l'idolâtrie, soit dans l'islamisme, soit dans ces doctrines de l'Asie que nous réunissons sous le nom commun de bouddhisme, et en nommant ces trois grandes formes religieuses, j'ai nommé toutes celles qui se sont produites avec éclat et durée en dehors du système chrétien.

Et certes, ce n'était pas chez des peuples sans culture que régnait l'idolâtrie. La nommer, c'est nommer la Grèce et Rome, c'est-à-dire, deux pays demeurés incomparables dans les arts de l'esprit, et même dans les spéculations de la sagesse. Nuls philosophes n'ont surpassé les leurs, et les écoles chrétiennes, sans craindre de s'abaisser, ont salué dans Platon et Aristote les princes immortels de la raison. Mais où était leur théologie? Si vous laissez les fêtes de leur culte et les vers de leurs poètes, vous ne trouvez plus rien; les *Métamorphoses d'Ovide* sont le traité le plus sérieux de leur religion, et lorsque nous avons voulu en parler sous un nom qui fût vrai, nous n'avons pu lui en donner d'autre que celui de *Mythologie*.

Plus heureux, l'islamisme a un code écrit, code à la fois brillant, étrange, raisonnable et insensé, mais cependant un code : l'homme qui l'a dicté, jaloux et plagiaire de la Bible, y a jeté de bonnes choses, dont l'unité de Dieu est la principale, élevant par là, ce semble, un édifice religieux supérieur à celui des peuples polythéistes. Et cependant, singulière destinée, nous voyons dans la Grèce et dans Rome une haute, quoique imparfaite civilisation, tandis que l'islamisme n'a produit que la guerre pour moyen et la barbarie pour terme. Les faux dieux de l'antiquité païenne ont présidé des siècles qui furent le crépuscule des

nôtres ; le Dieu unique de Mahomet, inauguré chez des peuples qui avaient vu la lumière du Christianisme, n'a guidé que des bandes guerrières campées sur des sols célèbres, où elles n'ont pu créer ni les lois, ni les sciences, ni le commerce, ni l'industrie, ni la liberté civile, et bien moins encore la théologie, qui est le couronnement de tous les dons et de toutes les grandeurs de l'esprit. C'est que Mahomet, en fondant sa doctrine, ne l'avait pas confiée à la foi et à la vertu, mais à la force toute nue du cimeterre ; il avait dit aux siens : Conquérez le monde et faites des croyants du monde conquis par vous ; il ne leur avait point dit : *Allez et enseignez toutes les nations*. Fils de l'imposture et de la guerre, l'imposture et la guerre lui ont donné la victoire, mais non pas la conscience.

Que si, après cela, vous jetez les yeux à l'extrémité de l'Asie, sur ces vastes empires qui ont tant d'hommes et si peu de puissance, vous y trouverez des doctrines religieuses fondées sur des livres sacrés et qui ont donné lieu à de considérables spéculations, mais spéculations semblables à des rêves, où la connaissance de la nature est aussi étrangère que la connaissance de l'humanité. Le méditatif de l'Inde ou du Thibet ne réfléchit pas, il songe ; sa tête est un monde où l'infini s'enfle et déborde, mais sans grandeur, sans harmonie, sans réalité. Et cette vieille civilisation, dépourvue de vrais sages et de vrais savants, n'est qu'un enfant qui tourne sur lui-même et qui attend depuis quarante siècles l'âge viril.

Le Christianisme seul possède une théologie, et il est aisé d'entendre la raison : c'est que le Christianisme seul possède la vérité, et avec elle une force d'analyse, de polémique et de synthèse qui lui permet de ne rien craindre et de tout s'assimiler. Que vous touchiez à quoi que ce soit, au ciel ou à la terre, à la métaphysique, à l'ordre moral, à l'économie des peuples, aux questions d'autorité et de liberté, à ce qui est ancien ou à ce qui est nouveau, le Christianisme est prêt : toute vérité l'appuiera, toute erreur le grandira. Et c'est pourquoi ce progrès magnifique des siècles, en ajoutant chaque jour aux connaissances du

genre humain, ajoute aussi chaque jour à la solidité du Christianisme. Tout travaille pour lui. Le physicien, qui arrache à la nature le secret de la lumière, ne croit détrôner que le soleil : il confirme la parole de Dieu, disant au ciel avant tous les astres : *Que la lumière soit*. Le géologue, en découvrant l'ordre séculaire des couches du globe, croit faire mentir la nouveauté de la création : il confirme la lenteur de Dieu dans son œuvre créatrice et cette succession des époques décrite par Moïse. Le voyageur, en fouillant les sables de l'Égypte ou les ruines de Ninive, croit y rencontrer dans le granit survivant des preuves de l'infidélité de la Bible : il en rapporte en lettres et en images une édition authentique de l'histoire qu'elle a consacrée. La vapeur, en s'attelant à nos chars et en rapprochant les hommes, croit les éloigner de Dieu : elle prépare le grand règne de la fin, le règne où la conscience prévaudra sur la force, et où ces faux cultes dont nous parlions tout à l'heure, abrités encore contre la vérité par le fer et le feu, verront s'évanouir au contact de l'Évangile les remparts sanglants qu'ils lui ont opposés jusqu'ici. Car c'est là l'inévitable résultat où marchent ensemble la théologie et la civilisation, ces deux choses sœurs, nées toutes deux du progrès de la science, de la raison et de la Foi, toutes deux invincibles par la victoire de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*.

Et cette parole divine, si je ne me trompe, vous la comprenez maintenant tout entière ; vous comprenez pourquoi elle ne pouvait s'accomplir qu'en ajoutant aux apôtres, aux martyrs et aux pasteurs, la lignée non moins nécessaire et généreuse des docteurs. Vous comprenez la place que la théologie occupe dans le monde, et peut-être aussi, par les développements où je suis entré sur sa nature, avez-vous vu tomber de votre esprit ce préjugé, que le Christianisme est l'ennemi de la science et de la raison. Comment, chrétiens, serions-nous ennemis de la science, lorsque Dieu, qui s'est appelé dans l'Écriture *le Dieu des armées*, pour montrer que le sort des batailles et des empires dépend de sa volonté, s'est appelé aussi, par la bouche de ses pro-

phètes, le *Dieu des sciences* : — *Deus scientiarum Dominus est* (1)? Comment serions-nous ennemis de la raison, lorsque l'apôtre saint Jean en fait la lumière même du Verbe de Dieu *qui éclaire tout homme venant en ce monde : Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (2)? La science, la raison, la Foi, nous l'avons toujours cru et professé, sont toutes trois des dons de Dieu, les éléments de cette puissance souveraine que nous appelons la théologie et qui n'appartient qu'à nous. Nous ne pourrions mépriser l'une ou l'autre qu'en brisant dans nos mains le sceptre de la lumière, qu'en nous rejetant nous-mêmes parmi ces cultes dégradés qui, incapables de convaincre l'esprit et de toucher la conscience, n'apportent à leurs sectateurs, au lieu du règne de Dieu, que les débauches de la force, les délires de la volupté, ou l'abrutissement d'une enfance éternelle.

Chrétiens, levez la tête, il n'en est pas ainsi : levez la tête, et sur le front des races dont vous faites partie, lisez l'intelligence, l'honneur, la liberté, l'empire, la douceur, la beauté de l'âme dans la beauté de la chair. Donnez-vous à vous-mêmes ce spectacle, le plus grand qui soit sous le ciel, et si vous en cherchez la cause, sachez qu'il n'y en a qu'une, l'accord stable et progressif au milieu de vous de la science, de la raison et de la Foi.

J'ai clos ma première pensée, j'entre dans la seconde.

J'y entre par cette remarque, que la théologie est à la fois une œuvre humaine et une œuvre divine : une œuvre humaine, parce que la science et la raison y occupent une place considérable ; divine, parce que la Foi est son principal élément. D'où il suit que la théologie a ce caractère d'être une création dans les mains de l'homme, mais une création d'un ordre tout à fait supérieur, et qui exige en celui qui en est l'instrument un rare assemblage des dons de la nature et de la grâce, de l'humain et du divin. Supposez un homme qui ait une science éminente dans

(1) 1^{er} Livre des Rois, chap. 2, vers. 5.

(2) Saint Jean, chap. 1, vers. 9.

une raison peu élevée, ce sera un savant. Imaginez-en un autre qui ait une science médiocre dans une raison exquise et profonde, ce sera un philosophe. Concevez une foi vive en un cœur doué de peu de savoir et d'une intelligence vulgaire, ce sera un simple chrétien. Allez plus loin, mêlez ensemble deux facultés, une vaste science et une puissante raison, vous aurez plus qu'un savant et plus qu'un philosophe, vous aurez Descartes ou Leibnitz, mais vous n'aurez point encore un grand théologien, parce que la Foi, ou du moins une foi ardente, aura manqué à cette mixtion. Oui, qu'un homme voie reluire en son esprit comme en un miroir étincelant tout l'ordre des choses créées, que les solitudes mystérieuses de l'infini lui apparaissent dans des profondeurs et des clartés qui le ravissent : si sa foi est faible, s'il hésite devant la parole de Dieu, ne comptez pas que cet homme inscrive jamais son nom parmi ceux des docteurs que nous trouverons à la droite du Verbe, et qui, dès cette terre, ont dispensé aux générations le flot sacré de la doctrine qui fait les bienheureux. Je ne sais ce qu'il faut pour mettre au monde une étoile qui éclaire le firmament ; mais ce qu'il faut pour mettre au monde un grand théologien, je ne l'ignore pas, vous ne l'ignorez plus vous-mêmes : il faut dans un même esprit une science étendue, une raison sublime, une foi tranquille et ferme, pour qui la parole de Dieu n'ait point de secrets et point de douleurs. A ce prix, vous aurez saint Augustin et l'homme incomparable qui est l'objet de ce discours.

Qu'ils sont rares, mes Frères, les hommes à qui le ciel a dispensé l'éminence ! Qu'ils sont rares les conquérants devant qui la terre s'est tue comme Alexandre, les législateurs qui ont tiré des peuples du néant comme Moïse, les orateurs qui ont ému la multitude comme Démosthènes, les poètes dont la postérité a retenu les chants comme Orphée : mais combien plus rares ces hommes, mortels comme nous, qui ont entendu la voix de la vérité dans toutes ses sphères, depuis le murmure qu'elle produit dans l'atome jusqu'à l'harmonie qu'elle fait tomber des lèvres de Dieu, et qui, paisibles possesseurs de ce concert, l'ont redit à

notre oreille avec une puissance digne de notre âme, de l'univers et de Dieu lui-même !

Tel fut saint Thomas d'Aquin.

Il y avait douze siècles écoulés que le Verbe divin, que l'auteur de la parole : *Allez et enseignez toutes les nations*, se suscitait dans son Église des docteurs. Mais, fils du temps non moins que de l'éternité, ces grands esprits ne pouvaient aller plus vite que la vérité elle-même ; ils répondaient aux connaissances et aux besoins de leur âge, et si leur foi n'avait point de bornes, leur théologie se ressentait d'un édifice qui commence et dont le plan, conçu par Dieu, devait s'exécuter lentement, comme tout ce qui sort de la main de l'homme et de sa liberté. Les plus illustres, sans songer à la gloire d'une construction totale, s'attachaient aux erreurs que le vent de leur siècle leur apportait à combattre ; ils laissaient à l'Église des fragments impérissables, mais des fragments, et saint Augustin lui-même, le plus ingénieux et le plus profond des Pères, ne traçait qu'à demi dans sa *Cité de Dieu* le monument doctrinal qu'attendait la chrétienté.

Enfin, après douze siècles de préparation, vint l'heure naturelle où l'homme, de concert avec Dieu, pouvait construire et achever. L'Orient avait éclairci la doctrine par ses hérésies ; l'Occident, délivré des restes du vieux monde, jeune, fort, libre, avait grandi dans les robustes initiatives de la guerre et de la Foi, et son intelligence hardie se trouvait en possession du double héritage des siècles antiques et des siècles nouveaux. Beaucoup eurent en même temps la pensée d'élever l'édifice sacré ; car une fois que les choses sont à leur terme, elles enfantent d'elles-mêmes les hommes qui doivent les servir. Mais entre ces concurrents d'une gloire et d'un service incomparables, un homme seul en avait reçu tous les dons : vous savez qui je veux dire, et cette tête vénérée qui nous écoute du fond de sa poudre vous le dit encore mieux que moi.

Sans doute la science de la nature et de l'humanité n'avait point atteint, au treizième siècle, le développement inouï qu'elle

a de nos jours. Mais les travaux d'Aristote, ressuscités alors et fécondés par la subtilité pénétrante du moyen âge, ne laissaient pas le génie dépourvu de tous les secrets de l'univers. Saint Thomas d'Aquin avait puisé à cette double source, et ce qui lui manquait encore du côté de la science, il le retrouvait au dedans de lui par la souveraineté de la plus sublime raison qui fut jamais. Aucune expression ne saurait peindre ce coup d'œil dans l'infini, cette domination de la pensée, qui s'empare des lois et de leurs causes, et les réduit à un tissu palpable que l'œil le plus vulgaire saisit et entend. Simple comme l'aigle, vaste comme lui, on ne le perd jamais de vue dans son vol, si élevé qu'il soit, et ses serres puissantes écartant tous les nuages, il demeure immobile dans la lumière et comme se transformant en sa substance.

Mais le génie, si grand soit-il, n'est entier que par la Foi. C'est la Foi qui l'emporte au delà de lui-même, et lui donne dans le Dieu fait homme la plénitude de la douceur avec la consécration de la majesté. Saint Thomas d'Aquin avait reçu dans l'âme, à son berceau même, ce dernier trait de la main qui l'avait prédestiné. Il croyait ardemment toute la Foi, et elle n'avait pour lui, si je dois me servir d'une expression de Bossuet, aucun épouvantement. Il avait démêlé les nœuds qui font de ses mystères des mystères d'amour, et la charité, en le jetant dans l'abîme, l'avait mis à l'aise pour tout. Je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui s'est fait homme, parce que c'est un acte d'amour ; je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui est mort pour nous, parce que c'est un acte d'amour ; je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui a conversé avec mes pères, qui a mangé et bu avec eux, qui a dormi dans leur sein, parce que ce sont des actes d'amour. Et si un peu d'amour me donne un peu de Foi, je comprends cette Foi qui dévorait saint Thomas d'Aquin, et qui, tombée comme une flamme dans l'immensité de son génie naturel, faisait de son cœur une extase et de son intelligence une révélation.

Mais qu'est-ce que je dis ? Serait-il vrai que je chercherais à vous peindre ce que fut cet homme et ce que furent ses œuvres ? Autant vaudrait que j'eusse la pensée de vous montrer les Pyra-

mides en vous disant ce qu'elles avaient de hauteur et de largeur. Laissons-là ces vains efforts. Si vous voulez voir les Pyramides, n'écoutez personne : passez la mer, abordez ce sol où tant de conquérants ont laissé la trace de leurs pas, avancez dans les sables de la solitude ; voici ! voici quelque chose de solennel, de grand, de calme, d'immuable, de profondément simple : ce sont les Pyramides !

Je n'aurais plus rien à vous dire, mes Frères, s'il ne me restait à vous proposer d'étudier avec moi la genèse de ce grand homme. Tout homme a une genèse, c'est-à-dire en sa vie une certaine succession de faits originels et mystérieux qui ont servi à le former et qui sont la clef de la Providence à son égard. Pouvons-nous, sur la tombe de saint Thomas d'Aquin, nous livrer à une étude plus instructive, plus pieuse, et qui achève mieux dans notre âme le souvenir que nous lui devons ?

Le premier acte par où la préparation divine se montre à son égard, est sa naissance même. Il était, par ses ancêtres paternels, neveu de l'empereur Frédéric Barberousse, cousin de l'empereur Henri VI et de l'empereur Frédéric II ; par ses ancêtres maternels, il appartenait à ces chefs normands qui avaient produit les Robert Guiscard, les Tancrède, les Bohémond, noms célèbres, dont les derniers se rattachent dans la mémoire de la postérité à l'épopée des Croisades. C'était donc un descendant des deux maisons les plus guerrières du moyen âge, la maison de Souabe et la maison normande de Sicile, et ainsi dans toute la force du terme, un grand seigneur, et même un prince.

Or, je vous l'avoue, parmi bien des choses que j'ai rencontrées dans l'histoire des hommes fameux, aucune peut-être ne m'a plus étonné que celle-là, que Dieu, ayant voulu donner à son Église le plus splendide et comme le dernier architecte de la vérité, ait choisi pour cette œuvre un homme de sang royal. Non pas, mes Frères, vous me rendez justice, que je veuille flétrir cette illustration qui commence avec la vie et la déclarer incapable des grandes choses ; ce serait une insinuation peu digne de la gravité de cette chaire, et que l'histoire démentirait à chaque

pas. Mais s'il est vrai que les races privilégiées aient produit en grand nombre des capitaines, des magistrats, des ministres, il semble évident qu'elles ne peuvent s'attribuer la même gloire dans les lettres et la philosophie, comme si Dieu, dispensateur équitable de ses dons, n'avait pas voulu qu'une seule sorte d'hommes eût en partage toutes les prérogatives de l'humanité. Il a mis dans la main des uns le sceptre de la guerre et du gouvernement, il a confié aux autres le sceptre plus éclatant peut-être des œuvres de l'esprit. C'est pourquoi, rencontrant une si mémorable naissance dans le suprême artisan de la théologie, j'y ai vu une exception aux lois ordinaires de la Providence, et j'en ai cherché la cause au-dedans de moi.

Si je ne me trompe, cette cause est dans la fin même de la théologie, qui, étant l'accord de toutes nos connaissances et de toutes nos facultés, tend par sa nature à la paix du genre humain, et prépare ce siècle à venir qu'ont vu les prophètes, lorsqu'ils disaient : *Ils changeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en faux ; un peuple ne tirera plus le glaive contre un peuple, et l'on cessera de s'exercer aux combats* (1). La paix, mes Frères, la paix universelle, il vous est permis d'en douter, puisque notre histoire est une histoire de six mille années de guerre ; mais quoi que disent les siècles passés, j'en crois aux prophéties bien plus qu'à l'histoire, j'en crois à Dieu bien plus qu'aux misères de l'humanité, et quand l'Évangile m'assure qu'il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur (2), et qu'un petit enfant nous mènera tous (3), c'est en vain que vous mettez la main sur le pommeau de votre épée et que vous étalerez devant moi tous ces champs de bataille où dorment nos ancêtres : je crois à la paix parce que je crois à l'Évangile.

Cela étant de la sorte, je me figure qu'en transférant des hasards de la guerre aux travaux pacificateurs de la théologie, le sang des Tanerède et des Hohenstaufen, qu'en tirant des fu-

(1) Isaïe, chap. 2, vers. 4.

(2) Saint Jean, chap. 10, vers. 16.

(3) Isaïe, chap. 11, vers. 6.

mées de la gloire impériale et militaire le plus grand docteur de son Église, Dieu a voulu prophétiser dans sa personne le règne futur de la paix, et apprendre aux héritiers des hautes familles chrétiennes, quelle doit être un jour, quand la terre ne boira plus le sang, la noble occupation qui les maintiendra au rang de leurs aïeux. Il a voulu nous faire entendre qu'une fois l'illustration passera du goût et du maniement des armes aux travaux de la pensée, et déjà, mes Frères, notre génération, si mal assise pourtant, voit poindre l'aurore des longs sommeils de l'épée. Nés que nous sommes au milieu des batailles, nous n'en respirons plus le feu, et je ne sais quel sentiment profond d'humanité, quelle douceur croissante dans nos âmes, et même dans notre sang, nous porte à ne plus appeler de loin les causes de la guerre. Tandis que le poète romain déplorait la rareté de la jeunesse moissonnée par les discordes civiles, la nôtre croît sans mesure, et celle qui porte le nom des vieux héros de notre histoire, inquiète de ne pas trouver dans le présent les voies du passé, s'afflige, en des loisirs qui lui pèsent, du sort inutile qui la menace. Ah ! si elle voulait m'entendre, je lui dirais, au nom de Dieu, des secrets de la gloire ; je lui dirais que la gloire ici-bas ne s'éteint pas plus que la lumière du ciel, mais qu'elle passe d'un lieu à l'autre, tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident, et que l'art est de la suivre où elle est. Je lui dirais que l'empire de la force diminue chaque jour dans le monde, mais que l'autorité de l'intelligence s'y développe en proportion, et que ceux qui, au contraire de la multitude des hommes, ont trouvé dans leur berceau des loisirs tout faits, sont bien coupables de ne pas comprendre ce grand don accordé à si peu, le don du temps. Le pauvre n'en est pas comptable à Dieu et à l'humanité ; il vit courbé sous le poids du travail qui lui mérite son pain de chaque jour : mais l'homme qui, dans le seul acte de sa naissance, a reçu un demi-siècle prêt à le servir, celui-là méconnaît la Providence s'il se plaint de son sort, et ne sait pas le cultiver. Oui, vous n'avez plus la guerre, mais vous avez la paix ; vous n'avez plus les arts du sang, mais vous avez ceux de l'esprit ; vous n'a-

vez plus des hommes à tuer, mais vous avez des erreurs à vaincre et le monde à gouverner par l'ascendant de l'intelligence et du dévouement. Qui le fera mieux que vous, si vous le voulez? Les grandes races de l'Angleterre vous en donnent l'exemple; elles ont survécu par l'illustration de la pensée aux ruines des révolutions politiques, et leur main glorieuse, qui tient à la fois le sceptre des mers et des libertés, vous apprend que l'aristocratie ne meurt que quand elle le veut bien. Mais que parlé-je de l'Angleterre pour vous donner des leçons? Vous avez là devant vous le petit-fils de Barberousse, le neveu de Guiscard, le cousin de Tancrède et de Bohémont; c'est lui qui vous dit si, quand l'épée est muette, le service cesse et la gloire se tait.

Il était donc né prince. De là, tout d'un coup et par un seul bond, il s'élança jeune encore à l'autre extrémité des choses humaines, il revêtit l'habit de moine mendiant.

Je ne m'en étonne point. Les âmes généreuses franchissent sans peine tous les intervalles, elles *aspirent à descendre*, comme l'a dit le poète, non par lassitude, mais par un goût de la véritable élévation qui ne se trouve que dans le sacrifice; et d'ailleurs, ici, la solitude et la pauvreté du moine avaient un rapport manifeste avec la prédestination doctrinale du jeune comte d'Aquin. La solitude est la demeure naturelle de toutes les pensées; c'est elle qui inspire les poètes, qui crée les artistes, qui anime le génie sous toutes ses formes et sous tous ses noms. La muse antique habitait les sommets déserts du Pinde, elle conduisait Homère aveugle le long des rivages nus de l'Ionie; et celle qui chantait en Juda les mystères lointains du Christ se plaisait aux grottes sacrées du Carmel. Comment l'aigle souverain de la science divine n'aurait-il pas entendu leur voix, la voix qui l'appelait hors du monde, dans ces cloîtres silencieux où saint Jérôme l'avait précédé, où saint Augustin avait emporté sa jeunesse toute frémissante encore des délices de Carthage et de Rome? Mais la solitude, quand c'est Dieu qui la fait, a une compagne qui ne se sépare point d'elle: c'est la pauvreté. Être solitaire et pauvre, voilà le secret des héros de l'esprit. Vivre de

peu et avec peu de monde, défendre l'intégrité de sa conscience par des besoins bornés dans le corps et des satisfactions sans bornes dans l'âme, c'est ainsi que se sont formées toutes les mâles vertus, et que ce qui était dans l'antiquité païenne une rare et noble exception, est devenu sous la loi du Christ un exemple donné par des multitudes.

Toutefois, l'éclat du sang uni aux inspirations de la solitude et de la pauvreté ne suffisait point encore pour préparer saint Thomas d'Aquin aux destinées que Dieu lui avait faites dans le secret de ses conseils. C'est une loi, que l'intelligence humaine, et même toute intelligence créée, doit se former par un enseignement reçu avec respect d'une intelligence supérieure. Nul n'est à lui-même son principe et son initiation : il faut que le feu de la vérité, vivant dans un ancêtre spirituel, touche l'âme qui s'ignore et y allume l'incendie qui ne s'apaisera que dans la dernière leçon de l'éternité. Jusque-là l'intelligence sera comme endormie, ou si elle s'éveille par l'action sourde de sa nature, elle n'aura que des lueurs, des pressentiments, tout au plus de lentes et imparfaites coordinations. Dieu a été le premier maître du genre humain ; formé sous lui, l'homme a transmis à sa postérité le dépôt de la parole et de la science, et ce dépôt mystérieux, sans cesse accru par le travail des générations, arrive à chacun de nous dans un enseignement qui le résume et élève en quelques jours notre esprit à la hauteur où l'esprit humain est lui-même parvenu. Là, commence en nous le règne de notre personnalité : enfants de la lumière, héritiers des âges, il nous est permis d'ajouter à la tradition, sans la détruire, le sable d'or que nos pieds découvriront en foulant les rivages inexplorés du vrai. Et quand Dieu prépare au monde un de ces hommes qui doivent à jamais l'éclairer, il lui donne par privilège un maître digne de lui, afin qu'il ne soit pas dit que le génie sera né de lui-même, mais qu'il aura été disciple avant d'être créateur.

Ainsi fut donné pour maître à saint Thomas d'Aquin un homme inférieur à lui, mais à qui pourtant la postérité a laissé le nom de Grand que ses contemporains lui avaient décerné. Albert-le-

Grand admit au pied de sa chaire celui qui devait un jour surpasser sa gloire, et le pressentiment qu'il en eut n'excita que son admiration et sa reconnaissance pour Dieu.

L'œuvre était achevée. Prince, moine, disciple, saint Thomas d'Aquin pouvait monter sur le trône de la science divine ; il y monta en effet, et depuis six siècles qu'il y est assis, la Providence ne lui a point encore envoyé de successeur ni de rival. Il est demeuré prince comme il était né, solitaire comme il s'était fait, et la qualité seule de disciple a disparu en lui, parce qu'il est devenu le maître de tous.

Il n'eut pas même besoin de la mort pour s'assurer ce titre, et quand vint à s'éteindre sa courte vie, toutes les universités du monde chrétien se disputèrent ses os. On envoya, cent années durant, des prières et des ambassades au Père commun de la chrétienté pour qu'il prononçât entre ces sublimes jalousies qui s'enviaient le corps d'un homme. Dieu, ce semble, s'était résolu d'y pourvoir avec lenteur, comme pour exprimer l'importance qu'il attachait à ce tombeau. Il n'y a personne, mes Frères, pauvre ou riche, qui ne songe à son tombeau, et ne désire reposer dans une terre aimée, sous la garde de pieux souvenirs. Les anciens eux-mêmes, moins avertis que nous de la grandeur de nos restes, estimaient un malheur d'être privés d'une sépulture de leur choix ; et quand Scipion voulut se venger de son pays par un reproche éternel, il légua ses cendres à l'exil, et fit graver sur sa tombe cette amère et éloquente parole : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !* Le sang de Jésus-Christ tombé sur nous, et la grâce de l'Esprit-Saint descendue en notre chair pour la ressusciter un jour, ont donné à nos reliques un prix nouveau que l'antiquité ne connaissait pas. La religion de la mort s'est accrue sur la terre ; elle est devenue une plus grande part de l'espérance et de la piété, et ça été pour tous une sainte question que celle du tombeau. Il parut d'abord que Dieu n'avait point songé à celui de son grand docteur saint Thomas d'Aquin ; il l'avait laissé mourir sur sa terre natale, il est vrai, proche du château de ses aïeux et de ce doux asile du Mont-Cassin où il avait passé

les premiers jours de sa jeunesse : mais c'était loin des siens, à l'ombre d'un cloître étranger, qu'il avait achevé sa carrière et donné sa dernière leçon. Trahi par une hospitalité trop admiratrice, son corps n'avait point été rendu aux supplications de son ordre ; il attendait là depuis un siècle les décisions de l'Église et la gloire paisible d'un tombeau selon son cœur.

Ici, mes Frères, mes entrailles s'émeuvent : car ce tombeau si longtemps attendu, ce tombeau envié de tout un siècle, ces restes que se sont disputés des villes fameuses et les nations elles-mêmes, les voici présents ! Je les vois, je les touche, j'y applique mes lèvres enivrées du parfum qui s'en échappe, et qui ne s'est point épuisé au feu de tant de vénération ! O reliques sacrées dont j'avais tant désiré l'approche, c'est bien vous, je vous reconnais à ces voûtes qui tressaillent de m'entendre vous louer, à ces solennités dont vous êtes l'objet, aux joies et aux certitudes intérieures que vous donnez de vous ! Mais comment est-ce toi, Toulouse, qui possèdes ce trésor ? Qui t'a choisie ? Qu'avais-tu fait ? Je sais ton nom célèbre par l'antiquité et par les lettres : mais d'autres pouvaient t'égaliser, sinon te surpasser, à ces deux titres. Thomas n'était point ton fils ; il n'était pas né dans tes murs, au pied de ces belles collines, d'où ton regard embrasse à la fois la cime des Pyrénées et ces vastes plaines que ton fleuve remplit de ses flots. C'était l'Italie, la mère des hommes et des saints, qui lui avait donné le jour ; c'était l'Allemagne, en la vieille cité d'Agrippine, qui avait nourri son intelligence des premières leçons de l'école ; c'était Paris, qui avait avant tout autre écouté sa voix et l'avait nommé docteur. Bologne aussi, Rome, Naples l'avaient appelé et admiré. Mais toi, Toulouse, qu'avais-tu fait ? Qu'est-ce que te devait l'aigle et l'ange de la doctrine, pour que sa tombe devint ton héritage et que ton nom fût éternellement uni au sien dans la mémoire et la bénédiction des siècles ? Ah ! il faut que je te le dise, non pour flatter ton orgueil national, mais pour répondre à ton cœur, non pour m'attirer ta reconnaissance, mais pour te témoigner celle que tout fils de saint Dominique et tout frère de saint Thomas te doit à jamais.

Sachez donc, chrétiens, que quand Dieu, toujours occupé du salut des hommes, voit en péril cette grande œuvre qui est à la fois celle du temps et de l'éternité, il fait deux choses inséparablement unies, il prédestine un homme et un lieu, un homme qui doit agir, un lieu qui sera le théâtre de son action. Ainsi furent prédestinés Adam et l'Éden, Abraham et la Palestine, Moïse et le Sinaï, David et Sion, saint Pierre et Rome, saint Antoine et la Thébàide, saint Benoît et le Mont-Cassin, saint François d'Assise et les montagnes de l'Ombrie : hommes et lieux qui se répondent dans les échos de l'histoire et se prêtent par la corrélation de leur renommée une mutuelle poésie. Or, tels furent saint Dominique et Toulouse au treizième siècle, lorsque la foi, compromise dans l'Occident par les détestables filtrations des hérésies orientales, vit Dieu venir à son secours dans une éclatante résurrection de la parole apostolique et de son dévouement. L'homme fut saint Dominique, le lieu fut Toulouse. Et il semblait par conséquent que l'homme et le lieu dussent se confondre dans la mort comme dans la vie, et que plutôt que de trouver ici les reliques de saint Thomas d'Aquin, qui n'était que le fils, j'eusse dû y rencontrer les restes de saint Dominique, qui était le patriarche. Mais il y eut une raison qui détourna de vous sa tombe. Il vous aimait ; il disait au milieu des persécutions dont il était victime ailleurs, qu'il s'éloignait de vous parce que vous ne le poursuiviez que de marques d'estime et d'affection ; toutefois le souvenir de vos belles contrées n'était pas sans amertume pour lui ; la guerre, une guerre juste dans son principe, qui était la défense de l'Église contre l'intolérance, le meurtre et la dévastation, mais enfin une guerre terrible avait ensanglanté les jours qu'il avait passés parmi vous, et il aima mieux que ses os reposassent dans une terre où son apostolat n'avait pas eu le regret des batailles. Bologne fut choisie par la Providence pour être son tombeau. Et je pense que, touché cependant de souvenir pour vous, il obtint que vous eussiez à sa place le corps de son enfant le plus illustre, afin que ne pérît jamais l'alliance qui s'était formée entre vous et lui, entre son ordre et votre heureuse cité.

De plus, mes Frères, vous aviez alors, vous eûtes longtemps un autre titre à cette préférence. Une des remarquables créations du génie chrétien au moyen âge fut celle de l'enseignement dans ces écoles où se donnaient rendez-vous toutes les cultures de l'esprit, et qui furent magnifiquement appelées du nom d'Universités. Dieu avait créé l'université des choses ; l'Europe, formée par le Christianisme, créa l'université des sciences, et entre les villes qui eurent l'honneur de donner asile à ces vastes corps, réunissant autour de Dieu et de ses ouvrages, pour les expliquer, le monde et l'Église, le savoir et la vertu, Toulouse n'eut pas le dernier nom. Elle brillait, au midi de la France, comme la lampe allumée des saintes doctrines du vrai, du bien et du beau, et ce fut littéralement à son université que le pape Urbain V envoya et recommanda les reliques du docteur des docteurs. Peut-être quelques-uns de vous s'en étonneront, et l'enthousiasme de ma parole à ce sujet leur paraîtra singulier, tant est loin déjà et perdu dans les ruines ce vieil édifice des lettres et des sciences chrétiennes ; mais, quoi que vous en pensiez, je ne m'en repentirai pas. Si le souvenir de votre université vous laissait insensibles, parce qu'elle n'est plus, j'interpellerai les cendres de vos aïeux pour répondre à mes accents, et la tempête les eût-elles aussi dispersées, je ne croirais point encore à leur absence d'au milieu de nous. Les cendres de l'homme ne s'en vont point avec le vent ; elles reviennent par la puissance de l'âme au sol qu'elles ont aimé. Et ainsi renaissent-elles sous ces dalles en m'entendant rappeler l'heure qu'elles ont connue, l'heure de l'alliance entre toutes les vérités du ciel et de la terre, quand il n'y avait en Europe qu'une science, qu'une littérature, qu'une âme, et que saint Thomas d'Aquin, le plus haut représentant de cette unité magnifique, venait dans son corps mort présider pour toujours aux leçons et à la gloire de votre université.

Je ne dirai plus qu'un mot qui achèvera de vous dessiller les yeux et de vous faire entendre votre destin.

Elle devait un jour se briser l'unité du Christianisme et de l'Europe. Un souffle, sorti du fond du cloître et passant sur une

génération corrompue, devait rompre en fragments l'œuvre de Rome, de Clovis, de Charlemagne, de la Providence et des saints. Mais il était écrit qu'au centre de la chrétienté, entre les glaces du Nord et les sables brûlants des tropiques, trois nations prédestinées, la France, l'Espagne, l'Italie, demeureraient fidèles à Dieu, et comme les ancrs où le vaisseau de son Église se soutiendrait dans sa masse et sa solidité en attendant le siècle du retour. Une seconde chose était écrite, c'est qu'au centre de ces trois nations, entre les Pyrénées et les Alpes, presque à égale distance de Madrid, de Rome et de Paris, une ville s'élèverait servant de nœud à cette zone sanctifiée du monde, et gardant en dépôt, comme le plus pur et le plus éclatant symbole de la Foi, le corps de saint Thomas d'Aquin. La coupole de Saint-Pierre couronne le prince de l'unité ; le dôme de Saint-Sernin couronne le prince de l'orthodoxie.

Et maintenant, chrétiens, que nous reste-t-il à faire, à vous et à moi, sinon de nous tourner vers cette tête sublime dont vous avez là l'enveloppe extérieure, cette tête qui en a illuminé tant d'autres, et qui, quoique séparée de l'intelligence qui l'animaient, cependant ne cesse pas d'en avoir été l'organe et même le redeviendra un jour, et nous présente ainsi tout ensemble l'immortalité de sa poussière avec l'immortalité de sa pensée ? Ce front qui est là, je n'ose pas dire nu et vide, la main de saint Thomas s'y est posée à l'heure des graves méditations, lorsqu'il entendait la voix intérieure de Dieu, et la rendait sous des signes fragiles à l'Église étonnée et ravie.

O Thomas, quand pour la première fois vous apparûtes au monde dans votre berceau, ce fut le siècle de saint Louis qui vint à votre rencontre et qui vous reçut. Aujourd'hui le siècle qui se presse autour de vous ne pourrait pas vous dire son nom, car il n'en a point encore. Mélange étonnant d'infortunes et de gloire, de décadence et de jeunesse, d'ignorance et de lumière, d'égoïsme et de dévouement, il ne sait quel est le terme où il marche, ni le dessein qui le conduit. Va-t-il, tout chargé de ruines et incapable de reconstruire, aux gémonies de l'histoire ?

Ou bien, poussé par une main généreuse qui tantôt l'abandonne, tantôt le retient, va-t-il d'expérience en expérience au repos d'une longue virilité? Il ne le sait pas. Mais ce qui me rassure, c'est que je le vois près de vous, et que votre nom, un moment obscurci, lui apparaît de nouveau avec l'auréole du génie dans la sainteté. Ah ! ne méprisez pas ses instincts et ses efforts. Ouvrez-lui les mystères de cette doctrine où, lors même que vous n'avez pas prévu, vous avez encore tout dit, et que, fortifié par elle, ce siècle plein d'espérance et de douleurs puisse, avant de clore sa course, redire au siècle qui le suivra la parole où s'exprime tout le but du Christianisme dont vous êtes le premier maître : Gloire au ciel, paix à la terre ! Gloire à Dieu, paix aux hommes !



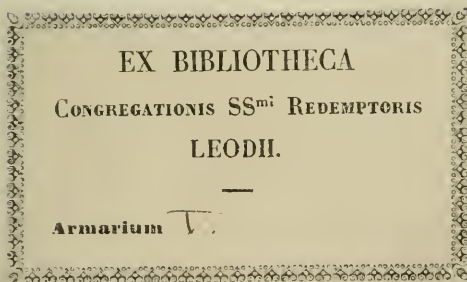
LE R. P. LACORDAIRE

DANS LA

CHAIRE DE SAINT-PAUL A LIÈGE,

EN FÉVRIER, MARS ET AVRIL 1847.

Extrait de la *Revue catholique*.



LOUVAIN.

1847.

LE R. P. LACORDAIRE

DANS LA

CHAIRE DE SAINT-PAUL A LIÈGE,

EN FÉVRIER, MARS ET AVRIL 1847.

La grande voix, qui s'était fait entendre dans Liège la sainte pendant les jours austères de la pénitence, a cessé de retentir; les voûtes de la basilique chrétienne ont retrouvé leur majestueux silence; les dalles du temple ne sont plus écrasées sous le poids d'innombrables et avides auditeurs.

Mais si ces murs saints ont cessé de tressaillir, un grand souvenir historique et religieux s'est attaché pour toujours à leurs fondements; la chaire de St-Paul a été de nouveau consacrée par un de ces triomphes qui ne périssent pas. Oui, le flot qui avait apporté l'homme évangélique aux rives de la Meuse s'est retiré et l'a ramené aux rivages de la patrie.

Tout passe, l'homme fuit, sa parole s'évanouit, mais les enseignements éternels qu'elle déroule ne passent point, leur principe et leur fin sont éternels. Mais il y a plus, cet homme illustre qui a disparu comme l'ombre a laissé au milieu de nous comme une trace lumineuse, un je ne sais quoi de radieux, de grand, d'élevé, de royal, qui accompagne son noble souvenir.

Appelé par la bienveillance de la rédaction à remonter les larges et délicieux sentiers, où nous l'avons suivi pendant ces journées de bonheur, j'ai accepté trop légèrement cette tâche. Une promesse est un devoir. Résumer les inspirations du génie, résumer l'exposition des plus sublimes mystères de la foi, résumer les questions les plus subtiles de la métaphysique, disséquer avec le scalpel de l'analyse les plus riches et les plus poétiques élans de l'imagination!... Ce travail doit nécessairement être imparfait, inexact, incomplet, car ici la perfection est d'une absolue impossibilité.

Avant de nous lancer dans les champs arides du résumé, il est peut-être utile de donner un aperçu sur le talent oratoire de l'illustre Dominicain. Toute appréciation est relative, et voilà pourquoi l'esprit dans les jugements cherche invinciblement un point d'appui qui est la comparaison.

Nous ne pouvons pourtant nous permettre de nous en servir ici, la pensée serait par trop présomptueuse de porter nos jugements sur les différentes manières d'évangéliser les peuples et de *combattre le bon combat de la foi*. Dieu connaît les besoins de son peuple, seul il plonge dans les silencieux abîmes des consciences.

Du reste ces parallèles ne peuvent être impartiaux; ils ne sont jamais à la hauteur des héros, ils n'expriment jamais l'opinion entière des admirateurs des talents divers, ils sont toujours respectivement trop pâles ou trop flatteurs, et leur moindre défaut est de ne contenter personne.

La nature a donné au R. P. Lacordaire la grande physionomie de l'orateur. La vivacité des lignes de cette figure ardente, le feu de ce regard, la fermeté et la franchise de cette pose préviennent d'abord l'auditeur. Sa voix frêle et fatiguée au début, prend soudain de la vie et devient chaleureuse et vibrante; la phrase est d'abord incisive et coupée, puis la verve la saisit, la pensée déborde l'âme de l'orateur; le geste devient vif, la parole devient animée et vivifiante. L'éloquent Dominicain rayonne de conviction et de foi, et commande le respect à ce doute, à cette indifférence, à cette incrédulité, que la curiosité attire autour de sa chaire, et que sa véhémence parole remplit de crainte et d'admiration, lorsqu'il lance sur tous ces orgueils égarés ces traits et ces feux d'éloquence brulants comme la foudre.

Chez le P. Lacordaire le calme n'est jamais qu'apparent, la moindre opposition électrise cette organisation ardente que la plus petite étincelle allume et que l'inspiration emporte.

A la vue de son ennemi, de cette raison humaine égarée, de *cette fille de Satan*, comme il la nomme, il a frémi. Il s'arme à l'instant contre elle du flambeau de la philosophie dont elle abuse, pour la conduire et descendre avec elle dans les profondeurs mystérieuses de l'éternité.

Tantôt il entre dans les secrets de la métaphysique: il s'y plaît, il s'en délecte, il s'y plonge, et, de degré en degré, sa pensée s'élève, monte toujours, arrive sur les hauteurs sublimes de la religion, et nous emporte avec elle jusqu'au trône de l'Éternel. Tantôt il promène cette pensée sur la vie sociale, politique et civile des peuples. Tantôt il va chercher ses preuves et ses explications générales dans le grand foyer des connaissances humaines dont il semble avoir pénétré tous les mystères. Puis il revient à l'individu, il saisit la raison de l'incrédule, il la subjugué, il la presse dans sa brûlante étreinte, et l'incrédule atterré jette un cri d'admiration en présence de cette foi puissante qui éclate, et de cette énergique argumentation qui foudroie son intelligence.

Il semble vraiment qu'il ait mesuré la tête du raisonneur de son compas mathématique, tant il sait rencontrer les objections qui dans cette tête égarée doivent jaillir de la thèse qu'il défend.

Quant au croyant, il se sent heureux et fier de partager la croyance

d'un si beau génie, qui va puiser ses inspirations dans les plus sublimes écrits des Pères de l'Eglise, et vient ensuite dérouler avec pompe leurs magnificences et leurs grandeurs.

Tous à la fin du discours se demandent ce qu'il faut le plus admirer, ou de la facilité avec laquelle il aborde les questions les plus subtiles de la métaphysique qu'il poétise, ou de la clarté qu'il répand dans la discussion, ou de la hardiesse de ces propositions qui démontrent avec quelle puissance de conception et quelle habileté d'investigation il a fouillé dans les inconnues profondeurs de la théologie et de la philosophie. Aussi quoi de plus admirable, de plus concis, de plus clair, de plus juste, de plus complet que ces définitions de quatre ou cinq mots qui sont presque toujours neuves?

Le P. Lacordaire est toujours l'intrépide soldat qui veille sur la brèche, toujours prêt à tenter une sortie et à défendre le rocher inexpugnable sur lequel la ville éternelle est bâtie. C'est la sentinelle avancée, prête à combattre en première ligne dans le combat à mort que se livrent la foi et la raison égarée. Valeureux athlète, il poursuit partout son ennemi à coups de synthèse, et dans la vivacité de l'attaque, tournant sa massue tantôt par ici et tantôt par là, il ne lui accorde ni grâce ni merci. Il ne demande dans ce duel de l'intelligence que de se mesurer à armes égales, c'est-à-dire, avec la bonne foi, la droiture du cœur et une volonté sincère de se ranger sous le drapeau du vainqueur. Il se plaît dans l'orage et la tempête, et ressemble assez bien, surtout dans ses admirables résumés où la fougue française l'emporte, à ces torrents impétueux qui déracinent, culbutent et roulent dans leurs eaux bondissantes les débris amoncelés sur leur passage.

Le combat est dans sa vie, c'est du reste celle de tous les cœurs généreux et de toutes les âmes d'élite. Mais lui, dans le combat, il cherche les postes avancés, dangereux, et dans la tempête il aime à flotter sur les courants au milieu des récifs et des écueils.

Il charme par la majesté de la raison, il captive par la pose de sa brillante imagination, il entraîne par son langage extraordinaire, et possède le rare talent qui lui fait un admirateur de chaque auditeur. Plus on l'entend, plus on veut l'entendre et plus on l'admire. Il est philosophe avec le philosophe, théologien avec le théologien, il possède toute la fantaisie du poète et toute la force du logicien.

Si nous passons à la forme, la phrase du P. Lacordaire est saccadée, heurtée, brillante, éclatante. Jamais il ne la fatigue, c'est un métaphysicien-poète, ce n'est point un rhéteur.

Son admirable talent commande le respect sur les irrégularités d'un génie véhément; l'expression la plus commune est toujours relevée par la noblesse de la pensée, et tel mot qui paraît hasardé dans un compte-rendu n'était point dans sa bouche au-dessous de la majesté de la chaire chrétienne.

Du reste son imagination mathématique est plus riche dans l'accouplement des pensées que dans les images de la phrase, et, chose remarquable, c'est dans les mouvements les plus logiques qu'il est le plus poétique.

On a dit que chez le P. Lacordaire tout était improvisé, que rien dans son action oratoire n'était préparé. Cet éloge serait un blâme amer. L'illustre Dominicain connaît tous les secrets de l'art oratoire; il connaît l'exemple et les préceptes de Démosthène et de Cicéron; et d'ailleurs il suffit d'avoir entendu une seule fois le P. Lacordaire, de l'avoir vu gesticuler de la main gauche avec la facilité de la main droite, de l'avoir vu après un beau mouvement se cramponant à la chaire et présentant la poitrine comme pour défier l'incrédulité, puis se reposant glorieux dans un éloquent silence, pour comprendre qu'il a dû longtemps étudier une des plus importantes qualités de l'orateur. Mais on peut dire que sa pensée est tellement forte, son argumentation tellement serrée, son langage tellement extraordinaire que, à moins d'en faire à dessein une étude particulière, on oublie complètement la magnificence de la forme.

Une chose que nous avons encore remarquée dans la forme, c'est cette division de ses thèses, de ses preuves, de sa phrase même en trois parties : c'est toujours la trinité de l'espace et de l'âme, toujours trois systèmes philosophiques, trois espèces de religion. C'est qu'aussi le nombre trois se retrouve partout dans les êtres créés et dans les conceptions de l'homme. Nous le voyons dans la chaire chrétienne, sur les théâtres de l'antiquité, et il est passé jusque dans la phrase du rhéteur.

Le P. Lacordaire possède aussi, comme orateur chrétien, une double trinité puissante. Dans l'ordre de l'intelligence : facilité étonnante à traiter les questions les plus abstraites de la philosophie, clarté admirable dans leur exposition, rare talent d'application de la philosophie aux dogmes révélés; dans l'ordre de la volonté : désir du combat, amour du péril, vivacité et fougue de l'attaque.

De là ces reproches qu'on lui a adressés d'avoir choisi pour les braver toutes les difficultés du dogme chrétien. Mais Dieu l'a créé pour cela. Qui nous expliquera les mystères du dogme catholique, si ce n'est point Lacordaire? En venant à Liège, il savait qu'il trouverait dans cette noble cité comme ailleurs une élite d'intelligence que sa présence attire toujours partout; mais pour lui faire un grief des matières qu'il a choisies, il faut ne l'avoir pas entendu. Quel est l'auditeur qui s'est ennuyé à ses conférences? S'il en est un seul, Lacordaire n'est point venu pour lui; il se rencontrera assez d'autres ouvriers dans la vigne du Seigneur pour cette intelligence. Ou enfin pensez-vous que le P. Lacordaire ait eu la prétention de venir nous faire comprendre les mystères devant lesquels sa majestueuse intelligence se met à genoux? Ecoutez sa réponse : J'ai voulu vous montrer que ce que l'Eglise catholique enseigne, ce que les Pères de l'Eglise développent est

digne au moins de votre respect ! Je viens vous montrer que ce qui vient de Nazareth est digne de vos réflexions ; que les choses de la religion catholique ne sont point indignes de votre intelligence et méritent bien que vous ne les traitiez pas avec un si impérieux dédain. Je viens vous prier d'étudier la religion !... Qui pourrait nier que son but n'ait été rempli au delà de toute expression ?

Mais entrons en matière : voyons d'abord le sommaire des conférences, le plan de chacune d'elle, et passons ensuite avec plus de liberté à leurs développements.

Sommaire général.

De la religion ou du commerce de l'homme avec Dieu et de Dieu avec l'homme, ou Dieu, l'homme, leurs rapports, car c'est toujours la religion.

I. Il y a une religion vraie. II. Cette religion vraie est le christianisme catholique. III. Que dit cette religion de la notion de la Divinité ? C'est un Dieu en trois personnes. IV. Que dit-elle de l'homme ? C'est un être créé par Dieu. V. Mais comment un Dieu bon a-t-il pu créer un être malheureux ? C'est que cet homme, ayant brisé ses premiers rapports avec Dieu, est déchu. VI. Dieu après sa chute a bien voulu le relever par le mystère de la Rédemption. VII. Mais l'homme était toujours faible, Dieu devait donc éclairer l'intelligence de l'homme et la soutenir dans le bien d'une manière efficace. VIII. Or Dieu l'a fait en établissant sur la terre une autorité doctrinale et IX une autorité mystique.

Continuons à disséquer :

1^e CONFÉRENCE. 1^o Ce qui est universel et perpétuel est vrai ; or le phénomène religieux est universel et perpétuel ; donc il est vrai.

Obj. L'irréligion existe aussi. *Rép.* Ce phénomène ne possède qu'un caractère individuel, local et négatif.

2^o Les facultés naturelles sont vraies ; or la faculté de religion est une faculté naturelle et nécessaire à l'homme ; donc elle est vraie ; donc le phénomène religieux qu'elle produit est vrai comme effet d'une cause vraie.

3^o Ce qui vient de Dieu est d'institution divine ; or cette faculté vient de Dieu ; donc elle est d'institution divine. Elle vient de Dieu, si elle n'a pu être créée par l'homme ; or elle ne l'a pu ; donc etc.

II^e CONFÉRENCE. *Obj.* S'il y avait une religion vraie, cette religion ne serait point un assemblage d'erreurs contradictoires : le prétendre ce serait insulter à la bonté et à la majesté de Dieu ; or la plupart des religions connues sont un assemblage d'erreurs ; donc il n'y a point de religion vraie.

1^e *Rép.* Il n'y a pas contradiction à la bonté suprême, si l'homme seul est l'auteur des erreurs qui souillent les religions connues et si Dieu devait le permettre dans l'ordre établi ; or c'est l'homme qui a défiguré la

vraie religion et Dieu devait le permettre, à moins de foudroyer l'homme dans sa liberté.

2^e *Rép.* L'objection ne s'applique pas la thèse, si les religions corrompues ne sont point elles-mêmes la négation du phénomène religieux; or aucune d'elles n'est la négation du phénomène religieux, elles en sont au contraire la plus éclatante manifestation. Donc.

3^e *Rép.* Il suffit, pour que la bonté de Dieu soit sauvée, qu'il ait donné à l'homme une marque infaillible pour reconnaître la vraie religion; or il l'a donnée à la vraie religion dans sa quadruple couronne : l'unité, la sainteté, l'universalité, la perpétuité. Mais quelle est donc la religion à la tête de laquelle repose cette rayonnante couronne? Les faits sont là, c'est le christianisme catholique.

III^e CONFÉRENCE. Or le christianisme dit : Dieu, c'est le Père, le Fils, le St-Esprit, et ces trois ne sont qu'un.

1^e *Explication.* Lumière naturelle : Tous les êtres sont féconds, c'est un fait. *Nemo dat quod non habet.* Or Dieu a donné la fécondité aux êtres (on suppose ici la création, on la prouvera plus tard). Donc il a aussi cette fécondité. Mais chaque être produit, dans la mesure de sa puissance, des êtres égaux à lui; or Dieu est infini; donc il doit produire d'une manière infinie.

Lumière de la raison : Le double motif de la fécondité des êtres est leur besoin intrinsèque d'activité et la tendance irrésistible de communication du bien; or Dieu est l'être-principe, la vie-principe; donc il possède essentiellement ce double motif.

Obj. Mais l'être infini ne peut produire son semblable, deux infinis impliquent contradiction dans les termes; or Dieu est infini, donc etc.

Rép. Je distingue. L'infini ne peut produire son semblable en se divisant ni en se dédoublant, je l'accorde; il ne le peut en produisant des relations, distinctes entre elles, bien qu'elles ne forment qu'une seule substance, je le nie. Je m'explique : l'espace renferme trois relations : longueur, largeur, hauteur; ces trois relations sont distinctes entre elles; mais toutes trois ne forment ensemble que l'espace, l'unité dans la pluralité. Il en est de même de tous les corps qui flottent dans l'étendue, ils ont tous ces trois rapports et ne sont pourtant qu'une unité. Le diamant est diamant en hauteur, diamant en largeur, diamant en profondeur, et reste toujours diamant; de même Dieu dans les trois relations reste Dieu, de là les trois relations sont divines.

Obj. Mais cet argument basé sur la similitude manque de portée, car les relations en Dieu sont des personnes.

Rép. Qu'est-ce qu'une personne? Ce qui forme la personne c'est l'individualité, l'individualité qui a intelligence et conscience est une personne. Or toutes les relations en Dieu ont intelligence et conscience; donc ces relations doivent être des personnes.

Obj. Mais pourquoi trois personnes ? pourquoi cette égalité de substance avec cette hiérarchie de personnes ?

Rép. Lumière surnaturelle. Dieu est esprit ; or tout esprit est constitué d'un subjectum ou d'une intelligence sur laquelle repose et qui engendre la pensée, pensée qu'elle contemple et qu'elle aime ; ainsi, intelligence, pensée, amour ; donc il doit en être de même de Dieu, qui est intelligent : le Père, pensée : le Verbe, amour : l'Esprit-Saint.

Pourquoi cette hiérarchie des personnes et comment l'expliquer avec une infinie nature de substance pour les trois personnes ? Parce que toujours est-il que c'est l'unité qui engendre la pluralité et qu'il y a au moins la précession de raison. Cette pluralité dans l'unité s'explique encore par les lois sociales de l'humanité dont l'unité fait la force.

IV^e CONFÉRENCE. Qu'est-ce que l'homme ? Le matérialisme, le panthéisme, le dualisme, ces trois systèmes inventés par la philosophie sur l'origine des êtres, n'expliquent rien. Le christianisme catholique nous dit encore : Dieu a créé l'homme.

Obj. Pour créer quelque chose il aurait fallu un type ; or Dieu n'en avait pas, puisque rien que lui, être infini, n'existait. Donc Dieu n'a pas pu créer.

Rép. L'objection ne peut être résolue de front ; mais Dieu nous a donné une autre manière de prouver la création, c'est par sa nécessité ; car de deux choses l'une : ou ce qui existe existe par soi, ou il existe par autrui ; or il serait absurde de dire que l'homme existe par soi, ou par une autre créature, car ce serait toujours une chose indéfinie qui n'expliquerait rien ; donc il existe par l'infini.

Obj. Mais Dieu ne fait rien sans motif ; or il n'avait et ne pouvait avoir aucun motif de créer l'homme. Donc.

Rép. Le motif de Dieu c'était sa bonté.

Obj. Mais l'Écriture dit : Omnia propter semetipsum operatus est Deus.

Rép. Oui, en tant qu'il est bonté infinie.

Obj. Mais, si c'était par bonté qu'il nous a créés, Dieu devrait nous avoir créés pour le bonheur ; or nous sommes malheureux ici-bas. Donc.

Rép. Ici-bas si nous sommes malheureux, c'est que nous aimons la créature, le fini, au lieu d'aimer le Créateur, l'infini ; car le malheur ici-bas est souvent au contraire un bonheur pour nous ramener au Créateur.

Obj. Mais, en admettant la création, comment a-t-il pu créer deux principes finis, le corps et l'esprit ? Pour cela il devait avoir un plan ; or rien hors de lui, être infini, n'existait ; donc il ne pouvait créer ces deux principes.

Rép. Définissons les termes : l'infini est ce qui n'a ni commencement ni fin, le fini c'est le contraire, puis entre deux vient l'indéfini, c'est là le plan de projection de la création. L'indéfini est suspendu entre l'infini et le fini, l'infini c'est Dieu, le fini c'était le néant, l'indéfini est ce qui peut toujours monter sans toucher l'infini et toujours descendre sans toucher le néant.

Dieu donc créa l'esprit, infini potentiel qui s'élève vers lui, et la matière, infini potentiel qui descend vers le néant, mais deux indéfinis qui ne touchent jamais les deux pôles opposés, tel est le plan de la création ; or ces deux indéfinis ou ces deux infinis potentiels réunis, c'est l'homme, c'est le centre de la création.

Obj. Mais pourquoi Dieu nous a-t-il créés si tard ?

Rép. Par rapport à Dieu, tous les actes sont co-éternels à lui, pour lui il n'y a ni passé ni futur. L'objection est donc sans portée par rapport à lui. Quant à l'homme, c'est un être fini ; il devait donc être créé dans le temps, car une création éternelle implique contradiction dans les termes. Ainsi l'objection est vide de sens, puisqu'elle se présenterait toujours, n'importe à quelle époque la création eût eu lieu.

Obj. Pourquoi un Dieu bon aurait-il créé des êtres qu'il savait devoir être éternellement malheureux ?

1^e Rép. Un attribut en Dieu ne peut en détruire un autre, lui défendre de créer ce serait anéantir sous la bonté sa souveraine puissance. Donc on ne peut lui reprocher d'avoir usé de sa puissance en nous créant.

2^e Rép. Dieu ne pouvait priver de leur bonheur mérité les bons pour épargner les méchants ; où serait sa justice ? Or en détruisant les méchants il l'eût fait, car l'homme méchant produit aussi une postérité parmi laquelle se trouveront des justes qui doivent jouir du bonheur éternel ; et s'il avait détruit les méchants seuls à leur naissance, où serait notre liberté ? où seraient nos mérites ?

V^e CONFÉRENCE. D'où vient l'état actuel de misère et de désordre de l'homme ? Le christianisme nous dit que c'est la conséquence du péché de notre premier père. C'est la seule manière d'expliquer ce fait humanitaire, dont ni le manichéisme, ni le matérialisme, ni l'antisocialisme n'ont pu rendre compte. Dieu avait créé l'homme pour vivre avec l'amour divin, l'homme a brisé ce lien qui l'unissait à Dieu, il a péché, Dieu s'est séparé de lui, il est resté avec sa misère.

Obj. Mais toute faute est imputable à l'individu qui l'a commise ou aidé à la commettre ; or Adam seul a commis la faute. Donc il est le seul punissable. Ou bien une faute est un acte ; or l'essence d'un acte est d'être transitoire et intransmissible, donc la faute était intransmissible.

Rép. Le raisonnement est vrai. Mais rappelons-nous ce que nous avons dit de l'homme, être indéfini. En se séparant de Dieu, il perdit l'attraction divine et resta plongé dans l'ordre matériel ; de là absence de la grâce, de là concupiscence de la chair : deux choses négatives qui ont altéré et diminué la nature primitive de l'homme, dont la première a continué à manquer à sa postérité, et dont la seconde, la concupiscence, effet de l'absence de la première, a continué aussi à se développer par voie de négation de l'attraction divine, comme une maladie héréditaire qui se transmet.

Obj. Mais comment ce péché peut-il nous être imputable ?

Rép. A titre de solidarité, en tant que tous nous sommes de la substance adamique, qui est la substance à l'état d'unité qui comprend en elle tout le genre humain.

Obj. Pourquoi Dieu permet-il cette transmission ?

Rép. Dieu ne peut être tenu de détruire les lois générales des êtres qu'il a établies ; or , pour empêcher cette transmission , il aurait dû le faire ; car il devait alors anéantir ou l'homme, ou la liberté de l'homme ; or anéantir l'homme ou sa liberté, c'était certainement renverser les lois morales et physiques de l'univers. Donc etc.

Obj. Pourquoi ne pas rendre à chaque enfant en naissant sa première innocence ?

Rép. On ne peut rien imputer à Dieu , s'il a fait mieux que cela ; or il a fait mieux par la rédemption , ce que l'on va prouver.

VI^e CONFÉRENCE. *Obj.* Dieu comme être infiniment bon doit haïr infiniment le mal ou le méchant, c'est incontestable ; d'un autre côté il est aussi incontestable que la réparation doit venir de l'être coupable ; or l'homme était le coupable, l'homme est un être fini, qui s'était haï infiniment. Donc la réparation était impossible.

Rép. Je nie la conclusion et je la remplace : donc la réparation devait avoir lieu dans l'homme comme être coupable et dans Dieu comme être infiniment offensé ; or J.-C. devint Homme-Dieu, donc la réparation pouvait avoir lieu, donc elle est possible, donc il fallait un Homme-Dieu pour l'accomplir.

Obj. Mais Dieu n'était point coupable, il ne pouvait donc expier pour l'homme.

Rép. Sans la solidarité non, avec la solidarité il le pouvait. La solidarité est la communauté qui ne forme qu'un de deux êtres ; or Dieu entra en communauté avec l'homme, en prenant sa nature et en se faisant chair.

Obj. Vous supposez que Dieu eût pu se faire chair ; c'est impossible.

Rép. Dieu est un esprit comme notre âme est un esprit, il n'y a que l'infini de différence ; or l'âme est en communauté avec le corps, donc Dieu peut bien se mettre en communauté avec l'humanité. L'un mystère n'est pas plus incompréhensible que l'autre.

Obj. Mais pourquoi J.-C. est-il venu si tard ?

Rép. D'abord il ne nous devait rien. C'était pour nous faire sentir combien sa venue était nécessaire.

VII^e CONFÉRENCE. *Obj.* Mais à quoi sert la réparation si l'homme avec la liberté de faire le mal a encore la faiblesse en partage ? Or il est encore faible et libre.

Rép. Dieu ne pouvait anéantir la liberté de l'homme ; mais il devait, pour être juste, poser à cette liberté des règles à suivre ; or il l'a fait : car il a établi sur la terre une autorité infaillible pour régler cette liberté.

2^e *Obj.* Mais à quoi bon une autorité qu'on ne peut reconnaître ? Or cette autorité on ne peut la reconnaître, offusquée quelle est par le faux enseignement et les préjugés.

Rép. Les préjugés et le faux enseignement ne détruisent pas la justice de Dieu, s'il a donné à l'homme une autorité doctrinale, indéfectible, facile, pour faire reconnaître par tous sans exception la vérité universelle et dissiper les erreurs. Or cette autorité existe. Donc.

VIII^e CONFÉRENCE. *Obj.* Si l'autorité doctrinale existait, elle devrait éclairer l'esprit et le diriger efficacement et d'une manière infaillible. Or une telle autorité est impossible sur la terre. Donc.

Rép. Cette autorité existe dans l'Église catholique, les faits sont là pour prouver qu'en éclairant l'intelligence elle exerce une autorité efficace par la seule persuasion. Qu'elle est indéfectible, les faits le prouvent encore ; ces faits sont constants, et cependant l'homme, abandonné à lui-même, est faillible. Nous devons donc conclure que cette autorité, que les faits nous démontrent infaillible, a sa source en Dieu, seul être infaillible ; partout elle doit avoir une unité indestructible, être toujours la même, et c'est ce que nous trouvons encore dans le christianisme catholique et dans le seul christianisme catholique.

Obj. Mais obéir à cette Église, c'est abdiquer sa liberté, c'est être esclave.

Rép. Ne voyons-nous donc pas que tout homme reste toujours libre ; c'est donc une soumission libre que nous avons.

Obj. Mais cette soumission libre est absurde, car toute soumission à l'homme est sujette à erreur ; or cette soumission est une soumission faite au corps de l'Église catholique.

Rép. La soumission à l'Église, en tant que composée d'hommes sujets à l'erreur, serait une absurdité, je l'avoue ; mais, en tant qu'ils sont les organes de la Divinité, je le nie : car alors l'Église devient infaillible comme son auteur ; or l'Église c'est la cité de Dieu, c'est J.-C. lui-même. Donc.

IX^e CONFÉRENCE. Tout était fini. J.-C. se donna alors lui-même dans le mystère de la vie : c'est l'Eucharistie. — L'être à l'état de vie suppose trois choses : l'activité, l'organisation, et une substance sur laquelle repose l'activité organisée. Pour continuer à vivre, il lui faut en outre une substance étrangère à la sienne, qui le soutienne et le répare, c'est une loi générale : l'organisation doit se replonger sans cesse dans un foyer de vie et se l'approprier par la communion substantielle avec lui. Ceci se fait pour les corps par l'aspiration et l'assimilation. Il faut de même que la substance intellectuelle communique avec un foyer de vie, si elle ne veut pas végéter. La vie naturelle trouve son foyer dans la nature, la vie humanitaire dans la société, qui rend notre âme sauvage, barbare, ou civilisée, selon le foyer où nous puisons. La vie spirituelle a donc besoin aussi d'avoir son foyer commun : ce foyer c'est Jésus-Christ, c'est l'essence divine, c'est la vérité, la voie et la vie.

1^e *Obj.* L'impossible est inadmissible, et il est impossible qu'un corps soit contenu dans un espace aussi resserré que la sainte hostie. Donc.

Rép. Cette objection serait sérieuse, si l'on connaissait toutes les propriétés des corps et leurs différentes espèces; or on ne les connaît pas. Nous voyons assez que cela est possible par ce que nous connaissons des différences qui existent entre les différents corps connus : le solide, le liquide, le gaz. Puis vient encore le fluide impondérable et le corps spiritualisé. On ne peut donc physiquement conclure qu'il soit impossible qu'un corps soit contenu dans un espace si étroit, puisqu'on ne peut même pénétrer les propriétés des corps connus.

2^e *Obj.* Un même corps identique ne peut être présent en même temps dans plusieurs lieux; car ce ne pourrait être que par déplacement local; or les mots identité de corps et déplacement local impliquent une contradiction mathématique. Donc.

Rép. En vertu des paroles sacramentelles le corps du Christ ne se trouve pas sous les espèces eucharistiques comme un agrégat de molécules grossières et étendues, mais à la manière d'une substance, comme le dit S. Thomas; or une substance, simple de sa nature, n'ayant aucun rapport nécessaire avec l'espace, peut se trouver en plusieurs endroits à la fois (1).

3^e *Obj.* Dans ce dogme il faut que la Divinité se mêle dans nos entrailles à notre vile nature; or ceci répugne à la dignité d'un Dieu. Donc.

Rép. Rien d'abord de ce qu'a créé Dieu n'est vil, le corps ne le devient que par la souillure. Et puis ce sont les deux plus augustes organes qui reçoivent le corps de J.-C. : les lèvres, l'organe de l'affection, de l'amour et de l'éloquence, et les entrailles, le siège de l'amour maternel, de la charité, de la sensibilité, de la bonté. Et du reste n'est-ce pas pour le corps aussi bien que pour notre âme que J.-C. est descendu pour nous racheter? Notre corps était donc digne de son amour.

Nous avons jeté sur le papier les ossements desséchés de ces inimitables conférences, puis nous en avons dressé en les réunissant un affreux squelette sans nerfs et sans muscles; tâchons maintenant de lui donner un peu de sang, un peu de chair, car lui donner la vie il nous est impossible : le Dieu qui l'animaient de son souffle a disparu et seul il le pouvait. Mais nous avons dû faire ce travail hideux, afin de pouvoir autant que possible dans une analyse restreinte suivre la route incertaine du grand Orateur dont l'éloquence a la puissance de toutes les imaginations vigoureuses et de tous les esprits profonds. Il nous fallait planter quelques jalons, afin de pouvoir parcourir les sentiers où il nous avait conduit avec plus de liberté et de laisser-aller. Revenons donc sur nos pas et développons.

(1) D'après la conception de la substance de Leibnitz, conception que Leibnitz attribue à Platon, à Aristote et à S. Thomas, l'objection est très-facile à résoudre. Voir le *Systema theologicum* du grand philosophe théologien.

Nous l'avons déjà dit : le but du R. P. Lacordaire dans ses conférences a été d'inspirer du respect à la raison humaine pour les sublimes et féconds enseignements de la foi catholique ; son but a été de provoquer l'étude de ses dogmes et de sa divine morale ; son but a été de faire entrer par la conviction dans la tête de l'incrédule cette croyance si belle de raison, si raisonnable, si divine dans ses dogmes et dans sa morale, cette croyance à laquelle lui-même il est attaché, à laquelle il croit jusqu'au plus profond de ses entrailles.

Le plan de ses neuf conférences était bien restreint pour arriver à un but si sublime, et cependant il a abordé dans ce peu de mots toutes les grandes et difficiles questions de la religion : Trinité, création, chute de l'homme, réparation, Eucharistie. Il nous a prouvé, appuyé sur la seule raison, les faits, l'organisation sociale et le désordre du monde, qu'il devait y avoir une religion, qu'elle était nécessaire, qu'il était de l'essence même de l'homme de pratiquer une religion. Quelle richesse de développement et d'exposition n'a-t-il point mis dans l'examen de ce phénomène humanitaire, dans le tableau de sa force d'expansion, dans la description de son universalité, et quelle fermeté sa parole a prise dans le tableau de sa perpétuité ! Il a fait servir ici l'histoire des peuples à l'appui de sa thèse, il nous en a révélé les causes et a balayé devant lui le fantôme de l'irréligion, phénomène négatif, national, inconsistant, individuel, et l'a brisé devant l'universalité du phénomène religieux. Mais ce n'était point assez ; il a appelé la métaphysique à la défense de sa cause, et là comme toujours il a étonné par cette élégance de la phrase mêlée aux démonstrations les plus solides de la philosophie. Or partout où l'on trouve la vérité, dit-il, on trouve Dieu, car la vérité c'est Dieu ; la religion est donc une création de l'Être suprême, elle est d'institution divine.

Il cherche alors avec son regard d'aigle où se trouve cette vraie religion sur la terre. Il cherche où est le travail de l'homme, et il réduit en poudre et l'idolâtrie et le mahométisme et le protestantisme. Il pleure comme le Prophète sur les erreurs du cœur humain que l'orgueil a troublé ; puis par un retour sublime, après avoir déblayé sa marche, il arrive à la religion catholique, resplendissante de gloire et de clarté, et portant au front les couronnes de l'unité, de la sainteté, de l'universalité, de la perpétuité. Puis sur les hauteurs où il nous a élevés avec lui, il se résume, et vient triomphant et puissant de logique nous envelopper tout entiers dans un foyer de lumière. Mais revenons sur nos pas :

Le phénomène religieux a existé chez tous les peuples ; le sauvage a des autels comme le barbare, et l'homme civilisé, en renversant les autels du barbare dégouttants du sang humain, les remplace par des temples qui abritent la Divinité, et remplace le sacrifice humain par celui des animaux et par l'offrande de son cœur. L'irréligion était nécessaire même, si vous le

voulez. Elle est là flottante dans l'humanité sur la mer du doute pour prouver la liberté de l'homme, et quand l'infortunée a été bien ballottée par tous les vents du désespoir, quand le glaive froid du malheur est venu fouiller dans son cœur, alors on la voit, cette fière incrédulité, pleurer, prier, croire, aimer, et se prosterner avec amour et bonheur devant ce Dieu qu'elle avait méconnu.

Mais cette religion, qui console, qui fait aimer, c'est la religion catholique; vous allez la reconnaître : elle est la fille de Dieu, les autres sont les filles de Satan, elles sont encore là pour exercer la liberté de l'homme. La fille de Dieu nous attire vers son père, les autres nous attirent vers la créature. De là ce flux et reflux de l'homme entre le fini et l'infini, entre le parfait et l'imparfait, entre le visible et l'invisible. Puis l'homme s'abaisse et perd son Dieu, ou, frappant la terre comme un fier coursier, il se dégage de ses entraves et va se perdre dans les profondeurs de l'amour éternel.

L'idolâtrie, c'est un Jupiter orgueilleux, cruel, ce sont des divinités qui glacent l'esprit d'épouvante et qui remplissent l'âme de dégoûtantes horreurs. Le mahométisme, c'était d'abord l'effet de ce christianisme qui avait écrasé la tête du vil serpent, mais qui, rejetant J.-C., fit de son peuple un peuple sensuel, adonné à la brutalité des plus honteux penchants. Mais le protestantisme a surgi dans l'Europe chrétienne. Il vient *diminuer* la vérité, il attaque ce qui blesse notre orgueil et nos sens : l'Eucharistie, la confession, la mortification. Ainsi c'est toujours un autel portant d'un côté le nom de Dieu et au revers le nom de l'enfer. Que concluons-nous de tout cela ? Donc l'homme est libre. Mais où est la voie, la vérité et la vie ? Allez, marchez, marchez toujours, et lorsque vous rencontrerez sur votre route la fille de Dieu, vous la reconnaîtrez à son vêtement royal : son sceptre, c'est l'unité ; car la vérité dans l'ordre métaphysique doit être une, immuable, éternelle ; son langage respirera la sainteté, car la vérité dans l'ordre moral doit perfectionner notre volonté, elle est toujours sainte ; sa couronne c'est l'universalité, car la vérité dans l'ordre vital, c'est d'agir partout sur les intelligences, car l'erreur comme l'irrégion, qui est une des formes de l'erreur, c'est la localisation. Enfin vous verrez à sa suite les siècles, les peuples et les nations, car dans l'ordre historique la vérité doit être perpétuelle ; elle a toujours été, c'est Dieu même, elle est donc éternelle, elle doit donc remonter les âges qui ne sont que d'hier. Elle est perpétuelle, dessus nous, la vérité ; elle ne date donc pas de 1517, sa date est dans l'éternité, elle est gravée au front de l'Église catholique.

Il y a certainement des vertus chez le sauvage, chez le mahométan ; il y a plus même chez le protestant, puisqu'il croit en J.-C. ; mais il leur manque à tous le dévouement de la charité, la pureté des vierges, l'abnégation du religieux ; le protestant a laissé évaporer le parfum de la floraison chrétienne.

On conçoit facilement tout ce que le génie de Lacordaire a pu tirer d'un sujet si fécond, avec sa manière de tout relever et de tout poétiser, avec sa parole vibrante.

Dans le mystère de la Trinité, nous avouons que c'est là qu'il nous a le plus étonné. Quelle clarté ! quelle facilité ! quel bonheur d'expressions ! quelle poésie au milieu des déserts arides de la métaphysique ! Là surtout il a versé sur son auditoire tous les trésors de son intelligence, tout son travail philosophique et théologique. Là il a fait marcher de front la lumière naturelle dans la manifestation des choses physiques, la lumière de la raison dans la manifestation des choses métaphysiques et la lumière surnaturelle dans la révélation des choses divines. Avec quelle beauté de formes, avec quelle délicatesse de langage il vous parle de la fécondité des êtres, et avec quelle science il vous en développe les mystères. Puis, par un effort sublime, il se présente à Dieu *ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra*. Quoi, dit-il, l'homme est père, l'homme est mère ; et vous, mon Dieu, vous ne seriez qu'un être égoïste, moins heureux, moins complet que cette mère qui presse contre son sein cet enfant bien-aimé à qui elle vient de donner la vie, et sent le cœur de son enfant battre sur son cœur maternel. Vous seriez toujours seul, isolé dans votre éternité, vous contemplant éternellement et vous reposant dans cette stérile contemplation. Non, non, la nature s'y oppose, elle se révolte à cette pensée.

Remontant alors dans les sphères de la métaphysique, il déroule les mystères de l'activité et de la vie des êtres. Il vous éblouit sous une avalanche de définitions dont la profonde justesse vous étonne. Qu'est-ce que l'être ? c'est l'activité ; agir, c'est produire. Qu'est-ce que la vie ? C'est le mouvement spontané. Qu'est-ce que le mouvement ? C'est le fait de se porter en un lieu. Qu'est-ce qu'une personne ? Ce qui fait la personne, c'est l'individualité, car l'individualité qui a intelligence et conscience est une personne. Donc la personne, c'est une substance distincte qui a conscience de soi-même. Qu'est-ce qu'un esprit ? Penser et aimer, voilà toute l'âme.

Mais descendons dans le mystère avec la métaphysique. Puisque l'essence de tout être est de produire, chaque être doit produire des êtres égaux à lui, car au-dessous il n'épuiserait point son activité ; au-dessus, c'est impossible... Le second motif de cette fécondité, c'est que, comme le dit St. Thomas, *Bonum est sui diffusivum* : le bien est communicatif de soi. Nous voyons un pauvre, nous lui ouvrons notre bourse ; eh bien ! de même, l'être ouvre les sources de la vie à un autre être, par son instinct naturel de bonté. Dieu est donc fécond, et Dieu doit produire aussi un égal à soi. Qu'ai-je dit ? un égal à lui ? Mais Dieu est l'être infini ? Comment peut-il exercer son activité ? en se dédoublant, en se divisant ? Deux infinis impliquent contradiction ; mais cependant l'activité est l'essence de l'être. Comment exercerait-il cette activité ? En produisant des relations qui ne seront pas distinctes

de la substance , mais qui seront distinctes entre elles. Qu'est-ce qu'une relation ? L'espace a les trois relations distinctes de hauteur, de largeur et de profondeur, et ces trois relations ne forment ensemble que l'espace. C'est l'unité dans la pluralité. Les corps qui sont dans l'espace ont aussi ces trois relations , et ne forment cependant non plus qu'un corps, et tout être est soumis à ces relations. Pourquoi ? Parce que tout être aspire à la vie , et que la vie c'est le mouvement, et que le mouvement suppose toujours un lieu de départ , un but et un chemin à parcourir. Donc la loi de l'être, c'est l'activité ; la loi de la vie , c'est le mouvement : de là les relations. Dieu a donc aussi le mouvement en lui, puisqu'il est la vie principe, et le mouvement en lui étant aussi en lui pluralité de relations et unité de substance.

Ici l'orateur, au milieu de cette pressante logique et de ces abstraites questions, a eu un ineffable mouvement d'éloquence : il semblait qu'il voulait presser dans ses bras et jeter dans les bras de son Dieu tout son vaste auditoire. Comment rendre ces développements toujours clairs, simples et toujours élégants , assez longs pour faire saisir l'idée et l'expliquer, et jamais trop pour faire perdre la suite du raisonnement ! Et tout ceci serait imprévu, tout ceci serait l'effet d'une imagination vagabonde ?

Les relations en Dieu devaient être des personnes, parce que les relations en Dieu ont intelligence et conscience. Mais pourquoi trois relations en Dieu ? Parce qu'il est esprit, et que notre esprit, tout fini qu'il est, pense ; que la pensée est dans l'âme, mais n'est pas l'âme, et qu'une fois la pensée produite, l'âme l'aime comme son fils qu'elle a engendré aujourd'hui et se repose dans cet amour. Mais cette pensée , produite par voie de filiation, est en outre l'image de l'intelligence ; elle est forte ou faible selon que l'intelligence est forte ou faible ; et, par conséquent, outre la substance, il y a chez cette substance pensée et amour. Ainsi l'âme, sa pensée , son amour : Dieu le Père , le Fils , le St-Esprit. Comme c'est l'unité toujours qui engendre la pluralité, il devait y avoir hiérarchie dans les personnes , bien qu'il n'y ait entre ces personnes qu'une précession de raison et unité de substance.

Alors pour montrer que l'unité est la vertu première, l'orateur laisse aller son imagination, et nous montre les bouleversements des empires que le défaut d'unité disloquent jusqu'à ce qu'une main puissante ressaisisse tous leurs membres épars. Tout ceci est sec, aride, ennuyeux, et sur les lèvres du R. P. Lacordaire tout était animation et coloris. Puis quand, après vous avoir étonné par la majesté de la raison, il vient humblement vous demander un peu de respect pour cette religion catholique, pour ces magnificences que les grands génies de l'Eglise ont développées, ce n'est point du respect que l'on éprouve, c'est de l'admiration ; et pour le catholique, c'est de la fierté et de la foi ; pour tous, c'est un frémissement de bonheur de voir que notre raison puisse s'élever si haut ; mais comme il l'a dit : sur les ailes de la foi l'homme s'élève à l'infini et tout lui est donné par surcroît.

Nous avons retrouvé dans la conférence sur la création les mêmes qualités chez le R. P. Lacordaire; il a été même jusqu'à un certain point plus extraordinaire encore; il a été sans contredit plus saisissant, surtout lorsqu'arrivé à la création, il nous a montré avec toute la grandeur de son art oratoire Dieu posant son compas entre lui et le néant et rencontrant l'homme dans l'indéfini, l'homme, le centre de la création, l'homme formant le plan de projection de la création, l'homme être de la race des infinis, l'homme touchant de la droite l'Eternel et de la gauche le néant. Alors il se passa dans l'auditoire, suspendu aux lèvres de l'orateur, un mouvement simultané d'admiration, un choc électrique des cœurs, et l'on regrettait la sainteté du temple qui défendait les applaudissements unanimes. Cependant nous l'avons déjà dit et nous le répétons, nous avons mieux aimé le bel ordre logique, la puissante raison de la conférence sur la Trinité, qui passe pour un chef-d'œuvre d'unité et de raisonnement, à cette conférence, qui montre du reste dans tout son déploiement la richesse, la vigueur et l'éblouissante fécondité de la poétique imagination de l'illustre Dominicain.

L'exorde de cette conférence fut le plus beau des neuf conférences, est aussi l'un des plus beaux que nous ayons entendus; on le voit encore réveillant la nature et révélant cette main puissante et mystérieuse qui nous a secoués dans ces abîmes du silence et du néant où nous dormions tranquilles; on entend encore résonner à son oreille cette voix qui crie au néant : viens, regarde, touche, entends, pense, aime, ô homme lève-toi : pour le rappeler bientôt après et le faire disparaître tout à coup de la scène du monde. Un tel exorde pour nous est un coup de force, et il faut être Lacordaire pour pouvoir encore après se soutenir à cette hauteur. Il le fit, selon le précepte de Cicéron, *sortir du sujet comme une fleur de sa tige*; ce qui n'arrive pas souvent au R. Père, lui dont le genre d'éloquence est de procéder par synthèse, suite naturelle des sujets qu'il traite et de sa manière de les traiter. Il le débita du reste avec toute la chaleur d'un mouvement oratoire.

A ces grandes questions l'âme tremblante et inquiète de l'homme tâtonne et cherche. Elle trouve le matérialisme qui prend un peu de poussière et la jette en disant : il n'y a point de Dieu; le panthéisme, qui pétrit et façonne cette poussière, et dit : voilà mon Dieu; puis le dualisme de Platon, le plus beau système enfanté par les enfants des hommes, qui dit : la matière est éternelle, l'esprit est éternel, et qui, pour unir ces deux éternels déjà contradictoires dans leurs termes, invente par surcroît de faiblesse un principe plastique qui n'est ni matière ni esprit, et qui ne peut par conséquent rien expliquer, mais recule la question.

Puis vient le christianisme, toujours sublime dans sa simplicité, et qui nous dit : *In principio Deus creavit cælum et terram*. Cette création s'explique par sa nécessité même. Il n'y a que deux manières d'exister, ou par soi ou par autrui. Homme d'hier, toi qui dois demain mourir, existes-tu par toi-

même? Ta naissance et ta mort te crient que non; donc tu dois exister par autrui, et cet autrui doit être, pour résoudre la question, un infini absolu et non un infini potentiel; et cet infini, c'est Dieu. *Deus creavit cælum et terram*. Puis l'orateur nous démontre que Dieu ne nous a point créés parce qu'il avait besoin de nous; il avait la société divine dans la Trinité, et l'infini aurait-il besoin de l'être fini? Ce n'est pas par justice, nous n'étions pas nés. Ce n'était pas pour exercer sa toute-puissance : quelle puissance y a-t-il pour un être infini qui crée le fini? Ce n'était point pour sa gloire; belle gloriole que la gloire qui vient de l'homme! L'homme fort et grand la méprise, parce qu'elle n'est souvent qu'inerte, qu'elle est passagère, et Dieu la recherchait? Non, non; mais c'est par bonté, la bonté c'est la vertu des grands hommes, c'est le principe de toute majesté; et l'antiquité l'a bien compris, en inscrivant au frontispice de ses temples : *Deo optimo maximo*, la bonté avant la puissance. Nous sommes donc nés pour le bonheur. Oui. Mais l'objection arrive à bout portant : nous sommes pourtant malheureux. Ici-bas, oui, parce que l'amour que Dieu a eu pour nous demande la réciprocité. Or pour cette réciprocité Dieu devait être connu et aimé; il fallait à l'homme intelligence et liberté; Dieu nous a créés intelligents et libres, afin que nous puissions choisir entre lui et la créature. L'amour demande préférence et dévouement, et enfin l'union. Or l'union avec Dieu doit être notre suprême bonheur, le seul bonheur possible. Quand nous abusons donc de notre liberté pour ne point l'aimer, nous faussons nos voies, nous sommes en dehors du plan de la création, nous devons être nécessairement malheureux. Et cela s'explique encore moralement et métaphysiquement par les désirs insatiables du cœur de l'homme, que ni la gloire, ni les richesses, ni les plaisirs ne peuvent remplir, mais Dieu seul, c'est-à-dire, l'infini. Nous avons déjà vu plus haut le plan de création, l'homme placé entre Dieu et le néant est le point de jonction en tant qu'esprit et corps entre l'infini et le néant.

Vient alors une des objections : pourquoi Dieu, l'être bon, l'être infiniment bon, nous a-t-il créés, alors qu'il savait que nous serions éternellement malheureux? La réponse métaphysique à l'objection est que nul attribut en Dieu ne détruit un autre attribut. Sa bonté infinie ne peut détruire ni sa puissance infinie, ni sa liberté infinie; mais cette réponse ne satisfait pas entièrement le cœur. Dieu aurait donc dû anéantir les bons pour épargner les méchants, anéantir ces justes qu'il aime, qui l'ont servi, qui ont toujours désiré l'union avec lui! Mais où est sa justice, où est sa bonté, où est la réciprocité d'amour qu'il nous commande? Où est la récompense des peines que nous avons souffertes avec bonheur pour être unis avec lui dans toute l'éternité? Que devient notre désir infini de bonheur? Mais, laissez vivre les bons, anéantissez les méchants. Où est notre liberté? Comment pourrions-nous payer Dieu de réciprocité? Quel sera notre mérite d'aimer

malgré nous? Et peut-on comprendre la récompense sans le travail et la certitude d'un bonheur infini? N'est-elle donc plus un aiguillon suffisant pour maîtriser nos passions? et si ce n'en est pas un suffisant, que sera-ce si les peines ne sont pas éternelles? Bien que la prosopopée qui termina la solution de cette objection ne fut point amenée, parce qu'elle ne pouvait point l'être, elle fut pourtant saisissante; et si elle fit moins d'impression, c'est qu'elle arriva imprévue et disparut trop tôt. C'était certainement un grand et large spectacle que Dieu, ouvrant les tombeaux de l'humanité entière, ressuscitant les morts, et interpellant Adam, le chef de la race humaine, et lui demandant une sentence de vie ou de mort.

Mais abrégeons! Le monde est bouleversé, le désordre habite la terre. Expliquez-nous ce mystère. Incrédule, philosophe, tous cherchent, car le problème est à résoudre pour tout le monde. Toi manichéen, tu dis : l'esprit est éternel, la matière est éternelle. Ainsi donc, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a plus de Dieu; c'est un autre mystère. Il y a deux infinis; c'est un beau mystère que deux infinis qui ne se touchent pas. Je préfère le mystère à l'absurdité. Toi matérialiste, tu me dis que la matière est éternelle. C'est plus tôt fait, il n'y a pas besoin de création; mais un être nécessaire et éternel ne doit pas avoir d'imperfection; mais pourquoi sens-tu en toi ce ver qui ronge ton existence et la moelle de tes os? Toi, Rousseau, l'homme naît bon, dis-tu; c'est la société qui le gâte, et tu t'écries : *Delenda Carthago*. Ta fureur de destruction ne résout rien, n'explique rien, et ressemble à la fureur de l'Océan qui s'indignerait de ce grain de sable à qui Dieu a dit : tu arrêteras la colère de ces flots, et qui se révolterait contre ce sable en l'accusant de produire toutes les tempêtes. Mais l'Océan se gonfle, déborde ses rives, et emporte avec lui sur ses eaux les tempêtes et les orages, pour bouleverser encore ses profondeurs par des convulsions anarchiques qui ne connaissent ni frein ni rivages. Mais l'histoire, la morale, l'expérience, toute la nature te crie que ce système est le renversement du monde. Non, non; la *delenda Carthago*, c'est le péché; l'homme s'est séparé de Dieu, il a péché, de là le désordre. Ce péché a retiré à l'homme l'attraction vers Dieu, et Adam a transmis cette négation ou plutôt a transmis sa nature diminuée à toute sa malheureuse race.

Nous avons déjà rencontré les principales objections dans notre résumé sommaire. Mais pour faire mieux saisir l'enchaînement du raisonnement et faire comprendre l'histoire de cet homme déchu, de cette âme en ruine, comme dit Cicéron, de cet être dont le poète dit : l'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux, il faut dire quelques mots sur cette *solidarité* qui seule peut donner la clef du péché originel et de la rédemption de l'homme, de ce lien brisé avec Dieu qui a fait retomber l'homme sur la terre, où dans sa chute effroyable il a apostasié de Dieu comme lumière de son intelligence, comme éternelle béatitude de son cœur, comme vie

de son corps, et a transmis à sa descendance cette triple apostasie, pour le faire rouler dans les ténèbres, dans des félicités qui tuent et salissent, dans le tumulte des sens et dans la mort : pour donner la clef de cette rédemption humanitaire opérée aussi par un seul homme.

Au mot solidarité se rattache invinciblement celui de communauté. La communauté consiste à ne former qu'un avec un autre (comm-unitas), la solidarité est le résultat de la communauté. Il y a communauté entre les peuples civilisés, entre les habitants d'un même royaume, d'un même pays, d'une même ville, entre les membres d'une même corporation, d'une même famille; mais quand elle vient du père au fils, alors elle arrive à son point culminant, à son état concret, à la coagulation; elle devient une communauté substantielle. Une union si étroite, si forte, si commune, si pénétrante, engendre nécessairement la solidarité des actes. C'est ainsi qu'existe la solidarité des hommes avec Adam, notre premier père. C'est une solidarité intime et substantielle. Dieu, en se faisant chair, est venu s'incorporer dans cette chaîne solidaire, et est devenu par conséquent aussi solidaire des fautes de l'humanité, il en a eu sa part, et seul, comme Dieu, être infini, il pouvait les réparer : ce qu'il a fait.

Dans le discours sur la Rédemption, la question se trouva posée dans l'exorde avec beaucoup de clarté. Dieu pouvait rendre à l'homme son état primitif ou l'abandonner. Mais Dieu, qui avait abandonné les anges rebelles que leur propre orgueil avait fait tomber, eut compassion de l'homme qui avait failli sous les charmes du serpent tentateur. Avec quelle beauté de langage le R. P. Lacordaire nous montra un Dieu infiniment irrité contre l'homme, contre le mal, ce coupable, cet assassin qui tire sur Dieu! Puis avec quelle douceur de formes il fit poindre, naître et grandir dans le cœur de Dieu ses infinies miséricordes! Quelles belles et fortes définitions du bien et du mal! Le bien, c'est l'état de Dieu; le mal, c'est la contradiction avec Dieu. Le bon c'est l'immuable, c'est l'éternel, c'est Dieu. Dieu ou la Trinité, c'est l'équation du bien. Le mal dit : Je m'élèverai au-dessus des autres; le mal, c'est le coupable, c'est le fini, c'est l'homme; il est donc haï infiniment par Dieu. La justice de Dieu empêche sa bonté de couvrir le coupable. Il faut donc concilier ces deux attributs; et voilà que se lève, dans le lointain, belle, radieuse, rayonnante, l'infinie miséricorde. Mais d'où vient cette ineffable inconnue? C'est la loi de la réparation qui la mène par la main. La loi de la réparation est-ce la peine? Non, la peine ne répare pas; elle fait souffrir, gémir, grincer des dents. Mais où est-elle cette loi? C'est la *peine acceptée*. C'est le malheureux qui frappe sa poitrine, et qui les yeux en pleurs regarde son Dieu et lui dit : J'ai péché, frappez. Frappez, je me dévoue; frappez, je l'ai mérité; frappez, je me sacrifie. C'est donc le *dévouement* et le *sacrifice*. Le dévouement, tout ce qu'il y a de plus grand au monde, qui brise tout ce qu'il a adoré, et vient dans un suprême effort jeter aux

pieds de Dieu sa vie en *sacrifice*. Le sacrifice, c'est la forme héroïque du bien, et voilà pourquoi dans l'antiquité le coupable, à l'instant même où il était dévoué au sacrifice, devenait sacré : *Sacer esto, devotus esto*. Telle était la formule du sacrifice de la loi des Douze-Tables : le criminel devenait sacré.

Ici le R. P. Lacordaire a eu un mouvement de grandeur indicible. Il a atteint tous les sommets de l'éloquence : c'était le sacrificateur qui dévouait la victime, entouré de toute la majesté de l'antique Rome et augmenté de toute la sublimité de la foi chrétienne.

Nous avons vu qu'il fallait un Homme-Dieu pour le sacrifice, homme solidaire avec l'humanité, Dieu pour briser le courroux infini de Dieu ; nous avons parlé aussi de la solidarité.

Dans l'explication de la solidarité le R. P. Lacordaire a fait une excursion dans l'histoire du pays de Belgique, excursion heureuse et où l'éloge fut dit avec un rare bonheur d'expressions et de délicatesse ; puis il ressuscita la grande ombre du Captif de Sainte-Hélène : il aime ces grands souvenirs des gloires de sa patrie.

Après avoir fait descendre Jésus-Christ des hauteurs des cieux ; après avoir prononcé ces redoutables paroles qui broient l'intelligence humaine : *et Verbum caro factum est*, tout à coup l'orateur prit son vol, et avec des accents pathétiques qu'il n'avait point encore eus, il vint, foudroyant et terrible, et tout fier de sa foi, crier à l'humanité entière, à tous ces hommes que sa voix faisait trembler : Dieu est tombé du ciel, il a habité avec nous, nous avons vu sa gloire, il a été fou d'amour pour l'homme ; l'humanité est régénérée, le sang de J.-C. coule dans nos veines ! O hommes, trahissez maintenant votre destinée, trahissez la loi de votre création ; où l'on voyait l'homme, on verra désormais Dieu. Trahissez votre réparation ; vains efforts, c'est un Dieu désormais qui s'est mis au centre de la création, c'est un Dieu qui garde votre place. Le chemin est ouvert à tous, choisissez.

Tout est là : Trinité, création, chute, réparation. Ce sont les sommets sublimes de la doctrine catholique que l'homme aperçoit au-dessus de sa tête dans le lointain et mystérieux horizon de l'infini.

L'homme est réparé ; mais l'homme est resté libre ; l'homme peut encore faillir. La terre est encore cet Eden où l'arbre de la vie et de la mort enfonce ses racines pour étendre ses rameaux de mort sur la triste humanité ; Dieu doit encore lui venir en aide. L'autorité doctrinale est là ; l'autorité mystique vient à la suite. L'autorité doctrinale conservera et enseignera la vérité, l'autorité mystique sera la dépositaire de cette urne divine d'où découlent les eaux de vie et de grâce.

C'est dans cette septième conférence, dans le tableau surtout d'une mère qui sourit, qui caresse, qui embrasse l'enfant à qui elle a donné le jour, quiveille sa jeune âme engourdie, qui répand dans son oreille le lait merveilleux de la parole, qui voit, avec cette sublime intuition qu'un cœur de

mère seul connaît, toutes ces facultés naissantes qui sommeillent dans je ne sais quelle profondeur. Ici le R. P. Lacordaire nous a dévoilé les délicieuses beautés de son cœur. Ce discours, moins aride et moins difficile pour le fond que les précédents, a plu généralement et quelques personnes le mettent au premier rang. Nous le trouvons aussi, abstraction faite de sa théorie philosophique (1), magnifique dans ses développements ; il nous a fait connaître que le R. P. Lacordaire sait aussi quelquefois trouver de ces accents mélodieux qui donnent à l'âme tous les bonheurs. Il suffisait de jeter un regard autour de soi pour voir que tout dans le monde est erréur, caprice, système, contradiction. Le R. P. Lacordaire nous a montré que, s'il est concis, clair, pressant, tout chargé d'idées qui se pressent souvent et se culbutent les unes sur les autres, il sait quand il le veut donner à une idée d'admirables développements.

Après avoir exposé quelques méthodes d'enseignement, il en est arrivé à ce jeune officier français qui, se trouvant dans une bicoque d'Allemagne et ne sachant que faire, se prit à réfléchir, et s'aperçut que tout ce qui était dans son intelligence n'était en grande partie que préjugés, et voulut se défaire de ce bagage une bonne foi pour toutes. Et il en avait le droit, dit le R. Père, car cet homme s'appelait Descartes. Donc, continue l'orateur chrétien, après avoir démontré que toutes les méthodes d'enseignement humain conduisent aussi bien à l'erreur qu'à la vérité, donc l'enseignement humain proprement dit ne suffit pas, donc il doit y avoir un enseignement infaillible, donc cet enseignement doit être universel, puisque tous les hommes sont appelés à s'abrenver aux sources pures de la vérité ; il ne doit et ne peut être national, comme le système des législateurs ; il ne peut être subversif, comme le système des philosophes qui renverse celui des législateurs. Non, la vérité est une, immuable, infinie, et ici-bas elle doit aussi être une, immuable, humanitaire.

Enfin l'orateur nous fait toucher au doigt que cet enseignement universel, que cette autorité infaillible qui possède la supériorité morale, réside dans le christianisme catholique, que cette autorité gouverne la liberté sans la détruire. Le développement et l'explication de cette autorité en thèse générale est un chef-d'œuvre d'exposition ; on la voit formant l'équilibre entre le gouvernement et la liberté qui se partagent le monde, donnant aux gouvernements la force morale et retenant la liberté dans ses élans destructeurs.

(1) Il est inutile d'entrer ici dans les détails de cette théorie ; c'est la même que la doctrine sur l'origine de nos connaissances qui est développée partout dans ce *Recueil*, et que le R. P. Lacordaire professe d'ailleurs dans toutes les circonstances, en particulier dans ses *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, ch. 8, dans ses *Conférences* de Nancy en 1843, dans ses *Conférences de Notre-Dame de Paris* en 1836 et en 1844, etc. (*Note de la Rédaction de la Revue cath.*)

Cette autorité doctrinale infaillible doit être efficace, elle doit produire la vénération de l'esprit et ne peut faire son chemin avec les baïonnettes. Que le christianisme possède le secret de cette autorité doctrinale, les faits sont là, et tous ces superbes génies de tous les âges, de tous les siècles, de toutes les nations en adoration et le front dans la poussière au pied du crucifix, en sont la plus éclatante personnification depuis les apôtres jusqu'à nos jours. C'est le fait le plus colossal du monde, et il est là comme le rocher inexpugnable de Pierre, et ce phénomène extraordinaire, ce fait colossal, ce rocher qui affronte toutes les tempêtes et toutes les erreurs et toutes les folies de la raison humaine, ce fait prouve que ce phénomène est divin, que la religion catholique est divine, qu'elle est donc vraie, que seule elle est vraie, puisque la vérité est une comme Dieu même. Aussi toutes les sectes séparées de l'Église soupirent-elles après cette unité qui seule prouve la vérité, et tous leurs vains efforts ne les conduisent qu'à montrer leur impuissance et les couvrir d'un suprême et ineffable ridicule. Mais le catholicisme reste toujours immobile au centre du monde, toujours attaqué, toujours résistant, et étonnant ses fougueux adversaires par son immobilité, son inertie divine, son immensité. C'est Milton sur son disque huilé et se riant des vains efforts de ses frères adversaires. Et pour abattre toutes ces fureurs et toutes ces colères, que dit le petit enfant qui est dans son sein? Ce mot effrayant de grandeur et de sublimité : *Credo in unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*.

Que reprochez-vous donc aux enfants de cette grande Église? Vous leur reprochez leur esclavage! Mais, dites-le moi, quand vous êtes enseigné, quand vous apprenez à lire, quand vous apprenez une langue, quand vous apprenez une science, quand vous apprenez à parler, quand, depuis votre berceau jusqu'à cet âge où la vie n'est plus qu'une ombre qui va fuir, vous apprenez quelque chose des sciences humaines, croyez-vous donc abdiquer votre intelligence, votre raison? Quand vous vous glorifiez d'être des hommes d'esprit, des esprits-forts, indépendants, enfin d'être de votre siècle, abdi-quez-vous votre intelligence, pour recevoir les idées de votre siècle et des philosophes de votre siècle? Le pèlerin du XIII^e siècle qui, étant aussi de son siècle, allait le bâton à la main s'agenouiller au tombeau du Christ à Jérusalem, était-il esclave? Et en ces siècles où le serf mourait pour son seigneur, pour sa patrie, gaîment et avec bonheur, était-il esclave? Non, ils se soumettaient volontairement, comme vous vous soumettez volontairement à votre siècle. Non, là où il y a volonté, il n'y a pas d'esclavage. Non, au contraire vous faites preuve de liberté; vous usez de votre intelligence, et vous adoptez, homme d'esprit, l'opinion qui domine autour de vous, parce qu'elle vous paraît la meilleure. Eh bien, quand l'Église nous enseigne, que fait-elle autre chose? Elle vient vous exposer son dogme, sa doctrine, et elle vous adresse ces mots : Cette doctrine est reçue par une mul-

titude d'hommes de tout âge, de tout rang, de toute nation, de toute langue; dites-moi, mon fils, voulez-vous de cette doctrine que croient les pauvres et les riches, les savants et les ignorants? de cette doctrine qui a civilisé le monde, et vous a acquis aujourd'hui le droit de penser librement, d'agir librement, de croire librement? de cette doctrine qui, lorsque toutes les doctrines passent, reste toujours la même, qui est celle qui existait au milieu des siècles barbares où toutes les sciences sommeillaient, et qui est la même aujourd'hui, dans ce siècle de lumières au milieu duquel vous nagez? « Vous suivez le flot populaire, je ne vous en veux pas; mais respectez l'Océan avec ses vastes rivages et l'immense étendue de ses eaux. Vous êtes une barque qui descendez le cours du fleuve, nous sommes un vaisseau à trois ponts qui flotte majestueusement sur les vagues de la mer. Le vaisseau n'insulte pas à la barque, mais que la barque non plus n'insulte pas au vaisseau (1). »

Mais l'homme d'esprit continue : L'opinion humaine me permet de la rejeter, le dogme catholique m'impose la foi sous la forme de l'anathème et de l'intolérance!

D'abord y a-t-il une opinion tolérante? Y a-t-il une opinion sincère qui ne veuille pas s'imposer? Oui, toute doctrine excommunique celles qui sont en dehors d'elle, et cela se conçoit. Qui pourrait avoir confiance en une doctrine et en une opinion qui dirait : ce que j'enseigne est vrai, mais l'opinion contraire est vraie également? Ne serait-ce point la propre négation de cette opinion, et qui voudrait y croire? Les deux contradictoires peuvent-elles jamais être vraies simultanément? L'Église catholique dit : hors de mon sein point de salut, et c'est ce qui faisait crier merci à Jean-Jacques, le père de cette objection d'intolérance qui se réduit à dire : Ou il y a une vraie religion, ou il n'y en a pas. S'il n'y en a pas, fermons mon livre, et le vôtre aussi, bien entendu. S'il y a une vraie religion, n'est-il pas absurde de venir lui reprocher son intolérance? N'est-ce pas pour elle une nécessité, mais une nécessité absolue, d'être intolérante dans le sens que vous l'entendez, puisqu'elle est l'essence alors de la vérité, et que toute vérité est nécessairement exclusive? Ainsi la question doit se réduire à chercher quelle est la vraie religion, et si c'est la vôtre, alors elle doit être exclusive, sans quoi elle n'est plus la vérité, et je le répète, pas de religion sans cette maxime. Mais il y aurait intolérance réelle, si elle prétendait forcer la volonté à la manière de Nicolas, à coups de knout; mais la religion catholique vous laisse libre de la suivre ou de l'abandonner.

Mais, direz-vous encore, la vérité est une; mais qui peut ici nous dire qu'il est dans la vérité? Tous les hommes sont soumis à l'erreur; vous pliez donc votre intelligence devant l'homme. Cette thèse est prouvée : le chris-

(1) *Gazette de Liège* du 14 avril 1847.

tianisme catholique est infailible ; donc ce n'est pas un homme, ce n'est pas même un assemblage d'hommes qui nous impose sa loi, c'est la force divine qui réside dans le corps catholique, et nos fronts n'ont point à rougir devant cette prosternation de la raison, puisqu'ils se prosternent devant J.-C. même ; le corps de l'Église ne crée point la religion et les dogmes, il les constate. En parlant la langue française, en écrivant ces lignes, je n'obéis à personne, pas même aux académiciens, non plus qu'aux littérateurs ; la langue n'appartient à personne, il en est de même des dogmes. Mais l'hérésie au contraire, l'hérésie à qui obéit-elle ? A l'homme évidemment. Le libre examen qu'est-ce ? N'est-ce pas un homme instruit qui donne à son voisin l'interprétation d'un mot, d'une phrase, comme il l'entend ? Et l'auditeur qui le croit n'obéit-il pas à la raison de cet homme ? Et s'il ne lui obéit pas, pourquoi va-t-il l'entendre, s'il est aussi capable que lui d'interpréter les choses les plus difficiles ? Le catholique n'obéit qu'à Dieu, et en obéissant à l'homme dans sa croyance, il n'obéit encore qu'à Dieu. Obéir à l'homme en fait de croyance... notre liberté catholique se révolte et repousse ce blasphème.

Nous arrivons, nous l'avouons, au plus difficile de notre tâche. Le P. Lacordaire a été aussi clair qu'éloquant dans la première partie de sa conférence sur l'Eucharistie, et sur ce terrain l'analyse peut le suivre, mais elle doit être courte et sèche. Quant à la seconde partie, quant aux objections qu'il a soulevées et résolues, nous avouons franchement que nous ne nous reconnaissons ni la science théologique, ni le talent nécessaire, pour les faire ressortir et les abrégier ; l'analyse ici est insuffisante, l'explication devrait être reproduite en entier, et il faudrait suivre la conférence pas à pas. Nous allons dire et faire ce que nous savons et ce que nous pouvons.

Sur le point de remonter dans les hauteurs des cieux et d'achever sa mission, J.-C. invita ses disciples à un banquet suprême, et termina sa carrière terrestre par un prodige d'amour divin qui écrase la raison humaine. Je suis le pain de vie, dit-il, qui suis descendu du ciel. Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ; car ma chair est réellement une nourriture et mon sang un breuvage. Ceci est mon corps ; à cette révélation effrayante d'amour, à cette révélation dont le mystère égalait par la folie de la charité la folie de la croix, l'assistance resta stupéfaite. *Durus sermo*, s'écrièrent plusieurs disciples et ils cessèrent de marcher à la suite de J.-C. Le Seigneur interroge Pierre s'il veut continuer à croire en lui, et Pierre dans un sublime élan de foi s'écrie : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; et ces paroles de Pierre furent répétées par les autres disciples. Ils crurent, et le monde a cru après eux, et l'univers a élevé des temples à ce pain et à ce vin qui étaient devenus le corps et le sang de J.-C. Ceci suffit. J.-C. était Dieu, J.-C. était le fondateur d'une loi divine, J.-C. était

done la vérité même, il ne reste qu'à incliner la raison épouvantée devant la grandeur du mystère. Ce que l'on peut dire ne peut donc rien expliquer; et du reste c'est parfaitement inutile. Dieu a parlé, il est la vérité même.

Cependant la raison peut se demander compte de ce mystère, et elle trouvera bientôt que l'Eucharistie repose sur une loi-générale.

Ce mystère est le mystère de la vie. Or quelle est la loi générale de la vie? Pour la vie il faut d'abord activité; la vie se révèle dans tous les êtres par l'activité. Le grain de poussière a lui même son activité, son attraction, son activité d'affinité, mais il n'a pas la vie. Il faut pour cela une seconde chose, une organisation. Cette dernière vertu commence à la plante, la plante à la vie. L'organisation doit en troisième lieu reposer sur un *subjectum*, sur une substance; ainsi la vie c'est l'activité d'une substance organisée. Mais cette substance organisée peut-elle se soutenir seule? Qu'on la laisse seule, isolée, pendant deux fois vingt-quatre heures, on verra se produire chez elle un phénomène étrange: la faim la saisira, et bientôt, faute d'une substance étrangère, cette substance organisée chancelera; sera en péril, jusqu'à ce qu'une autre substance vienne réparer et soutenir ses forces épuisées. Notre vie est donc comme cette lampe qui meurt lorsque l'huile qui l'alimente est absorbée. Tous les êtres vivants sans exception, les plus beaux génies, comme les animaux et les plantes, sont plongés nécessairement dans un foyer de vie qui sustente leur frêle existence.

Or l'organisation ne peut se mettre en rapport avec le foyer de vie que par la communion substantielle avec ce foyer. Cette communion comment se produit-elle? Par deux actes, l'aspiration et l'assimilation. Le végétal aspire la lumière, la chaleur, l'air, tous les éléments au milieu desquels il plonge; mais, après cette aspiration, nous avons besoin que cet élément étranger que nous avons aspiré devienne nous, s'incorpore à nous; c'est ce que la philosophie appelle l'assimilation et la théologie la transsubstantiation. Mais ces deux mots signifient la même chose. Par cet acte, chose incompréhensible, la substance étrangère devient notre substance, et ce grain de poussière, qui a absorbé les éléments qui l'environnaient et qui est devenu grain, pain, pense en nous.

Le célèbre Dominicain s'est laissé aller ici à la chaleur de son imagination, il a été entraîné malgré lui, car le sujet le comportait peu. Tel est chez tous les êtres le mystère de la vie. Ce mystère se reproduit dans la substance intellectuelle comme dans la matière. L'âme, cette substance capable de penser et d'aimer, doit aussi avoir, si elle ne veut point ramper dans une honteuse inertie, elle doit avoir un milieu, un foyer de vie, pour y plonger ses facultés engourdies. Plus le foyer intellectuel où elle plongera sera élevé, plus elle vivra. L'âme du sauvage est sauvage, l'âme du barbare est barbare, l'âme de l'homme civilisé est civilisé, et ces trois âmes sont trois esprits, trois mêmes substances; mais les foyers auxquels elles s'abreuvent sont diffé-

rents, leur entourage est autre; elles doivent suivre la loi des intelligences qui les environnent, au milieu desquelles elles respirent.

Mais pourquoi avons-nous besoin de la communion substantielle pour vivre? Est-ce parce que nous n'existons pas par nous-mêmes mais par Dieu? Non, car Dieu aurait pu mettre en nous assez de sève humaine pour nous conduire jusqu'au tombeau, sans avoir besoin d'aller mendier autour de nous le pain de notre vie. Voyons donc ce qui se passe en Dieu, la vie principe. L'essence divine est un foyer de vie où trois personnes fleurissent et qui se nourrissent à l'infini dans ce foyer infini. Les trois relations en Dieu, ou les trois personnes de la Trinité ont leur foyer en elles-mêmes; mais nous, nous ne pouvons l'avoir, car nos rapports, nos relations substantielles ne se développent pas au dedans de nous, mais en dehors de nous, et c'est donc en dehors de nous aussi que nous devons chercher notre foyer de vie.

Telle est la loi générale de la vie. Ainsi voulez vous produire quelque part la vie, posez d'abord un foyer de vie. Est-ce un corps? Son foyer de vie qui communique avec cette organisation, ce sont les éléments, c'est la nature? Est-ce un esprit? C'est la société au milieu de laquelle il habite. Ainsi donc si Dieu veut nous faire participer à une vie plus belle, plus grande, plus divine, il faut qu'il élève notre foyer. Il a voulu régénérer la nature corrompue dans Adam, et qu'a-t-il fait? Il a établi un foyer divin, il nous a dit : Je suis la vérité, la voie et la vie. Il s'est donné lui-même, il a ouvert son sein divin, et la vie sacrée a débordé sur le monde, et son sang a retrem pé la nature humaine. C'est ainsi que l'âme chrétienne qui va souvent se retremper dans ce foyer divin et qui transsubstantie la chair virgineale du Christ dans la sienne, puise dans ces sacrés embrassements le gage de l'éternité et là fleur d'une souveraine pureté.

Ici l'orateur abandonne la forme oratoire pour passer à la réfutation des objections que *la chair et le sang* opposent à ce mystère de la foi. Nous avouons que pour nous, tout était dit. L'explication n'est pas nécessaire dans un mystère de foi, le plus incompréhensible de tous. N'avons-nous pas des garanties suffisantes dans la parole d'un Dieu?

Avançons, nous sommes longs, mais comment analyser autrement ces questions métaphysiques?

Comment un corps véritable peut-il être contenu dans un espace aussi restreint que l'hostie? Vous qui m'adressez cette question, vous connaissez probablement toutes les propriétés intrinsèques des corps et par conséquent de la matière. Vous savez la différence qu'il y a entre le solide, le liquide, le gaz, le fluide impondérable; vous connaissez les différences qui existent entre cette lumière du soleil, cette chaleur, cette électricité; vous connaissez la différence qui existe entre la chair de l'homme, la chair de l'animal, la chair de l'oiseau et du poisson; vous connaissez avec S. Paul ce que c'est que le corps spiritualisé; vous connaissez toutes les formes infinies de sub-

utilisation de la matière que la science nous a révélées; vous connaissez la subtilité de ces fluides, de ces rayons de lumière qui traversent soixante-quinze mille lieues en une seconde, et de cette électricité qui dans le même espace de temps dévore cent quinze mille lieues? Non, dites-vous, et je le crois bien, car vous seriez à vous seul plus savant que le monde entier. Eh bien, au dessus de ces fluides impondérables il y a encore le corps spiritualisé qui est à la lumière ce que cette dernière est au granit, et cependant tous ces corps ont leur organisation et leurs parties. Le corps spiritualisé existe donc, et l'on ne peut le nier sans affirmer que le fluide impondérable est le dernier état des corps, et qui peut l'affirmer? Cette objection peut donc se résoudre par la simple raison éclairée; et l'on conçoit facilement qu'il n'y a rien d'impossible, qu'il est au contraire naturel qu'un corps spiritualisé puisse être contenu dans le plus petit des espaces.

La seconde objection consiste à dire qu'il est d'une impossibilité métaphysique, c'est-à-dire, excluant même la possibilité d'un miracle, qu'un corps soit présent en plusieurs lieux à la fois; sans cela les noms d'espace et d'étendue ne serait plus qu'une chimère. Ainsi donc la présence du corps de J.-C. en plusieurs lieux à la fois ne peut se faire par un déplacement local. Mais comment s'opère le mystère de la présence réelle en plusieurs lieux? C'est, répond S. Thomas, par la transsubstantiation, que nous avons expliquée plus haut. L'aliment se transsubstantie en notre corps, le pain et le vin se transsubstantient au corps et au sang de J.-C. Mais la question de l'identité vient vous tomber à bout portant sur l'intelligence, et S. Thomas ne résout pas cette difficulté : le corps est en plusieurs lieux par l'effet de la transsubstantiation, et il est identique partout, voilà la vraie question :

Nous avouons que cette difficulté pour nous est insoluble (1); mais comment pourrait-elle enchaîner notre foi? Cette seule considération que le mystère de l'Eucharistie est une insulte à notre raison; que, si un homme l'avait proposée à ses semblables, il aurait à jamais été couvert de ridicule; que ce nonobstant le genre humain avec les siècles et les plus grands génies, avec les apôtres, les successeurs des apôtres, les chrétiens et la plupart même des hérésiarques, s'est mis à genoux devant lui; que le genre

(1) La difficulté est insoluble dans le système atomiste, et en supposant que le corps spiritualisé et glorifié de Jésus-Christ reste soumis aux mêmes lois que notre corps terrestre et mortel. Mais dans le système dynamiste, que partagent aujourd'hui les plus grands philosophes, la difficulté serait encore facile à résoudre s'il s'agissait même d'un corps ordinaire, puisque la substance, que l'on ne doit pas confondre avec ses qualités naturelles, qualités que Dieu peut séparer de la substance, n'a point de rapport nécessaire avec l'espace, et peut par conséquent se trouver en plusieurs endroits à la fois. Voir Leibnitz, *Systema theologicum*, et Ub aghs, *Ontologia*, p. 55-58. (Note de la Rédaction de la Revue cath.)

humain y a cru de toute la force de son intelligence; qu'il a été la base et la pierre angulaire du christianisme; que J.-C. était bien Dieu, qu'il n'y a pas pour tout homme éclairé et de bonne foi de possibilité d'en douter; que c'est lui-même qui a dit : *Ceci est mon corps*; que cette croyance fait partie de sa doctrine toujours si sublime, si vraie, si sainte, si divine; qu'il l'a imposée comme un mystère de foi, *mysterium fidei*; que nous sommes forcés dans la nature de dévorer des mystères qui brisent notre orgueil et semblent heurter même notre bon sens de front, et pourtant cette nature est finie, tandis que l'Eucharistie est un mystère infini : tout ceci me suffit et me suffit au delà. Que ne sont toutes les connaissances humaines assises sur de pareils fondements!

Mais répondons à l'objection dans les termes que le R. P. Lacordaire a empruntés à un illustre prélat français (Mgr Pressy, évêque de Boulogne); ils peuvent être compris par d'autres. La solution de cette objection du reste n'est qu'une opinion, non condamnée par l'Eglise il est vrai, mais après tout ce n'est qu'une opinion, et le R. P. Lacordaire ne la donne que comme telle. Ce qui fait l'identité d'un corps, ce qui fait que l'homme de soixante ans est toujours le même corps qu'il était à sa naissance, ce n'est point certainement cette masse de chair qui la forme, car dans ce corps de soixante ans, ou plutôt qui a déjà perdu soixante ans d'existence, il ne se trouve plus un seul atôme de matière qui y était le jour de sa naissance. C'est même une opinion assez généralement admise que tous les sept ans le corps de l'homme est tellement transformé, tellement renouvelé, tellement transsubstantié, qu'il ne possède plus un seul atome qui s'y trouvait avant cette période septennale. Ainsi donc mutation complète. Et cependant quel homme sensé oserait dire que cet homme de soixante ans est un autre homme que celui qui est né et portant ce nom il y a soixante ans. Non, cet homme est bien le même. Je suis bien le même que j'étais à ma naissance; je suis identiquement le même; c'est toujours le même *moi* qui me saisit à ma naissance et avec lequel je serai jeté dans la fosse et recouvert de terre; ce sera toujours la même personnalité, la même individualité qui aura survécu jusque dans la mort au changement successif des éléments matériels. Donc évidemment cette transsubstantiation de tous ces éléments absorbés dans le *moi* et devenus le *moi* n'a point détruit le mystère de l'identité du corps humain.

Qu'importe le motif qui vous a fait rester identique, le fait est là : cela nous suffit; cependant si vous aimez à le savoir, c'est qu'il y a en vous comme un moule en dedans de vous. Nous mangeons le même pain, nous aspirons le même air, et cependant je reste *moi*, vous restez *vous*. Ce pain et cet air façonnés dans le moule qui est en moi devient *moi* et il devient *vous* en vous. Mais le moule intérieur, qui ne nous abandonne pas à la mort, est le principe même de notre résurrection, et c'est avec ceci que nous ressusciterons.

et non pas avec toutes ces parcelles de matière perdues, évaporées, jetées çà et là, et qui sont même passées dans d'autres corps et peut-être successivement dans plusieurs organisations.

Ainsi la transsubstantiation corporelle ne détruit pas l'identité des corps; la transsubstantiation eucharistique ne détruit pas non plus l'identité du corps de J.-C., qui peut ainsi se multiplier par une transsubstantiation qui ne change ni son identité, ni son indivisibilité. — Ce système est savant, il explique bien quelque chose, mais l'explication qu'il donne est loin d'être complète, puisqu'il ne s'agit pas d'expliquer comment un corps organisé reste identique à lui-même aux époques successives de son existence, mais il s'agit de concevoir comment un corps peut exister simultanément en plusieurs endroits et n'être qu'un seul et même corps. Cette question le système proposé ne la touche que d'une manière indirecte et éloignée, savoir en tant qu'il est permis de conclure par analogie d'une identité dans le temps à une identité dans l'espace. — Du reste nous n'attachons pour nous aucune importance à cette objection. Et pourquoi ne point avouer franchement que nous n'avons pas cherché à en comprendre la solution, parce que l'objection même non résolue, que s'en suit-il? C'est que l'Eucharistie est un mystère; et qui a jamais dit le contraire (1)?

Quant à la futile objection qu'il est indigne d'un Dieu de mêler sa divinité à notre humanité, que nous regrettons que tous ceux qui pourraient faire cette objection n'aient point entendu les nobles paroles du R. P. Lacordaire! Oh alors comme ils auraient respect pour le corps que J.-C. a aimé jusqu'à la folie, puisqu'il est venu le racheter aussi bien que l'âme. Qu'ils se respecteraient eux-mêmes en respectant les autres, en pensant que ce corps matériel sera un jour glorifié et spiritualisé. Il y eut en effet un tel merveilleux dans la réfutation de cette objection, un tel bonheur de pensée et d'expression, l'éloquent controversiste sut si bien démontrer que ces lèvres qui reçoivent le corps du Christ sont augustes, que rien n'était plus grand dans le corps humain que des lèvres éloquentes, que cet organe qui communique à l'homme la vérité, et qui est chargé en même temps de recevoir la vie sous la forme surnaturelle et de la rendre aux autres sous la forme intel-

(1) Qu'on nous permette de citer ici un passage de la Théodicée d'un illustre philosophe protestant touchant les mystères en général : « Il suffit, dit Leibnitz, que nous ayons quelque intelligence analogique des mystères, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas de paroles dénuées de sens; mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'il serait à souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au comment... Les esprits modérés trouveront toujours dans nos mystères une explication suffisante pour croire et jamais autant qu'il en faut pour comprendre. » Il nous suffit d'un certain *ce que c'est* (τι ἥστι); mais le *comment* (πῶς) nous passe.

lectuelle. Avec quelle vivacité il montra que ces lèvres étaient l'expression de la tendresse, de l'amour et de tous les sentiments de bonté du cœur ! On croit encore le voir nous peignant le chrétien au pied de son crucifix, abîmé dans la foi et collant dans un suprême et ineffable amour ses lèvres sur son crucifix. Puis cette poitrine où se consomme le sacrifice, c'est aussi le siège de l'éloquence, de l'amour maternel et de tous les nobles et généreux sentiments qui grandissent l'homme, de telle sorte que si l'on veut souffleter un homme d'une sanglante injure, on lui jette ces mots : C'est un homme sans entrailles. Il termina ce discours avec un mouvement d'éloquence qui laissa l'auditoire dans une douce admiration.

Nous n'aimons guère en général les compliments, mais nous les aimons moins que jamais dans la chaire chrétienne. Cependant ceux du R. P. Lacordaire qui étaient des adieux, et qui par conséquent étaient nécessaires surtout après la belle ovation et les sympathies qu'il avait rencontrées à Liège, furent dignes, nobles, touchants. Ils sortirent de l'ornière routinière de ces compliments de circonstances par l'heureuse idée qui les couronna. Que Dieu conserve toujours Liège au milieu de ses collines industrielles et de ses riches vallées ; qu'elle prospère toujours aux bords de son beau fleuve ; et puissé-je un jour, mes bien-aimés concitoyens dans la charité de Dieu, vous retrouver tous aux bords du fleuve infini où coulent les eaux de la charité éternelle !...

Oui, puissions-nous tous un jour retrouver, avec sa couronne évangélique et son auréole d'éloquence, celui qui est venu nous ouvrir le chemin du bonheur éternel ! Adieu ! illustre Lacordaire ! Va, achève ta grande et noble mission, et partout où tu porteras tes pas, notre souvenir de reconnaissance et d'admiration t'accompagnera toujours.

FIN.







BQ
7071
.L86

1847